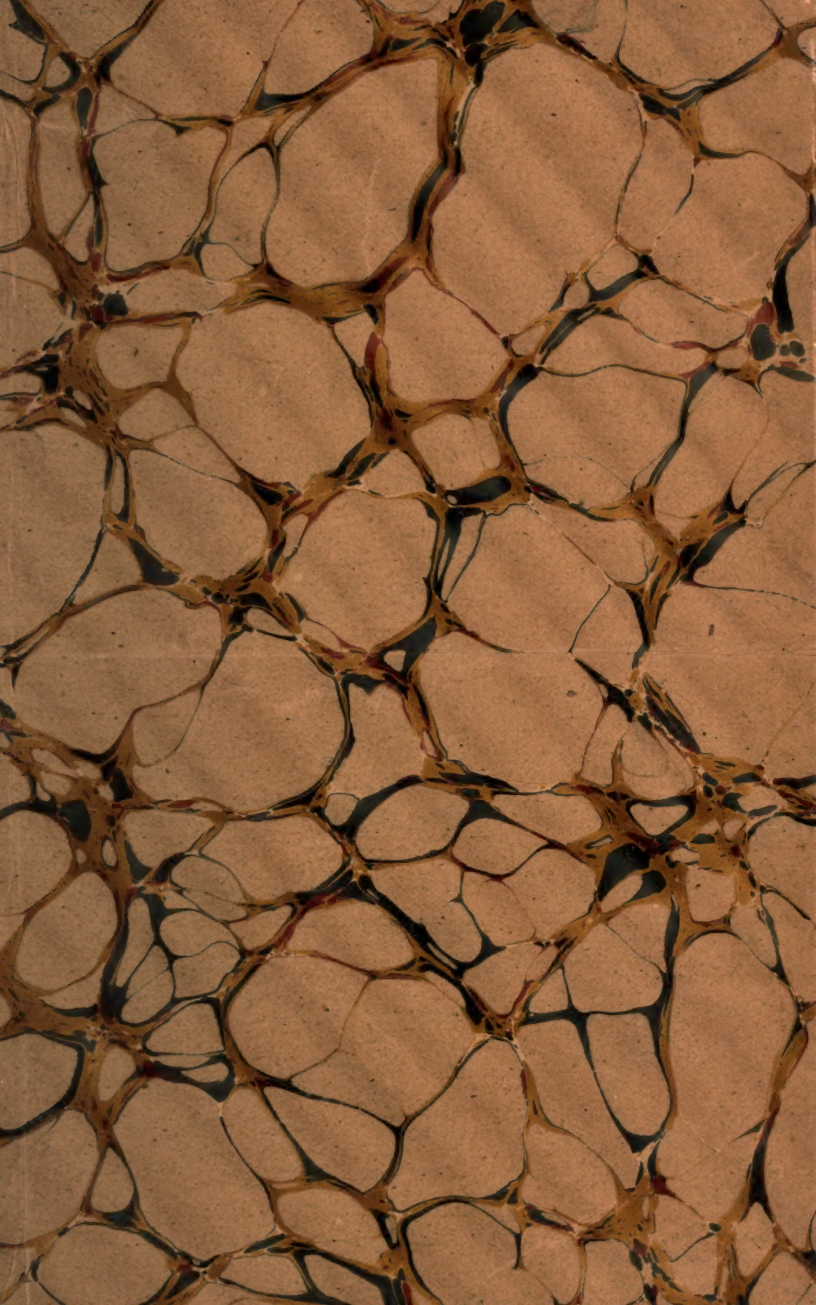






M. JERQUIN  
BOOKSELLER  
PARIS 19 RUE SCRIBE  
ET A YORK 10 BEAVERS















BRADA

---

# LA BRÈCHE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

---

*Tous droits réservés*





# LA BRÈCHE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

<b>Leurs Excellences.</b> Un volume in-16.....	3 francs.
— <b>Le même ouvrage, illustré par STOP.</b> Petit in-8° anglais.....	5 francs.
<b>Mylord et Mylady.</b> Un volume in-16.....	3 fr. 50
<b>Compromise.</b> 2 <sup>e</sup> édition. Un volume in-16.....	3 fr. 50
<b>Madame d'Épône.</b> 2 <sup>e</sup> édition. Un volume in-16.	3 fr. 50
<i>(Couronné par l'Académie française, prix Montyon).</i>	
<b>L'Irrémédiable.</b> 2 <sup>e</sup> édition. Un volume in-16....	3 fr. 50
<b>A la dérive.</b> Un volume in-16.....	3 fr. 50
<b>Isolée.</b> 2 <sup>e</sup> édition. Un volume in-16.....	3 fr. 50
<b>Disparu.</b> 3 <sup>e</sup> édition. Un volume in-16.....	3 fr. 50
<b>Malgré l'amour.</b> 3 <sup>e</sup> édition. Un volume in-16...	3 fr. 50
<b>Ame libre.</b> 3 <sup>e</sup> édition. Un volume in-16.....	3 fr. 50



BRADA

---

# LA BRÈCHE



117042  
1017/11

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

---

*Tous droits réservés*

PQ  
2383  
PqB7



# LA BRÈCHE

---

## I

Certaines rues d'Auteuil sont plus retirées, plus à l'abri de toute curiosité que ne l'est un chemin de campagne. Celle dont je parle va dévalant en une courbe douce vers la Seine : d'un côté se dresse le long mur d'un couvent ; les ramures des grands arbres s'étendent superbes et protectrices au-dessus de sa crête verdie par la mousse, çà et là débordent des touffes échevelées de lierre, tombant libres en grosses grappes que le vent balance. En face, derrière des grilles aveuglées par de larges plaques de tôle ou qu'égayent des plantes grimpantes, s'élèvent des habitations enfouies au milieu de jardins silencieux. L'une de ces maisons, toute blanche, ni trop grande, ni trop petite, offrait un matin de mars sa façade au clair soleil qui faisait scintiller les vitres polies ; la fraîcheur des rideaux blancs appendus aux fenêtres, les stores à raies rouges soigneusement roulés donnaient une impression de gaieté avenante. Un large perron, surmonté d'une marquise vitrée, était flanqué de massifs de lauriers taillés et brillants

s'élevant jusqu'au rez-de-chaussée; quelques bourgeons pointaient aux lilas des charmilles; les massifs labourés de la pelouse sur laquelle sautillait un merle attendaient les fleurs printanières; une douceur pleine de promesses planait dans l'atmosphère. Par la porte ouverte du vestibule arrivaient au dehors les trilles joyeuses émanant d'une volière de serins... un grand chien de Saint-Bernard couché sur la dernière marche du perron balayait de temps en temps l'air du panache de sa grosse queue... tout était intime, riant et familier. Parfois un passant fatigué s'attardant un moment pour regarder à travers les fentes de la grille soupirait et enviait ceux qui habitaient dans cet asile paisible où tout semblait concourir à l'épanouissement de vies heureuses.

Les douze coups de midi sonnèrent à une horloge voisine et au même instant la maîtresse du logis parut sur le seuil; elle s'y tint un moment immobile : c'était une femme arrivée à l'apogée de sa vie; son visage était grave et régulier, ses yeux bruns brillaient comme des diamants et ses cheveux d'un châtain presque noir, séparés par une raie médiane et rabattus en deux bandeaux ondes, faisaient éclater la blancheur de son teint; vêtue d'une robe lâche de nuance pâle, droite et mince, elle semblait une parfaite incarnation de la beauté et de la force.

La maison, le jardin furent soudain comme illuminés par cette présence humaine; le chien s'était levé et rangé près de sa maîtresse, les yeux arrêtés sur elle, attentif et vigilant, prêtant, lui aussi, l'oreille aux bruits du dehors. Doucement sa maîtresse appuya une main ca-

ressante sur la grosse tête soyeuse, et murmura :  
— Toi aussi, mon pauvre Wotan, tu l'aimes et tu l'attends!...

Puis elle regarda autour d'elle avec une sorte d'intensité émue, prenant possession par l'âme et les yeux de toutes ces choses : la maison, le jardin, le chien, les oiseaux... tout cela faisait partie de son bonheur déjà ancien et si profond ! Les deux êtres dont l'existence s'écoulait sous ce toit étaient unis par une affection passionnée dont ils paraissaient craindre d'éparpiller au dehors la moindre parcelle ; jamais ou presque jamais un étranger ne franchissait leur porte, et seules les fréquentes visites de Maxime, le fils unique et chéri, venaient rompre la solitude des parents. M. du Quéroy, ingénieur électricien, passait la majeure partie de ses journées à l'usine qu'il dirigeait ; celles de Mme du Quéroy s'égrenaient lentes et calmes, remplies par les soins de sa maison et ses occupations casanières de femme laborieuse et bonne musicienne ; elle sortait rarement, satisfaite de demeurer de longues heures dans son jardin. Ces allures claustrales avaient d'abord éveillé la curiosité des fournisseurs mis au courant par la domestique, d'âge mûr cependant, mais bavarde tout de même ; pour sa part, celle-ci s'était résignée, la place était bonne, avantageuse à tous les points de vue ; mais la femme de ménage, appelée en surnuméraire plusieurs fois la semaine et que dévorait une curiosité insatiable à l'égard de ceux qui l'employaient, ne cessait de se récrier d'étonnement devant une manière de faire aussi anormale !

Madeleine alors prenait le parti de ses maîtres.



— Chacun a bien le droit d'agir à sa guise, assurait-elle, et si c'est le goût de monsieur et de madame, de vivre tranquilles, ça ne regarde qu'eux; de plus, sauf leur fils qui les occupe assez, il ne leur reste plus de famille... quant aux amis, on sait ce qu'en vaut l'aune!... Ils changeront peut-être, quand M. Maxime se mariera.

— Bien sûr, il faut penser à ses enfants, appuyait la femme de ménage, qui prodiguait aux siens une sollicitude consistant principalement en taloches bien appliquées.

Elle n'arrivait pas non plus à comprendre pourquoi des gens qui aimaient tant leur garçon ne demeuraient pas dans un quartier où ils auraient pu l'avoir chez eux et ressassait infatigablement cette circonstance.

— Madame a besoin d'un jardin et de calme, j'ai entendu monsieur le dire plus d'une fois à M. Maxime, répliquait Madeleine, et puis, qu'est-ce que ça peut bien vous faire, madame Jules?

Cette dernière se croyait au contraire spécialement désignée pour pénétrer toutes les énigmes et, à contre-cœur, elle se résignait à réserver pour l'oreille de son docile mari le surplus de ses réflexions.

Mme du Quéroy, du perron, était descendue dans le jardin; elle marcha lentement jusqu'à la grille et s'y arrêta, écoutant. Le quart venait de sonner... une vague appréhension serra le cœur de la femme heureuse, puis l'idée se précisa : l'être en qui s'incarnait son bonheur se trouvait soumis à tous les hasards cruels de la vie; jamais elle ne le voyait disparaître à ses yeux sans une angoisse cachée, jamais il ne reparaisait sans qu'elle res-

sentit un frisson de joie. Un retard si inusité dans le retour quotidien parut, à cette âme exaltée par une tendresse absorbante, l'avant-coureur de quelque catastrophe.

Bientôt Madeleine qui, de sa cuisine, épiait sa maîtresse, vint la rejoindre.

— Madame s'inquiète, dit-elle; madame a tort. Ce n'est pas une raison, parce que monsieur est toujours si exact, pour qu'il ne lui arrive pas d'être retardé par hasard, comme tout le monde.

— C'est vrai, Madeleine, vous avez raison, répliqua doucement Mme du Quéroy, c'est vrai.

Mais en même temps son visage laissait paraître un trouble évident.

— Je vais tout de même regarder si on n'aperçoit pas monsieur, dit Madeleine du ton de compassion qu'elle aurait pris vis-à-vis d'un enfant, et ouvrant la petite porte bâtarde placée à côté de la grille, elle fit quelques pas dans la rue en sondant du regard la profondeur à droite et à gauche; elle demeura ainsi en sentinelle trois ou quatre minutes; puis revint au jardin en déclarant :

— Ça empêche les gens d'arriver que de les guetter; madame ferait mieux de rentrer; elle va prendre froid... Moi, je vais veiller à ce que mon déjeuner ne brûle pas.

D'un mouvement machinal, Mme du Quéroy suivit sa domestique. Celle-ci, d'un pas alerte, remontait vers la maison et toutes deux disparurent dans le vestibule; le jardin fut laissé au chien Wotan qui demeura en faction près de la grille, et au merle qui reprit possession de la pelouse.

Nette et brève la demie sonna... Au même moment, la clochette de la petite porte tinta. Mme du Quéroy s'élança sur le perron dans l'intention de courir au-devant de celui qui arrivait, mais elle eut un soudain mouvement de recul : son mari n'était pas seul ; un autre homme l'accompagnait ; en apercevant la silhouette blanche, les nouveaux arrivants s'arrêtèrent aussi, échangèrent quelques mots, puis M. du Quéroy, en deux enjambées rapides, rejoignit sa femme :

— Tu as été inquiète, dit-il avec sollicitude.

— Un peu, ne te tracasse pas.

— J'amène un ami, mon meilleur ami : Senneterre, dont je t'ai parlé si souvent autrefois ; nous nous sommes rencontrés par hasard tout à l'heure ; c'est lui qui m'a retenu ; il m'a été impossible de l'empêcher de m'accompagner... nous étions jadis comme deux frères.

— Je comprends... mais, Charles, si je me retirais ?

— Quelle folle idée... voyons, mon enfant, sois raisonnable... Il n'y a là rien qui puisse t'agiter, Senneterre m'aime beaucoup... J'ai été moi-même véritablement heureux de le retrouver ; tu es prévenue, c'est tout ce qui était nécessaire.

Sans attendre de réponse, l'ingénieur, avec la même vivacité, rebroussa chemin, et, quelques secondes après, il introduisait le visiteur dans son cabinet de travail en disant :

— Ma femme vient à l'instant, elle a été dire un mot à sa cuisinière.

— Pas à cause de moi, j'espère ?

— Mais si, précisément, et elle a eu raison ; du reste cela ne sera pas long, car toutes deux sont



expertes ; en attendant, assieds-toi, et une fois pour toutes, Raoul, mon vieil ami, sois le bienvenu !

— Tu auras à te justifier... Mais comme tu es bien installé ici : voilà un cabinet de travail qui est un rêve.

— Tout y est bien simple.

— Simple comme le bonheur, mon ami, comme le bonheur.

— Raoul, tu es toujours perspicace.

— Oui, je l'espère ; permets-moi de faire l'inventaire moral de cette pièce, c'est mon premier soin quand j'entre dans une maison.

Et s'asseyant sur un vaste canapé de cuir qui faisait face aux fenêtres sans rideaux, Raoul Senneterre regarda autour de lui. Il examina curieusement le grand bureau (entre la fenêtre et la cheminée où rougeoyait un beau feu), les bibliothèques basses, les belles photographies appendues aux murs, les nombreux vases remplis de fleurs fraîches (un fort parfum de violettes planait), les deux grands fauteuils aisés et profonds, le petit guéridon portant des objets à l'usage d'une femme, le piano droit qui occupait un angle de la pièce : toutes ces choses inertes semblaient avoir revêtu une empreinte personnelle. L'ordre le plus délicat et le plus méticuleux régnait sur les tables encombrées de papiers et nulle part on n'eût découvert un brin de poussière. Fier et débonnaire, le maître du logis se tenait debout devant le foyer, observant son ami, et un muet dialogue s'échangea, par les regards, entre les deux hommes ; ils s'entendirent parfaitement et, à l'espèce d'étonnement interrogatif que manifestait Senneterre, l'ingénieur répondit :

— Oui, c'est à elle, c'est à ma femme que je dois tout... Tiens, j'entends venir celle qui règne ici despotiquement.

Au même instant une porte, celle qui donnait dans la salle à manger, s'ouvrit, et Mme du Quéroy entra; vêtue maintenant d'une robe de drap noir, elle était pâle et sérieuse, mais la pâleur et la gravité seyaient à son beau visage; avec une sorte d'ingénuité majestueuse, elle s'avança vers l'étranger, et sans un mot, lui tendit la main.

— Allons, dit joyeusement M. du Quéroy, je ne vous présente pas l'un à l'autre, c'est chose faite. Raoul, tu vois devant tes yeux ma femme que j'adore et grâce à qui je suis l'homme le plus heureux du monde!

— Madame, dit M. Senneterre, en s'inclinant sur la main un peu tremblante qu'il avait gardée entre les siennes, il y a vingt-cinq ans que je devrais vous connaître, et que je le désire.

— Pas tout à fait, mon ami, pas tout à fait, il ne faut pas nous vieillir.

— Je passe sur le temps de l'absence, mais, madame, ce qui est vraiment abominable, c'est que depuis son retour à Paris, Charles ne m'ait pas cherché, prévenu... Je ne l'aurais pas cru capable d'un pareil oubli.

— C'est ma faute sans doute; il faut l'excuser, monsieur; nous avons pris, pendant notre long exil, des habitudes de retraite un peu farouche.

— Ah! il faudra bien qu'il y renonce; d'ailleurs, je le crois tout bonnement un avare!

Les yeux du nouveau venu s'arrêtaient avec une surprise admirative sur le beau visage de

Mme du Quéroy ; celle-ci en eut conscience et rougit profondément.

— Nous allons déjeuner tout de suite, dit-elle en regardant son mari, tu dois être fatigué.

— Un peu, surtout j'avoue avoir très faim ; et toi, Raoul ?

— Moi, je crois que je vais avoir faim, ce qui ne m'arrive pas souvent. Ah ! mon pauvre vieux, qu'il y a longtemps que nous n'avons rompu le pain ensemble... nous étions jeunes, la dernière fois, mais tu l'es toujours ; tu es prodigieux, et si j'ose le dire, ta femme l'est plus encore ; madame, je sais que vous êtes la mère d'un fils de vingt-deux ans, quasi un médecin, paraît-il, mais il faut en avoir reçu l'assurance pour le croire.

— Ne fais pas de compliments à ma femme, si tu veux lui plaire, interrompit du Quéroy ; en revanche, tu es autorisé à en faire sur moi... sur son déjeuner... Nous sommes servis.

Senneterre offrit galamment son bras à la maîtresse de la maison et dit d'une voix presque caressante :

— Je sens que cela me sera bien difficile !

La salle à manger, où ils venaient d'entrer, était une pièce plus longue que large, éclairée par une unique baie donnant sur le jardin d'arrière dont les arbres touffus jetaient une ombre paisible. La table était recouverte d'une nappe damassée à dessins verts, brillante comme du satin ; toute la vaisselle, très fine, était d'un blanc pur ; les murs étaient peints en grisaille et une seule desserte dans la même tonalité, avec un marbre blanc comme du lait, s'appuyait au mur.

Senneterre, en s'asseyant, examina curieusement,



le décor, il soupira et dit, tout en acceptant l'omelette que Mme du Quéroy lui offrait :

— Je ne croyais pas aux gens heureux, mais je sens que j'aurai changé d'avis avant de sortir d'ici.

— Tu peux en être certain, mon ami ; mais, ma parole, on dirait que tu regrettes de donner un démenti à tes convictions.

— Ah ! monsieur Senneterre, ne nous portez pas malheur, plaida timidement Mme du Quéroy.

— Est-ce que tu crois qu'il a le mauvais œil ?

— On ne sait jamais !...

— Eh bien, ma pauvre chérie, tu n'es pas qu'un brin superstitieuse.

— Je l'avoue, je le suis.

— Ah ! madame, comme vous avez raison ! Un pauvre écrivassier comme moi, qui est un peu poète aussi, à ses heures, sait à n'en pas douter que nous sommes entourés d'influences occultes... Ainsi, moi, depuis quelques jours, je sentais l'ombre d'un événement inattendu... vous le croirez ou non, j'ai relu, pas plus tard que dimanche dernier, des vieilles lettres de Charles, écrites de Bordeaux, peu de mois après votre mariage, mais il était cachottier dans ce temps-là, il n'avouait pas son bonheur aux amis, et pourtant c'était une époque où je me figurais que nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre : il devait déjà être jaloux !

— C'est probable ; alors, mon vieux, tu avais le pressentiment de notre rencontre ?

— Non. Cependant elle ne m'a pas étonné, et

puisque ta femme est superstitieuse, elle saisira la nuance; dites-moi, madame, en attendant ce matin votre mari, qui n'arrivait pas, aviez-vous une intuition?

— J'ai honte de le dire, mais je n'ai songé qu'à des accidents fâcheux.

— Eh bien, mon pauvre Raoul, est-ce que tu acceptes d'être rangé au nombre des accidents fâcheux?

— Je m'y refuse au contraire, d'autant que, d'emblée, je me sens heureux ici comme je ne l'ai pas été depuis longtemps; j'ai beaucoup réfléchi dans ma vie sur les conditions du bonheur, j'ai même écrit sur ce beau sujet, et je vous déclare, mes amis, qu'il faut que vous soyez des artistes ès bonheur pour vous être découvert et orné un pareil nid... J'ai bien souvent rêvé une thébaïde de ce genre, mais, hélas, ce serait trop triste pour un célibataire! A propos, est-ce que cela ne vous gêne pas un peu, à cause de votre fils, d'être installés si loin du centre?

— Aucunement, dit du Quéroy, car Maxime demeure sur la montagne Sainte-Geneviève.

— Comment, votre fils n'habite pas sous votre toit? Est-ce possible, madame? Vous permettez à votre garçon une pareille émancipation?

— Son père trouve cela mieux ainsi.

— Maxime est un homme, répliqua M. du Quéroy avec une certaine vivacité; je n'admets pas qu'un homme ait besoin d'être tenu en lisières... Est-ce que je l'ai été, moi? Est-ce que tu l'as été, toi?

Senneterre leva ses yeux doux sur son ami :

— Je n'ose dire que j'ai usé très sagement de

mon indépendance, non, vraiment, mes souvenirs de ce temps-là sont plutôt troubles, et j'ai côtoyé de près la gaffe définitive ! T'en souviens-tu, Charles ? Imaginez, madame, que j'adorais un petit modèle, et que je m'imaginais ne pouvoir vivre sans cette jeune personne, et, en conséquence, j'ai songé à l'épouser ! Je l'appelais poétiquement Argyre, car je savais qu'elle me trompait... Je frémis en pensant à la carrière conjugale qui s'ouvrait devant moi... Ah ! mon pauvre ami, ne parlons pas des mariages d'amour, en voilà une fumisterie. On peut bien avouer aujourd'hui que le tien ne rentrait pas dans cette catégorie, et il me paraît avoir tourné assez joliment ! J'ai mémoire de certaines lettres plutôt découragées, écrites pendant les premiers mois de vie conjugale... voyons, ne me fais pas la tête, mon vieux, je ne trahis aucun secret et vous vous aimez assez manifestement pour ne craindre aucun souvenir ; si je les rappelle, c'est pour étayer ma thèse : non, non, Eros, loin d'être le dieu badin et plaisant qu'on aime à se figurer, est un petit seigneur fort méchant ; d'ailleurs, n'a-t-il pas été nourri par les fauves dans une forêt, et, à mon avis, il préside surtout à de mauvaises actions... Une femme abandonne-t-elle son mari et ses enfants : c'est l'amour !... un mari trahit-il lâchement une épouse fidèle... encore l'amour ! Le petit monstre est responsable de presque toutes les vilenies qui se passent dans le monde... Ainsi moi, les jours où je m'ennuie, j'aurais peur de revoir mon Argyre... non, non, en matière d'amour comme en toute autre, la prudence est encore la meilleure conseillère et c'est pourquoi, à mon humble avis,



il est assez bon de ne pas trop lâcher la main à un jeune homme.

Mme du Quéroy, qui était soudain devenue très pâle, dit d'une voix un peu altérée :

— En principe, M. Senneterre a raison, je crois.

— Sait-on jamais, répliqua du Quéroy. Chacun prend son bonheur où il le rencontre ; moi, je suis hardiment pour la liberté.

Raoul Senneterre ne manquait pas de tact ; il s'aperçut que le sujet de l'entretien paraissait déplaire à ses amis, et rapidement le changea.

— Mon Dieu, Charles, je vois qu'il me faudra être d'accord avec toi, pour cela comme pour tout le reste, car tu me fais l'effet d'avoir déniché une corde de pendu, tâche de m'en passer un morceau, s'il en reste, j'en ai grand besoin.

Du Quéroy se mit à rire avec satisfaction.

— C'est vrai que je possède une veine insolente.

Et sa voix se faisant presque triomphante, il ajouta avec une émotion contenue :

— Tout m'a réussi depuis vingt ans.

Il s'arrêta une seconde et d'un ton plus léger, comme cherchant à atténuer l'impression un peu solennelle de ses paroles, il ajouta :

— Et c'est ma veine, assurément, qui m'a fait tomber sur toi aujourd'hui, Raoul.

Emus, les deux amis se tendirent la main et une étreinte cordiale scella leur réunion.

— Ah ! mon ami, reprit gaiement Senneterre, ce n'est rien du tout, vingt ans ; il me semble que

nous nous sommes quittés hier, tu n'es réellement pas changé... il faut croire que le bonheur conserve.

— Oui, tu as raison, et toi, mon vieux, pourquoi n'es-tu pas marié? J'ai souvent dit à Marie : « Je parie que l'ami Raoul est à la tête d'une ribambelle de gosses ! » N'est-ce pas, Marie?

— C'est vrai, monsieur Senneterre, Charles m'entretenait souvent de vous et de vos jours de jeunesse, à tous deux.

— Drôle d'idée, alors, de ne pas m'écrire! Sans reproche, vous me paraissez avoir vécu comme des gens en bonne fortune; c'est long, une bonne fortune qui dure vingt ans... Seulement, gare, en vieillissant, de devenir égoïstes! Un bonhomme de célibataire comme moi n'a rien de mieux à faire que réfléchir : je vous demande l'autorisation de vous communiquer mes idées.

— J'en connais quelques-unes, monsieur, dit gracieusement Mme du Quéroy; Charles m'a donné à lire tous vos livres.

— Comment!... Et tu ne me faisais pas signe!... Mais alors, c'est l'abandon volontaire dans toute son horreur. Je ne puis croire, madame, en vous regardant, que le misérable ait agi sous votre inspiration.

— Non, non! Elle est innocente, intervint vivement du Quéroy; mais, mon pauvre Raoul, quand on a planté sa tente aux confins du désert, on se figure que le monde entier vous a oubliés. Nous avons vécu comme des sauvages, je le reconnais. Les années courent si vite... j'ai eu à peine le temps de m'en apercevoir. Je

croyais toujours proche l'heure de rentrer en France.

— Et depuis le retour?

— Depuis le retour? mais, que sais-je... mes travaux, l'occupation de lancer Maxime... et, enfin, je te l'avoue, la conviction que je n'existais plus pour personne... Je suis heureux de m'être trompé, et, sur l'honneur, vieux, je me réjouis, de cœur, de t'avoir retrouvé!

— Voilà une bonne parole : a-t-elle votre approbation, madame?

Et Raoul Senneterre se tourna vers la maîtresse de la maison.

— Toute mon approbation, monsieur; vous voilà de la famille.

— Merci, madame; en ce cas, laissez-moi vous dire que je serai ravi si je puis être utile à votre fils; je demeure, moi aussi, de l'autre côté de l'eau; mon intérieur de vieux garçon n'est pas une ressource, mais si bohème que je sois, je possède une sœur qui réunit toutes les vertus familiales à un degré éminent. — Tu n'as pas oublié Adrienne, Charles? Elle a épousé Julien Méré, un professeur de philosophie qu'elle juge l'homme le plus remarquable de l'univers. Ah! madame, vous me paraissez avoir gâté outrageusement votre mari, mais le culte que rend ma sœur à son époux n'est pas moins idolâtre; ils ont deux filles et un fils : c'est de la bonne jeunesse très bien élevée, et ma sœur se tue à la divertir honnêtement; je ne sais pas sur quoi elle rogne, mais elle s'arrange à donner des petites soirées très gentilles, ma foi, où la jeunesse s'amuse sans prétention. Je me figure qu'il y aurait là, pour votre Maxime, un milieu



agréable et de bonnes influences, et je sais d'avance que le fils de mon ami Charles sera accueilli par ma sœur comme le serait mon propre fils; cela vous va-t-il?

Du Quéroy avait levé les yeux interrogativement vers sa femme; ce fut celle-ci qui répondit avec une sorte d'effusion :

— Rien ne pourra nous être plus agréable.

— Assurément, assurément, approuva à son tour du Quéroy, et tu verras que notre Maxime est un garçon charmant. Sans nous vanter, il est plutôt réussi.

— Permettez-moi de dire qu'il ne peut en être autrement. Je crois que, de son côté, votre fils sera content de ma sœur, et plus tard, si cela ne vous déplaisait pas, elle serait, j'en suis persuadé, fière et ravie de faire votre connaissance, madame.

Mme du Quéroy balbutia avec quelque embarras :

— J'ai tellement pris l'habitude de la retraite, je ne fais aucune visite, aucune; n'est-ce pas, Charles?

— Non, tu as de détestables habitudes, je le reconnais, mais nous reparlerons de cette question. Laisse à ma femme, Raoul, le temps de s'accoutumer à toi, et, pour le reste, nous nous en remettrons à Maxime; je te l'amènerai dès demain. C'est une affaire entendue.

Le déjeuner s'acheva dans une chaude cordialité : les deux amis ne parlèrent guère de ce qu'ils avaient fait depuis vingt-cinq ans, mais de ce qu'ils avaient fait vingt-cinq ans auparavant; de moment en moment, l'ancienne intimité semblait se

renouer ; du Quéroy était étonné de la satisfaction profonde qu'il ressentait, car le temps avait estompé ses souvenirs de jeunesse et il les retrouvait bien plus vivants qu'il ne l'eût imaginé. Les deux hommes semblaient se désaltérer à une source réconfortante.

Raoul Senneterre, dont le tempérament était enthousiaste, éprouvait une sorte d'exaltation à retrouver dans de si privilégiées conditions d'existence le compagnon de sa jeunesse ; les regards du ménage s'arrêtaient sur lui avec une expression de sympathie vive et vraie, dont son âme sensible d'artiste était toute rassérénée ; encouragé par leur attention, il se racontait, disait d'une voix claironnante ses luttes, ses longs efforts, ses déboires :

— Porte-fanion de l'Idéal... Voilà ce que j'ai voulu être, mes amis, et cette ambition ne m'a pas mené loin ; mes livres se vendent à cent exemplaires au plus... de loin en loin quelqu'un qui en vaut la peine me salue d'un beau geste de respect... comme une tombe... je croyais réformer mon temps : mes contemporains pour la plupart ne connaissent seulement pas mon nom ! Si je n'avais pas quelques sous à moi, il y a longtemps que je serais mort de faim... je dédaignais la vie pratique, l'existence utilitaire : la vie pratique me l'a bien rendu, et avec tout cela, je me fais vieux... les années de découragement comptent double, et j'ai bu de ce vin-là jusqu'à la lie ; d'ailleurs, je ne nourris aucune illusion, j'en boirai jusqu'à ma mort... Depuis quelque temps surtout le moral fléchissait... et puis tout d'un coup, rien que d'avoir passé votre porte, me voilà tout ragaillard, comme un homme qui avait froid et qui se trouve

en présence d'un beau foyer ; c'est une fière chose que le bonheur, puisqu'il réchauffe ainsi les autres, il faut m'adopter, mes amis, car, au fond, je ne suis qu'un naufragé... j'ai l'air pour le monde de me ficher de n'avoir pas réussi... mais c'est faux, j'en ai un chagrin atroce !

— Nous ne te permettrons pas de te laisser aller à des idées pareilles, dit du Quéroy, et puisque je t'ai retrouvé, il faudra bien que tu sois heureux, toi aussi.

— Oui, je crois que je le pourrai, dit Senne-terre avec une sorte de naïveté ; j'avais vraiment pris l'habitude de penser à toi, Charles, comme à un mort ; à te voir là, vivant, il me semble que nous ressuscitons tous les deux ; j'ai vingt ans pour le moment.

— C'est cela, mon camarade, voilà comment il faut être dans la vie, tout espérer et ne rien craindre : c'est ma doctrine ; interroge ma femme, elle te dira si ce n'est pas ma pratique ; elle aussi est une imaginative, elle se figure toujours voir des nuages au ciel, même quand le baromètre est au beau fixe : mauvaise tournure d'esprit ! Vois-tu, il faut vouloir ferme ce que l'on veut, et on le fait arriver ; si tu sais t'y prendre, tu forceras encore tes contemporains à accepter ton idéal ; seulement, ce n'est pas en allant à reculons, ou en te couchant à plat ventre, la tête dans tes mains, que tu obtiendras ce résultat !

— Je veux tâcher de te croire, mais je t'assure que peu d'argent, peu de santé, — car la machine se détraque, — la solitude au foyer, cela ne constitue pas une vie bien gaie... je broie du noir plusieurs fois par semaine.

— Et votre sœur, monsieur Senneterre, vos nièces, vos neveux, dit Mme du Quéroy.

— Très gentil, tout ce monde-là, mais dans ma famille, on me regarde comme un animal d'une espèce plutôt dangereuse; ma sœur apprend à ses enfants à déposer de l'argent à la caisse d'épargne quand ils sont encore au maillot... et dame, mes théories l'épouvantent plutôt!... Certainement, elle m'aime bien, je lui fais compassion, car elle vient de temps en temps mettre de l'ordre chez moi, et, si j'étais malade, elle me soignerait en conscience.

— Eh bien, mon ami, c'est déjà honnête!

— Oui, les gens riches parlent ainsi aux pauvres; moralement, tu es trop riche, cela doit t'avoir assurément un peu dépravé l'âme...

— Non, non, monsieur Senneterre, non, Charles est l'être le meilleur, le plus généreux sur la face de la terre.

En disant ces mots, les beaux yeux bruns de Mme du Quéroy se mouillèrent de larmes.

— Voyons, voyons, pas d'émotion, commanda du Quéroy; c'est très mauvais aux repas; je parie, Raoul, que tu as une hygiène détestable?

— Il est certain, répondit l'écrivain, que le café, que je bois plusieurs fois par jour, ne ressemble pas à celui-ci.

La maîtresse de la maison venait elle-même de préparer avec soin le fin breuvage; quand elle eut rempli les tasses, elle se leva et alla chercher une boîte à cigarettes en argent ayant la forme d'un panier à double compartiment et la posa à côté de son mari; puis, en souriant, elle demanda la permission de passer au jardin, nourrir les oiseaux :



« Eux aussi, ajouta-t-elle en souriant, sont mes hôtes ! »

— La jolie boîte, observa Senneterre, tout en suivant des yeux la silhouette féminine qui s'éloignait, je n'en ai jamais vu une de forme semblable.

— C'est un cadeau de ma femme, elle passe son temps à me ménager des surprises.

— Ah ! tu es trop heureux, misérable ! mais tu ne m'avais pas averti que tu avais épousé la Vénus d'Arles : c'est peut-être bien toi qui es jaloux et qui la tiens enfermée ! Ah çà, pourquoi deux êtres comme vous, car tu es resté le charmeur que tu étais jadis, vivez-vous comme des cénobites ? Passe encore en Algérie, mais ici, à Paris, où vous pourriez vous former un petit cercle d'amis choisis, c'est impardonnable ; ta femme, à la fin, risque de s'assombrir : tu es absent bien des heures par jour, et puis je suis d'avis qu'une femme a besoin quelquefois de la compagnie de ses pareilles ; tu devrais persuader Mme du Quéroy de se décider à faire la connaissance de ma sœur Adrienne, ce serait un bon commencement.

— Certainement, certainement, je te remercie de cette amicale pensée, mais notre vie retirée qui t'étonne est organisée ainsi de par la volonté de Marie : elle a eu les nerfs très fatigués autrefois...

— Oui, je me souviens, tu m'en avais écrit quelque chose à l'époque où tu m'écrivais encore, et tu te montrais même très inquiet au sujet de ta femme, à tort, heureusement, car elle me paraît jouir d'une santé admirable.

— Sans doute, mais elle est néanmoins fort impressionnable, comme tu as pu déjà l'observer ; le

moindre événement prend à ses yeux des proportions menaçantes; le calme lui est salulaire, elle l'affirme, et je suis bien forcé de la croire.

— Je ne sais si tu as raison de l'encourager dans une manière de vivre si exclusive; c'est presque effrayant, sais-tu, cette solitude de deux êtres qui s'adorent... je te parle en vieux frère, tu me pardonnes?

— Oui, mon bon Raoul, et ce que tu me dis, je l'ai pensé maintes fois, je l'avoue; seulement le courage me manque pour tourmenter Marie, et nous sommes si heureux!

Ici il s'arrêta comme si des visions pénibles venaient subitement de passer devant ses yeux et, mettant la main sur celle de son vieux camarade, il ajouta :

— Commence par venir nous voir très souvent, et peu à peu nous aviserons... mais voilà l'aiguille qui avance sur le cartel, il faut que je me prépare à repartir.

— Je te précède, dit Senneterre, inutile de déranger Mme du Quéroy, transmets-lui mes hommages, remercie-la de son accueil. Soyez tranquilles, vous me reverrez avant peu : je tiens trop à me prouver à moi-même que notre rencontre n'est pas un songe!

Les deux hommes se levèrent et, dans une chaude accolade, cimentèrent à nouveau leur amitié renouvelée, puis, prenant son chapeau dans le vestibule, du Quéroy escorta son ami jusqu'à la porte de sortie du jardin.

— Rentre dans le palais enchanté, lui dit celui-ci en lui serrant la main, car assurément cette maison n'est pas autre chose; pourvu qu'elle n'ait

pas disparu la première fois que je reviendrai!

— Il est parti, il te présente ses amitiés, dit du Quéroy à sa femme en la rejoignant, quelques minutes plus tard, dans l'étroite allée qui formait comme une solitude au fond du jardin; d'un geste tendre, il lui passa le bras sous le sien, et tous deux continuèrent à marcher lentement, en silence d'abord, puis le mari dit :

— Tu ne m'en veux pas, Marie, de t'avoir amené mon vieux camarade? Senneterre est un cœur d'or. Le pauvre garçon envie déjà notre bonheur.

— Qui ne l'envierait pas? Nous sommes trop heureux, Charles, murmura-t-elle à voix basse, j'ai peur...

— Je te le défends, chère folle! Voici d'ailleurs vingt ans que tu as peur, répondit-il en souriant.

— C'est vrai!

— Ne te laisse pas dominer par des idées qui te font mal. Voyons, pourquoi n'irais-tu pas voir Maxime tantôt? Tu le trouveras sans doute après son cours, tu pourrais le ramener dîner avec nous... ou bien préfères-tu que nous allions au théâtre ce soir tous les deux, seuls... comme de vrais amoureux... car nous sommes toujours des amoureux, n'est-ce pas?

— Mon bien-aimé!

Et, se serrant tendrement contre son mari, qui l'enveloppait de ses bras, elle ajouta :

— Que tu es bon!

— Ah! comment pourrais-je t'aimer assez, toi, qui m'as fait la vie si belle!

— Charles, murmura-t-elle, je ne peux pas oublier... jamais... et tout à l'heure, en entendant parler ton ami, comment te dire ce que j'ai éprouvé, je comprends mieux ce que nous essayons d'effacer de notre souvenir... mais qui est cependant... nous avons vécu dans un rêve... j'ai la terreur du réveil.

— Tu penses trop au passé, Marie; nous faisons, nous avons toujours fait ce qui était humainement possible pour chacun... il ne dépend pas de nous de rien changer... rien dans ce malheur n'est notre faute.

— Mais, notre fils!... ah! mon aimé, n'avons-nous pas eu tort de lui cacher la vérité! Je l'ai voulu ainsi, je le sais... mais, parfois, je me repens, car avec les années, il me paraît de plus en plus impossible de la lui révéler... Le mystère est un bien lourd fardeau!

— Il comprendra, il comprendra... il se peut, en effet, que tout en voulant uniquement son bien, nous nous soyons trompés... mais il nous rendra justice, sois-en sûre; pourquoi essayes-tu de te torturer, pourquoi veux-tu gâter notre bonheur... il n'y a qu'une réalité : toi, moi, Maxime! Notre vie si bonne, si unie, cette maison qui nous abrite, toutes ces choses que tu aimes... tu n'as jamais fait que du bien, mon adorée; rappelle-toi le pauvre petit que nous avons laissé en terre d'Afrique! Combien il te chérissait! Ah! j'ai possédé en toi un trésor, une perle sans prix, et j'en remercie Dieu!

— Tu as raison, Charles, je ne veux pas empoisonner notre bonheur... Je chasserai mes craintes... et si je te rends heureux, que puis-je de-



mander de plus sur terre... les regrets sont de l'égoïsme.

— Non, ma chérie, non; ce n'est pas de l'égoïsme et le jour viendra sûrement — je crois qu'il approche et nous avons le droit de prévoir cette échéance — où l'ombre qui pèse sur ton cœur n'existera plus...

Ils se turent, et, d'un même geste découragé, ils se prirent la main; leurs yeux seuls parlaient avec une éloquence qui pénétrait le cœur de chacun d'eux, puis peu à peu la sérénité reparut sur leurs visages et un baiser grave scella le pacte mystérieux de leurs âmes.

## II

Son mari parti, Mme du Quéroy remonta précipitamment dans sa chambre : le chaud sourire qui avait éclairé sa physionomie aussi longtemps qu'elle n'avait pas été seule s'éteignit subitement ; le beau visage s'altéra et revêtit une expression d'amère désolation... il s'y mêlait quelque chose de passionné et de tendre ; les yeux bruns, qui étincelaient sous la force de l'émotion intérieure, exprimèrent tour à tour la douleur et l'amour. Mme du Quéroy s'était d'abord laissé tomber sur un fauteuil dans un mouvement d'accablement profond ; puis, peu à peu, à mesure que ses yeux s'imprégnaient de tout ce qui l'entourait, elle se redressa ; un instant elle baissa ses paupières, en proie à une émotion dont le tremblement involontaire de ses mains révélait l'intensité ; lentement elle souleva ses bras, passa ses doigts fins sur ses lèvres, sur ses yeux, sur son front, comme pour en chasser les soucis ; elle avait une figure que la douleur ennoblissait, car chez cette femme presque invariablement maîtresse de sa propre âme, la souffrance conservait toujours une suprême dignité, et il fallait que celle-ci fût bien vive pour que Mme du Quéroy en laissât rien transparaître au dehors. La souffrance secrète et jalousement

dissimulée se mêlait chez elle au bonheur, en était inséparable; quand elle égrenait le chapelet de ses souvenirs, ceux de sa vie de femme que l'amour et la maternité avaient remplie et comblée, toujours derrière le sourire elle retrouvait les larmes étouffées... toutes les vies n'avaient-elles pas une douleur sur laquelle le pauvre être humain pour se faire illusion jette un voile... cependant cette douleur qui était son inséparable compagne avait connu de longues accalmies; des années entières, elle était demeurée derrière un nuage, son ombre ne tombant jamais sur la route de ceux qu'elle menaçait... années si pleines, si vivantes, si incroyablement courtes! Cette même femme dont le cœur à cet instant était plein de tumulte se disait pourtant, avec une sorte d'effroi, qu'elle avait été trop heureuse, qu'elle l'était plus que jamais, et qu'une pareille destinée devait se payer... et d'autres femmes étaient si durement accablées par le sort, créatures innocentes, et cependant meurtries, mises au ban de tout ce qui constitue la joie, de tout ce qui la donne à soi et aux autres!

Qu'il faisait bon dans cette chambre ensoleillée, dans cet asile sacré des heures d'amoureuse intimité; la pensée de celui qu'elle adorait avec une ferveur presque païenne passa comme une flamme brûlante sur l'âme et le cœur de Mme du Quéroy; depuis plus de vingt années, toutes les forces de son être, toute la magnifique plénitude d'une vie débordante avaient été consacrées à aimer, à aimer mieux encore! Elle avait consulté les moindres désirs de l'objet de son idolâtrie comme les augures épiaient les tressaillements d'une victime; elle n'avait eu de volonté et de vie que par la vie

et la volonté de son mari; elle savait qu'il la voulait heureuse, et par la puissance de sa volonté amoureuse l'expression de ce désir l'eût fait se sentir heureuse au milieu des tortures. Ce besoin de complaire jusque dans les dernières fibres de son âme à l'être aimé l'avait fait s'aveugler volontairement et détourner résolument sa vue de tous les sujets qui lui causaient de l'épouvante. Mais l'épouvante refoulée et dominée était néanmoins toujours présente et parfois, bien rarement par bonheur, elle prenait le dessus.

Dans cette vie conjugale qu'aucun élément étranger ne troublait jamais, Mme du Quéroy arrivait à conserver une quiétude trompeuse; son existence se consumait dans une sorte de jardin fermé; elle parvenait souvent à perdre le sentiment du monde extérieur, du moins demeurer-il pour elle quelque chose de très lointain, une puissance occulte à redouter, mais dont elle se sentait efficacement séparée; chaque journée était en elle-même si placide, la routine du travail actif prenait la vie de l'homme, y infusait de l'animation, de la chaleur, de l'ambition, mais cette activité se passait au dehors; les heures où le ménage était réuni assumaient un autre caractère : la femme avait conscience d'embellir et de charmer seule toutes ces heures, compagne de la pensée, compagne du cœur, compagne du corps; l'ingénieur du Quéroy était un de ces Méridionaux dont les yeux veloutés, la voix chaude et prenante attirent comme un aimant les cœurs de femme; violent dans ses passions, il n'avait vécu cependant que pour une seule; elle lui avait été maîtresse, épouse, mère et sœur, car le dévouement inlassable qu'elle



lui prodiguait avait pris toutes les formes, avait convoité tous les désintéressements; la souffrance, qui leur avait d'abord été commune, était depuis longtemps atténuée et même effacée dans le cœur de l'homme heureux de vivre; il saisissait avec volupté toutes les aubaines de la vie, et voulait lui en dérober beaucoup; d'ailleurs, ainsi qu'il l'avait déclaré à son ami, une sorte de chance insolente accompagnait toutes ses entreprises. Cette existence un peu sauvage, aux confins du monde civilisé, et qui aurait peut-être rebuté d'autres hommes, avait au contraire été pour lui la source d'émotion et de lutttes dont il avait joui; la saveur de la vie nomade l'attirait, il la trouvait par bien des côtés grande et noble, et, parfois, pendant de brèves semaines, il lui était arrivé d'en goûter l'ivresse, non sans péril, mais il ne haïssait pas le péril, et il revenait ensuite avec une joie impétueuse à la femme et à l'enfant qui l'attendaient et l'accueillaient avec tant d'amour. Le fils unique avait grandi entre ce père et cette mère également attentifs à l'entourer d'affection, se faisant tour à tour ses instituteurs.

Maxime avait montré de bonne heure une sensibilité un peu ombrageuse; rien n'était venu contrecarrer cette disposition; au contraire, la mère avait semblé s'en réjouir, et exaltait chez son enfant les idées d'honneur, de devoir, de dévouement; l'adolescent avait parfois manifesté des vellétés de réformer le monde qui faisaient rire son père. Celui-ci disait alors à la mère : « N'en fais pas un don Quichotte », et c'était tout, mais au fond du cœur, il aimait ce qu'il appelait familièrement le « Panache de son petit ».

L'intimité entre la mère et le fils était complète, et à Paris leur séparation partielle ne l'avait pas troublée; cette séparation semblait avoir été voulue par Mme du Quéroy et le jeune homme en avait ressenti quelque étonnement; mais les raisons que son père lui avait données lui parurent probantes; Maxime était accoutumé aux façons de vivre retirées de ses parents; tout en les regrettant, il ne lui venait pas à l'esprit qu'elles pussent changer. Toute sa jeune existence, il s'était incliné devant ce mot de son père « la santé de ta mère l'exige »; l'accoutumance l'empêchait de s'étonner qu'une santé si égale et si robuste en apparence eût besoin de tant de ménagements; les fictions les plus invraisemblables sont acceptées sans hésitation par les enfants, et le jeune Maxime du Quéroy n'avait pas été une exception.

Le portrait du fils chéri occupait dans la chambre des parents la place d'honneur : une magnifique photographie montrait un jeune visage plein d'expression et qu'ombrageait déjà une barbe naissante et sombre; Mme du Quéroy alla vers ce portrait, elle le prit dans ses mains, le tint devant ses yeux, interrogeant la chère effigie avec une sorte de passion; puis, à son tour, elle se regarda dans la glace, observa ses propres traits, revenant à la contemplation de la photographie : non, son fils, contrairement à ce qui advient si souvent, ne lui ressemblait pas; il avait les traits un peu épais de son père, avec d'autres yeux, non pas des yeux d'amant, comme l'étaient ceux de Charles du Quéroy, mais des yeux graves, pensifs, inquisiteurs, des yeux qui disaient la vocation du jeune homme, cet âpre goût de la science qui le possé-

dait ; chez le père, le travail avait été un moyen, courageusement il avait labouré son champ, mais, toujours en vue de la moisson ; chez le fils, au contraire, tracer le sillon, y semer la graine, était une satisfaction suffisante, le goût de savoir, de découvrir, un but pur de tout alliage. La mère baisa la chère image ; une larme chaude tomba sur le verre qui la couvrait, elle l'essuya du doigt, effaçant la buée des pleurs comme si le contact en eût été de mauvais augure ; et, avec un soupir qui fit passer un frémissement dans tout son être, elle remit le portrait en place. Alors elle ouvrit un grand coffre de bois verni à coins de cuivre, qui se trouvait sur la large commode, et après avoir doucement soulevé plusieurs objets, retira du foulard de soie qui l'enveloppait une photographie d'enfant, celle d'un bambin de cinq à six ans, image assez grossière faite par une main inexpérimentée, qu'elle contempla avec des yeux secs, des yeux un peu égarés... et, après un moment d'hésitation pendant lequel elle tint la petite photographie entre ses doigts comme si elle voulait la déchirer, la reposa d'un geste qui avait quelque chose de désespéré et de farouche.

Déjà, par cette courte journée printanière, la lumière commençait à perdre de son intensité ; un peu de tristesse planait maintenant au dehors, le chaud rayonnement de l'heure de midi était passé, mais il renaîtrait demain, tandis que pour les vies humaines l'heure qui sonne est unique. Mme du Quéroy, avec une mélancolie qui n'était pas sans apaisement, se dit que l'ombre aussi commençait à descendre sur elle... mentalement, elle pria ; elle avait prié toute sa vie, quoiqu'elle eût remis sa

foi, comme elle avait remis tout le reste, à la merci de son mari; celui-ci y était compatissant, mais n'eût pas admis que des sentiments mystiques pussent intervenir dans aucune action de la vie : ils devaient rester spéculatifs; la mère ignorait ce que pensait son fils sur ces graves sujets, car dans ses rapports avec ce fils si aimé elle apportait une sorte de timidité, timidité du reste qui était devenue une seconde nature, dont le mari ne s'apercevait plus, mais qui parfois surprenait le fils comme un phénomène presque inexplicable. Mme du Quéroy avait souvent essayé de surmonter cette crainte qui toujours l'empêchait d'ouvrir son cœur à son enfant et de chercher auprès de lui le réconfort moral qu'elle désirait ardemment; une force plus puissante que la volonté scellait ses lèvres, et il lui semblait que rien ne pourrait jamais les ouvrir ni lui faire prononcer les paroles qui auraient libéré son âme. Un court accès de larmes vint enfin soulager son angoisse secrète, mais elle n'était pas femme à s'abandonner longtemps à la faiblesse; d'ailleurs, pleurer en secret lui paraissait une sorte de trahison envers son mari, dont l'incomparable affection était l'égide qui, depuis tant d'années, la protégeait. Elle concentra ses pensées sur Maxime et sur tous les avantages qui pourraient résulter pour lui de la rencontre faite par son père, et tâcha d'éloigner comme une tentation la mauvaise pensée que cette rencontre allait lui être à elle mystérieusement funeste; Mme du Quéroy avait plus d'une fois ressenti un chagrin silencieux de l'existence trop solitaire de son fils; celui-ci, plein de tact et de bonté, ne faisait jamais une récrimination, ne proposait en



aucune circonstance quoi que ce soit qui eût pu agiter sa mère; néanmoins celle-ci avait, à plusieurs reprises, cru surprendre chez Maxime un regret, inexprimé il est vrai, de ne pouvoir convier ses camarades préférés à la table paternelle; M. du Quéroy, pour l'en dédommager, avait reçu les meilleurs d'entre eux au restaurant, les traitant généreusement et donnant comme excuse de ne pas les convier chez lui, la santé délicate de Mme du Quéroy, qui ne supportait aucune fatigue; il y avait eu cependant à cette règle établie deux ou trois exceptions, et à ces occasions la maîtresse de la maison s'était abstenue de paraître, laissant son mari et son fils faire seuls les honneurs; Mme du Quéroy avait eu conscience que, même sous cette forme peu satisfaisante, Maxime avait été content. Le spectacle du paisible bonheur de ses parents, d'une union si forte et si tendre avait donné une empreinte spéciale à l'esprit du jeune homme, l'avait dégoûté de toute liaison éphémère : cette vie intime à deux, la sécurité de l'union définitive, lui paraissait le seul prix à convoiter dans l'existence. Quelquefois, en cherchant la raison qui avait rendu sa mère si peu sociable, il se figurait qu'elle avait dû, dans sa prime jeunesse, souffrir de la jalousie de son mari et en conséquence avoir adopté volontairement, pour y parer, un genre d'existence qui barrait la route à toute éventualité de nature à inquiéter un homme ombrageux; chaque fois que des hasards imprévus avaient mis ses parents en présence d'étrangers, Maxime avait été frappé de la façon dont son père semblait constamment veiller sur sa mère; sans affectation, il ne la quittait guère des yeux et les regards

anxieux que Mme du Quéroy de son côté tournait vers son mari, son hésitation embarrassée pour répondre à la moindre question personnelle n'échappaient pas non plus à Maxime : s'il n'avait eu, depuis longtemps, l'occasion de prendre connaissance de son acte de naissance, des doutes sur la situation de ses parents lui seraient peut-être venus à l'esprit ! De pareilles idées d'ailleurs étaient incompatibles avec la réalité qu'il avait toujours devant les yeux.

Elevé loin de toute camaraderie, Maxime ne s'était jamais étonné de n'entendre parler ni de grands-parents, ni de relations familiales d'aucune sorte. Au moment où commencèrent ses études de médecine, M. du Quéroy lui avait expliqué leur situation isolée. Sa mère et lui-même étaient orphelins, et les seuls parents du côté maternel qui restaient encore, brouillés avec eux depuis longtemps. M. du Quéroy recommanda à Maxime d'éviter ce sujet dans ses entretiens avec sa mère, qui souffrait de cette circonstance ; le jeune homme n'eut aucune peine à se conformer à ce désir, le cœur parfaitement satisfait entre ce père et cette mère dont il se savait l'unique et chère occupation, et dont la tendresse débordait sur lui comme une chaleur bienfaisante ; sa mère partageait tous ses goûts, approuvait toutes ses aspirations et l'écoutait parler avec une attention infatigable ; de plus, elle dirigeait le côté matériel de son existence, avait tout organisé dans le petit logis de la rue Saint-Jacques ; elle possédait une clé de la porte et arrivait parfois pendant les absences de Maxime ; elle mettait alors les effets en ordre dans la grande armoire normande, vérifiait le linge de

son garçon, raccommodait elle-même ses chaussettes, maniait tout ce qui lui appartenait avec une tendre complaisance. Ces pèlerinages un peu prosaïques constituaient un des grands plaisirs, en même temps qu'une des importantes obligations de Mme du Quéroy ; ces heures de labeur tendre et solitaire lui étaient extraordinairement douces, elle y trouvait invariablement la paix du cœur ; en mère vigilante elle ne manquait guère d'ajouter quelques plumes au nid, afin de le rendre plus clos ; souvent elle ne voyait même pas Maxime, mais quand, plus tard, il rentrait, l'air des choses lui révélait que sa mère avait passé ; elle laissait généralement une fleur ou un billet comme témoignage de sa venue. Maxime, à les découvrir, éprouvait une joie d'enfant, et les considérait comme des talismans ; cette mère, qui veillait sur lui avec une telle discrétion, revêtait à ses yeux un caractère sacré ; il retrouvait avec bonheur les traces du parfum très personnel et pénétrant dont s'imprégnaient les objets qu'elle avait tenus dans sa main.

Le flot montant de ses pensées sembla porter la mère vers le fils, elle fut comme pénétrée de sa présence et avec lui redescendit le cours des années ; elle le revit sous le ciel d'Afrique, brun comme un petit Arabe, si libre et si hardi ; il avait conservé en grandissant l'espèce de réserve toute orientale qui lui était naturelle et qu'avait encore développée son éducation, en même temps que le courage tranquille que rien ne troublait jamais : ah ! oui, c'était un fils dont tout père pouvait être fier !... mais à côté de la vision évoquée du bel enfant robuste se dressait un autre enfant, fragile,

celui-là... parti si tôt de ce monde, et, en pensant à cette vie évanouie, la mère, si heureuse cependant, eut un soupir de regret douloureux ! Qui dira sur nos âmes l'empire des fantômes !... Mme du Quéroy, tout en suivant le vol de ses pensées, s'était habillée pour sortir, et y avait apporté le soin un peu lent qu'une longue habitude de s'absorber dans les détails lui rendait nécessaire ; elle aimait autour d'elle, sur elle, l'ordre le plus parfait, et sa chambre était un modèle d'organisation et de confort bien entendu ; rien ne lui échappait, et une minutie qui en principe eût pu paraître puérile et futile amenait le résultat d'ensemble, cette harmonie des choses qui naît de combinaisons inexplicables et dont la raison ne s'enseigne pas. Charles du Quéroy avait, pour ainsi dire, été bercé dans tous les côtés matériels de l'existence par le rythme de cette harmonie et en avait subi avec joie le sortilège ; souvent il avait appelé sa femme « la fée », prétendant qu'elle détenait une baguette enchantée ; certaines femmes possèdent ce don mystérieux qui leur acquiert un empire presque absolu sur ceux qui en ont connu le charme ; les inférieurs et les animaux en subissaient l'ascendant ; Mme du Quéroy, sans aucun effort de sa part, en imposait à ceux qui la servaient, personne n'aurait jamais osé lui manquer de respect, et les bêtes obéissaient à sa voix douce ; même Cosaque, le chat de la maison, assez vagabond de caractère, répondait à son appel.

Une fois sa toilette terminée, elle descendit. Wotan, couché dans le vestibule, lui fit un débordant accueil, et Madeleine, à qui la conversation était nécessaire, sortit de sa cuisine pour poser à



sa maîtresse quelques questions inutiles, et, par la même occasion, voir quels renseignements elle pourrait bien se procurer sur le convive du déjeuner. La coutume de M. et Mme du Quéroï se servant eux-mêmes au repas de midi, grâce à un réchaud bien combiné rapporté d'un voyage à Londres par M. du Quéroï, avait, ce jour-là, frappé Madeleine comme une manie inutile de la part de ses maîtres; elle brûlait de savoir qui était l'ami de monsieur et de madame. Le coin de son tablier à demi relevé, elle aborda sa maîtresse par la question naïvement débitée :

— Aurons-nous encore quelqu'un, ce soir, à dîner?

— Non, Madeleine... au fait... si, peut-être M. Maxime, répondit Mme du Quéroï.

— Ah! tant mieux, j'espère qu'on a été content de mon déjeuner?

— Certainement, tout était bon comme d'habitude.

— C'est que mes plats avaient attendu... quand je disais à madame de ne pas se tourmenter et qu'il n'y avait pas de méchantes raisons au retard de monsieur.

— Non, au contraire, mon mari a été très content de retrouver son vieil ami.

— Ah! comme ça, c'est un vieil ami de monsieur? Je l'ai aperçu dans le jardin, ça a l'air du bon monde, tant mieux : un invité de temps en temps, ça distraira monsieur et madame; et la prochaine fois, si je suis prévenue à temps, je présenterai un déjeuner plus convenable, quelque chose qui en vaille la peine!

Charles du Quéroy avait tenu parole, et deux jours ne s'étaient pas écoulés que le père et le fils arrivaient chez Senneterre; celui-ci habitait rue du Bac, au bout d'une impasse presque rurale; une longue allée, plantée d'un côté d'arbres d'une hauteur respectable, aboutissait à une grille fermant une sorte de cour-jardin, au centre de laquelle une vieille maison s'élevait; les étages en étaient divisés en petits appartements fort gais, fort sains, quoique absolument dépourvus de tout le confort moderne. Senneterre occupait, au quatrième, un logis de cinq pièces, où régnait un affligeant désordre dont il avait conscience, mais contre lequel il avait renoncé à lutter; les principes mathématiques de rangement préconisés par sa sœur, et ceux, moins cohérents, de sa femme de ménage, lui étaient également antipathiques et tarissaient son inspiration; il s'en tenait donc à sa méthode personnelle, qui était spéciale et consistait à semer sur le parquet, en petits tas, auxquels il donnait une forme fantaisiste, les feuillets couverts du résultat de son labeur. Senneterre était arrivé à un moment de la vie où la lassitude des efforts et des espérances déçus commençait à se faire sentir. Il était parti sur le sentier de l'exis-

tence, ardent comme un tambour de Raffet, battant sa caisse avec une furie joyeuse, prêt à monter à tous les assauts.

Il avait toujours eu, même dans la prime jeunesse, un physique peu poétique : un visage rond, bonasse, avec une forte moustache ; seuls son front bombé et l'expression de ses yeux gris révélaient un peu l'âme intérieure. Dans sa lutte platonique contre tous les dieux établis, Senneterre avait connu la tristesse de l'abandon moral ; ses envolées avaient été hautes, mais ses chutes l'avaient blessé plus qu'il ne voulait l'avouer. Il posait volontiers en principe qu'un homme doit se suffire à lui-même, et qu'au sage ses pensées sont la meilleure compagnie ; néanmoins, le besoin de l'approbation de ses semblables le tourmentait : il avait ses habitudes à un café du quartier, où, le soir, il allait boire un bock inoffensif et échanger avec quelques esprits de sa trempe des spéculations sublimes sur le gouvernement de l'univers ; il se grisait de paroles, mais malgré tout, les retours au gîte solitaire demeuraient mornes ; la vieille maman qui avait tenu le ménage de l'écrivain était, depuis trois ans, partie pour le grand repos, et n'eussent été les dimanches chez les Méré, bien que souvent les idées de sa sœur l'horripilassent, Senneterre serait tombé dans le découragement et le dégoût de tout ! Le spectacle du bonheur du camarade de sa jeunesse, d'un bonheur qui paraissait d'une essence si élevée, l'avait stimulé comme un breuvage réconfortant ; il lui parut avoir été frappé au visage par une brise vivifiante ; l'idée de devenir le mentor d'un jeune homme tel qu'il se figurait Maxime répondait à un goût profond

d'apostolat qui était le fond même de la nature et du talent de Raoul Senneterre; aussi le coup de sonnette attendu le fit tressaillir d'une émotion juvénile, et il se hâta d'aller lui-même introduire ses visiteurs.

Les trois hommes pénétrèrent à la fois et avec un peu de confusion joyeuse dans le cabinet de travail de l'écrivain; l'accolade entre les deux aînés fut expansive, comme si tous deux éprouvaient un plaisir nouveau à s'affirmer l'un à l'autre la réalité de leur existence.

— Voilà mon Maxime, dit Charles du Quéroy en se reculant pour mieux laisser voir son fils.

— Viens, que je t'embrasse, mon fieu, clama Senneterre; il paraît que toi aussi, tu aimes le panache, bravo! ah! nous nous entendrons! Je vais en avoir, des idées à communiquer!

La poignée de main de Maxime fut si vigoureuse, que la main un peu rhumatisante de Senneterre en demeura un instant endolorie; en même temps, la jeune voix basse et vibrante disait :

— Je vous remercie, monsieur, je suis très heureux de connaître l'ami de jeunesse de mon cher père.

— De ton père et de ta mère, mon garçon, car de l'heure que mon camarade m'eut annoncé qu'il se mariait, j'ai tenu sa femme pour ma belle-sœur; seulement, dame, ils ne m'ont pas beaucoup donné l'occasion de leur témoigner mon affection; on m'a annoncé ta naissance, si je ne me trompe, et puis, bonjour, bonsoir... voilà le ménage qui disparaît comme les comètes que l'on ne revoit plus...



— Raoul, tu m'as promis de ne pas faire de reproches, protesta M. du Quéroy amicalement.

— Si, si, mon ami; quelques-uns seulement : ils sont indispensables; si je les étouffais, ils formeraient une obstruction à notre amitié; mais, malheureux, tu ignores donc qu'il y a un plaisir énorme à se plaindre, surtout quand on sait avoir la raison de son côté, car j'ai raison, et toi, tu n'as pas une excuse valable à m'offrir; ah! mon petit, s'adressant à Maxime, c'est mauvais, d'être trop heureux, on n'a même pas de miettes à donner; au lieu de dire à un pauvre diable de solitaire : « Viens te réchauffer à mon foyer », on se tait, on garde son trésor pour soi seul, comme un vilain avare; mais je la connais maintenant, cette femme si bien gardée, et Barbe-Bleue lui-même ne m'empêchera pas d'aller la voir souvent. L'aimes-tu bien, au moins, cette maman si belle et qui m'a paru si bonne? Ah! mon fils, rien ne vaut ça, dans le monde, une mère qui vous aime bêtement, qui vous aime malgré tout... Ainsi, moi, j'ai bien tracassé ma pauvre vieille maman, avec mes idées qui l'épouvantaient un peu; mais, ma foi, depuis qu'elle n'est plus là, il y a des matins où je ne vois pas tout à fait clairement pourquoi je me lève!... Maintenant, me voilà à la tête d'un filleul, car j'aurais dû être le parrain de ton premier enfant, Charles, pourquoi ne l'ai-je pas été? Qui a eu cet honneur?

— Un vieux parent, aujourd'hui mort depuis longtemps, répondit du Quéroy, d'un ton bref.

Et Maxime, gaiement, ajouta :

— Je n'ai jamais songé jusqu'ici que j'avais eu un parrain.

— Tu n'en as pas; c'est-à-dire que c'est moi, dorénavant, ça te va-t-il, dis, petit?

— Oui, monsieur Senneterre.

— Ah! mon vieux Charles, ton fils me plaît tout à fait, c'est un beau gars, il te ressemble et pas du tout à sa mère, en quoi peut-être il a eu tort; cependant, il a de fameux yeux, des yeux où je vais joliment aimer me promener; beaucoup de poésie dans ces yeux-là, malgré leur sérieux. Nous causerons de bien des sujets, mon bonhomme, nous commencerons d'abord par les parents... dont l'hygiène me paraît tant soit peu égoïste; un garçon pratique qui fait sa médecine doit penser avec moi que la solitude est une chose mauvaise en principe. Peste! quand on a un père et une mère comme les tiens, on doit avoir envie de les montrer; moi, j'ai déjà embouché la trompette pour faire savoir aux populations que j'ai retrouvé mon vieux camarade; tu n'es pas oublié, croirais-tu, Charles? « Ah! le beau du Quéroy! tant mieux! » Car tu avais laissé une réputation derrière toi; ma sœur Adrienne est émue à l'idée de te revoir; elle croira, de nouveau, avoir dix-huit ans, m'a-t-elle assuré, et elle veut, à toute force, aller faire visite à ta chère femme. Pour entrer en matière, je mènerai Maxime chez les Méré, et quand il aura vu ma sœur, il jugera qu'elle n'est pas faite pour effaroucher qui que ce soit. Adrienne est déjà pleine d'admiration pour une femme qui s'est ainsi consacrée exclusivement à son mari et à son fils; c'est tout à fait dans ses idées, et elles sont vigoureuses, ses idées! Je connais ma sœur, elle adorera Mme du Quéroy.

— Pour ma part, intervint Maxime, je serai

ravi si maman consent à sortir de sa retraite; seulement, avant tout, il faut compter avec sa santé... n'est-ce pas, père?

— Hum! hum! j'ai mes idées, moi, sur la santé, dit Senneterre...

Il s'arrêta court, frappé d'une expression douloureuse apparue subitement dans la physionomie ouverte de son ami : « Peut-être bien est-elle réellement malade, » pensa l'excellent garçon, et, se reprenant, il ajouta :

— Nous ne ferons rien, bien entendu, qui puisse affecter cette chère santé, nous écouterons les avis de celui qui est compétent pour la juger.

— Convenu, répliqua du Quéroy, s'efforçant de sourire; va, mon ami, j'ai assez vécu pour savoir combien un intérêt réel est rare, je te remercie du tien, et te prie d'aimer de tout ton brave cœur ma femme et mon fils.

— On n'y manquera pas.

L'entretien se poursuivit sur le ton de la plus vive animation. Senneterre, débordant de contentement, faisait les honneurs de chez lui avec une satisfaction d'enfant, rappelant à tout moment à du Quéroy un épisode des jours d'antan, narrant à Maxime, avec une malice heureuse, des anecdotes de ces temps lointains, s'embrouillant à questionner à la fois le père et le fils sur les années passées en Algérie.

— Ah! mes amis, aujourd'hui, c'est le branle-bas du retour, il faut excuser un peu de confusion. Ai-je assez pensé à toi, mon pauvre Charles; je ne me doutais guère que tu avais trouvé le paradis terrestre, car vous me paraissez avoir vécu comme

Adam et Eve... avant la chute... et vous n'avez jamais eu que ce garçon-là ?

Cette question sembla prendre du Quéroy au dépourvu, il garda une seconde un silence hésitant, puis enfin répondit :

— Nous avons perdu un enfant.

— Pardonne, mon vieux, je t'ai fait du mal, mais je suis curieux ; tu as su bâtir ton nid comme pas un... je me sens un fier imbécile à côté de toi !

A partir de cette matinée, une véritable intimité s'établit rapidement entre le vieil enfant qu'était l'écrivain et l'homme prématurément sérieux qu'était Maxime du Quéroy ; au fond, celui-ci se sentait un peu isolé dans son milieu, rien ne le liait à aucun groupe, à aucun camarade : cette connaissance du passé de son père que possédait Senneterre agit sur le fils comme un aimant ; en parler sembla le sortir du cercle rétréci où quelque chose d'invisible le tenait renfermé. Senneterre aimait la jeunesse, à laquelle, à son tour, il plaisait ; le poète avait la gaieté indulgente d'un désabusé ; du Quéroy, quoique excellent pour son fils et l'adorant, était porté à toujours causer avec lui de sujets sérieux ; les événements de leur cercle familial, d'ailleurs, étaient si restreints qu'il ne pouvait pour ainsi dire jamais en être question ; les aliments manquaient, sans qu'il en eût conscience, au côté juvénile de la nature de Maxime ; aussi avait-il accepté très volontiers la proposition d'être mené un dimanche chez Mme Méré.

Senneterre n'avait plus reparlé de mettre les deux femmes en présence, attendant les circonstances favorables, se contentant de prendre pied



dans la petite maison d'Auteuil, où sa venue fut bientôt attendue et désirée.

L'ingénieur retrouvait avec une satisfaction qu'il ne dissimulait pas des relations d'amitié masculine; si parfaite que fût sa vie conjugale, il lui arrivait cependant parfois d'éprouver un sentiment de monotonie; l'air du dehors arrivant dans sa maison en rendit l'atmosphère plus légère, la contradiction, la discussion faisaient maintenant rebondir l'entretien; la présence d'un tiers réveillait l'esprit devenu un peu paresseux et spécialisé de du Quéroy; à plusieurs reprises, Senneterre s'était laissé aller à dire à son ami :

« Ah! mon vieux, tu es rouillé, tu es rouillé. » Ces paroles avaient pénétré comme un glaive dans le cœur de l'auditrice silencieuse qui écoutait les deux hommes, ses yeux brillants allant de l'un à l'autre; c'était elle, d'ailleurs, qui d'abord pria Senneterre de revenir, encourageant ses visites, engageant même son mari à rejoindre quelquefois dans Paris son camarade à l'heure du déjeuner; Senneterre bien vite avait acquis une place importante dans l'intérieur du ménage du Quéroy; avec la mère, il parlait beaucoup du fils; elle semblait y prendre un plaisir profond comme quelqu'un qui a longtemps refoulé ses pensées et qui éprouve un bien-être secret à leur donner le vol; l'espèce de bonhomie tendre qui se dégageait de Senneterre avait mis à l'aise la femme timide et réticente; elle ne redoutait plus l'influence mystérieuse qu'il devait avoir sur leur vie et buvait avec une sorte d'ivresse les compliments à l'adresse de Maxime : un divin sourire de joie illumina le beau visage un peu triste, quand Senneterre déclara un jour avec

enthousiasme : « Avoir un fils pareil, quel incomparable bonheur ! Charles peut être fier du sien, il ira loin, je vous en réponds, et puis, il prend tout au sérieux, il faudra le marier jeune, il en a le goût ; rien de tel qu'un bon mariage pour tirer d'un homme ce qu'il a de meilleur ; voyez Charles, il est devenu un homme remarquable, il le doit à son mariage, j'en ai la persuasion ; c'est son mariage heureux qui lui a donné le courage de s'expatrier, de travailler comme il l'a fait. »

Senneterre et Mme du Quéroy se trouvaient à ce moment dans le jardin, maintenant fleuri et embaumé de lilas et de seringas. L'idée de mariage pour son fils parut surprendre Mme du Quéroy comme une proposition sur laquelle son esprit ne s'était pas arrêté jusque-là. Elle répondit avec quelque chaleur :

— Maxime doit nécessairement d'abord songer à son doctorat !

— Pourquoi ? demanda Senneterre. Allez, amie, la vie est trop courte pour ajourner sans cesse à un autre moment celui qui doit nous rendre heureux ; moi, j'attendais toujours d'avoir eu une pièce en vers jouée aux « Français »... Elle ne l'est pas, elle ne le sera jamais ! Sauf quelques exceptions, — des personnes comme ma sœur Adrienne, par exemple, qui n'a jamais gâché ni un brin de fil ni une occasion, — la plupart des humains passent leur vie à gaspiller leurs chances de bonheur ; vous, chère madame, vous serrez peut-être la vôtre d'une main trop jalouse, il me semble que votre bonheur ne serait pas moindre, si vous laissiez un peu d'air à l'entour.

Mme du Quéroy leva sa belle tête, et regardant

Senneterre dans les yeux, lui demanda avec émotion :

— Vous jugez que je fais mener une existence trop retirée à Charles, n'est-ce pas ? soyez sincère.

— Eh bien, alors, oui, et, franchement, je n'en vois pas la raison.

Blanche comme si tout le sang de ses veines venait de se tarir, elle reprit :

— Et... si je vous assurais qu'il y a une raison ?

— Eh bien, sauf à risquer de vous déplaire, j'estime que je persisterais à la juger imaginaire... vous me paraissez, l'un et l'autre, avoir développé une sensibilité un peu morbide... et je crois que si, peu à peu...

Mme du Quéroy répéta :

— Peu à peu, oui, peut-être...

Elle regarda autour d'elle avec une sorte de détresse : toute la sereine beauté du jardin lui parut soudain obscurcie ; son compagnon, par discrétion, avait continué d'avancer pendant qu'elle ralentissait le pas. Elle arrêta sur lui des yeux presque désespérés, puis, se baissant pour cacher son trouble, elle feignit d'examiner de près des crocus qui pointaient, coquets et hardis, dans la terre noire.

Senneterre, qui s'était retourné, dit :

— Ces fleurs ont l'air de gemmes ; que votre jardin est donc joli aujourd'hui ; je le reconnais, un jardin est une solide joie !

— Surtout pour nous, qui avons été si longtemps sevrés de vraie verdure ; je n'aime vraiment que les plantes du Nord. Combien de fois, là-bas, ai-je désiré, pour mes yeux, le repos des plaines

de Normandie, les belles prairies vertes et brillantes d'humidité.

— Mais vous n'êtes pas Normande, si je ne me trompe; vous êtes Bordelaise?

— Oui... en effet, je suis Bordelaise; mais j'ai eu des grands-parents normands, ma mère l'était.

Mme du Quéroy avait débité cette phrase si simple avec une sorte d'émotion contenue qui n'échappa pas à l'observation de Senneterre; involontairement, il prêtait une attention presque aiguë aux plus fugitives paroles de son interlocutrice : celle-ci l'intéressait à l'égal d'une énigme; quoi qu'il fût pour dissiper une idée dont, par certains côtés, il sentait le ridicule, il ne pouvait se défendre d'être intrigué par la part d'inconnu qui entourait évidemment Mme du Quéroy; l'évocation la plus insignifiante du passé semblait invariablement lui causer de l'agitation; à son excessive réserve des premiers jours avait succédé tout à coup dans ses conversations avec leur nouvel ami des confidences volontaires, presque inutiles; elle prodiguait sans y être appelée les détails sur l'enfance de Maxime, et racontait volontiers sa propre vie d'unique Européenne solitaire sur les confins du désert.

— Et comment, concluait-elle, n'aurais-je pas perdu le goût des relations mondaines; certes, je m'intéressais plus à ce qui se passait sous la tente des Touaregs qu'aux événements parisiens; il faut m'excuser si, aujourd'hui, je suis peu civilisée, et à mon âge, on ne change plus.

— A votre âge! Quel âge au juste avez-vous? vous êtes d'une si triomphante jeunesse!



— Moi ! ah ! ne dites pas une chose pareille, je suis presque une vieille femme !

— Puisque vous ne voulez pas préciser, c'est moi qui le ferai... Voyons, Maxime a vingt-trois ans, ou tout comme, vous aviez vingt et un ans quand vous vous êtes mariée... Oui, je me souviens de ce détail, continua-t-il en souriant, car Mme du Quéroy avait rougi, vingt-deux et vingt-trois, cela fait précisément quarante-cinq ans... Eh bien, celui qui vous donnera quarante-cinq ans est plus malin que moi... La concierge de Maxime a-t-elle au moins les garanties nécessaires pour être sûre que vous êtes la maman ? elles sont indispensables, ma parole !

Mme du Quéroy répondit doucement :

— Je crois que vous vous moquez un peu de moi, monsieur Senneterre.

— Non, en aucune façon. Vous m'avez dégoûté du célibat, et comme je n'ai pas su conserver la belle façade de votre Charles, je n'ose songer à y renoncer ; seulement, je suis devenu un apôtre enragé du mariage, je ne prêche pas autre chose autour de moi. Je veux écrire un livre, *les Epoux*, ce sera vous et Charles, et vous me donnerez des renseignements, ce sera très beau.

Et emporté par le mirage de l'œuvre à naître, Senneterre commença à expliquer son plan.

— Et ce sera Charles qui écrira la préface !

## IV

Les Julien Méré habitaient rue de l'Abbé-de-l'Epée, et, de leur cinquième étage, avaient vue sur des jardins de cloître, des jardins à quinconces nobles et discrets où l'on apercevait flotter des voiles qui, de loin, pouvaient passer pour des ailes. Ils vivaient là depuis vingt ans dans la paix de ce coin du vieux Paris, près de ce faubourg Saint-Jacques que tant de riches carrosses montèrent aux jours de jadis, pour conduire des brebis choisies au Carmel. Ceux qui ont demeuré à l'ombre de ces vieilles églises, qui ont entendu longtemps sonner les cloches des chapelles, éprouvent une répulsion irréductible à l'idée de vivre ailleurs. La crainte de changements possibles à survenir dans son quartier torturait secrètement Mme Méré. Sagement, elle s'efforçait de n'y pas songer.

Cet appartement des Méré était fort simple, plutôt un peu incommode, mais ils ne s'en étaient jamais aperçus; à mesure que les enfants grandissaient, Mme Méré avait inventé d'extraordinaires combinaisons pour les caser et garder intact et inviolé le cabinet de travail de son mari; c'était, pour la fidèle épouse, le sanctuaire sacré de son dieu, un dieu qu'elle dirigeait à son gré, le façonnant à ses convenances et le présentant en-

suite au culte des fidèles. Mme Méré, du jour qu'elle était entrée en ménage, avait formé son plan de vie, l'avait écrit, et ce qui est plus remarquable, s'y était tenue : tout avait été combiné préventivement, l'avancement du mari, la naissance des enfants, leur éducation, les économies de chaque année; le seul imprévu (grave, celui-là) avait été la naissance de Berthe, seconde fille et troisième enfant, un superflu de toute évidence; aussi, quand celle-ci tétait encore, Mme Méré avait décrété que trois enfants mangeant plus que deux, il convenait de supprimer certains petits luxes de la table; elle réglait la consommation de chacun évaluée en « calories », et assurait à son docile mari que trop manger lui épaisirait les idées, comme trop se chauffer congestionne!

M. Méré, de complexion assez délicate, avait souffert toute sa vie des privations qui ne pesaient rien à sa robuste épouse; elle-même, d'ailleurs, se traitait à la dure et avait dressé ses enfants aux mêmes habitudes de frugalité rigoureuse : la grande chose était de posséder des économies, et plutôt que de manquer à parfaire la somme qu'elle s'était fixée, Mme Méré eût jeûné un mois de suite; en même temps, elle aimait le monde et en jugeait la fréquentation nécessaire à la situation de son mari; elle acceptait donc des invitations et n'était en reste avec personne; les jours où elle recevait à dîner, elle se rendait, dès cinq heures du matin, aux Halles, et offrait bonne chère à ses invités; ces jours-là, par exception, le professeur de philosophie mangeait à sa fantaisie et faisait honneur, autant qu'aucun convive, à l'excellente cuisine de sa femme; celle-ci tolérait cette débauche et ré-

tablissait l'équilibre en ne mangeant que du bout des lèvres. Les lendemains et les surlendemain de ces agapes manquaient d'abondance certainement, mais l'habitude est une seconde nature, et toute la famille acceptait, sans protestations, les lentilles ou autres bourratifs destinés à apaiser l'exigence des jeunes appétits! Mme Méré, qui était agréable à voir et s'habillait bien, avait beaucoup d'amis : jamais elle ne négligeait aucune connaissance utile, pas plus qu'elle n'eût laissé une maille sautée dans un bas. Si son frère ne s'était montré intraitable au point de vue pratique, elle eût fait pour lui autant de pas qu'elle en faisait pour son mari, et elle demeurerait bien convaincue que son intervention intelligente eût mené Senne-terre au succès. Néanmoins, même avec ses travers, elle le tenait pour une valeur, les jeunes gens qui l'entouraient admiraient volontiers l'auteur de *En le vert bois*, œuvre au cours de laquelle un doux sage discourait sous la ramée avec ses disciples.

Mme Méré, avec sa sagesse utilitaire, jugeait l'ouvrage très dangereux et avait fortement pré-muni contre toute séduction métaphysique son fils Marcel, brave et sage enfant qui lui obéissait méthodiquement, des claques opportunes ayant réussi à lui inspirer de bonne heure une docilité salubre dont le pli s'était conservé. De son côté, le professeur de philosophie tenait en haute estime le talent de son beau-frère, et Raoul ne s'étant pas marié, le peu qu'il possédait devait légitimement revenir aux enfants de sa sœur. Celle-ci jugeait donc de son devoir de veiller sur un homme faible et prodigue et de l'empêcher de dissiper son mince



patrimoine. L'oncle célibataire était porté pour une certaine somme sur le tableau des héritages dressé par Mme Méré, et qu'elle consultait de temps en temps, sans aucun scrupule de conscience. Elle ne souhaitait certes pas la mort des vieux parents de son Julien ; cependant, peut-être, dans son for intérieur, trouvait-elle un peu abusif à eux d'avoir dépassé respectivement quatre-vingt-cinq et quatre-vingts ans. Evidemment une longévité si prolongée n'était pas entrée dans ses prévisions ; nonobstant, elle acceptait cette circonstance avec beaucoup de générosité et de bonne grâce.

Son amour-propre était engagé à marier ses filles quand même et malgré ce sérieux désavantage familial. Mme Méré conservait les idées traditionnelles et considérait l'état matrimonial comme le but de la vie des femmes. Volontiers, elle déclarait qu'un mauvais mariage est préférable pour une fille au célibat ; elle rêvait au mariage de ses filles depuis l'heure de leur naissance, et sa tirelire de « soirées » (indispensables à un moment donné) s'était graduellement remplie, de sorte que les petites sommes consacrées aux frais de réceptions ne lui causaient aucun remords. En dehors de la satisfaction d'une bonne recrue pour son cercle de jeunesse, Mme Méré envisageait avec un plaisir particulier la perspective de recevoir et de protéger maternellement le fils de Charles du Quéroy, pour lequel elle avait éprouvé jadis une préférence qu'elle eût souhaité réciproque : ces souvenirs anciens vinrent agiter d'un léger remous la surface de son âme placide. Elle éprouvait également une curiosité spéciale à l'égard de la femme que Charles du Quéroy avait épousée et

écouta avec un vif intérêt tous les détails que son frère lui donna. Celui-ci glissa légèrement sur les goûts de retraite de Mme du Quéroy, mais insista par contre sur le plaisir qu'elle avait exprimé à l'idée de voir son fils introduit dans un bon milieu.

— Pauvre femme, dit Mme Méré, elle a raison, espérons que sa santé se raffermira; j'irai la voir quand tu me le diras, Raoul. En attendant, amène-nous son fils sans retard; voyons, venez dîner tous les deux samedi.

L'invitation fut immédiatement acceptée.

Une agréable agitation régna chez les Méré pendant la semaine qui précéda cette introduction; Mme Méré, dont l'esprit prompt courait vite aux conclusions, s'était immédiatement rendu compte que le jeune du Quéroy représentait un parti tout à fait souhaitable et que les circonstances de l'isolement social de ses parents donneraient un avantage marqué à la première famille qui l'accueillerait dans son intimité. L'âge du jeune homme, vingt-trois ans, coïncidait on ne peut mieux avec celui de Berthe, dix-sept ans et demi; c'était une affaire à mener lentement, à laisser mitonner sur un feu doux et, d'ici deux ou trois ans, on pouvait en espérer de bons résultats.

Mme Méré se faisait un cas de conscience de ne négliger aucune des occasions que la destinée lui offrait : la prévoyance lui paraissait la plus honnête des vertus, la plus nécessaire à une mère de famille, et elle jugea que les du Quéroy, qui se désintéressaient de la vie sociale de leur fils, agissaient en égoïstes; d'autre part, elle augurait excellemment d'un jeune homme qui avait choisi la

médecine comme carrière; elle comptait plusieurs praticiens distingués parmi ses relations les plus considérées; son Marcel allait entrer à l'Ecole normale, mais si leurs moyens financiers l'eussent permis, elle aurait beaucoup préféré voir son fils embrasser une profession indépendante comme la médecine. Senneterre, qui avait secoué sa torpeur contemplative, arriva au jour fixé rue de l'Abbé-de-l'Epée, tout glorieux de présenter son jeune ami; — chez les Méré, les réceptions étaient organisées sur un pied de parfaite simplicité : les femmes y venaient en robes de ville, les jeunes filles en chemisettes claires et seyantes, les hommes en redingote ou en jaquette; Mme Méré proscrivait de la façon la plus formelle la tenue de soirée; le coup d'œil n'y gagnait peut-être pas, mais l'absence de formalité était très appréciée et mettait les commensaux à l'aise; Mme Méré, élégamment habillée d'une robe de foulard clair, ses cheveux un peu grisonnants haut relevés, le visage ouvert, la main cordiale, eut une réception tout spécialement affectueuse pour Maxime, sérieux d'aspect, et intérieurement très intimidé : il fit bonne contenance néanmoins et éprouva un plaisir inattendu à entendre parler de son père.

— Votre père, cher monsieur, est mon vieil ami, nous avons été jeunes ensemble, presque frère et sœur, je me trouve le droit de considérer son fils un peu comme mon enfant; j'espère vivement connaître bientôt madame votre chère mère, vous lui direz combien tout est simple et sans façon chez nous; voici mon mari, avec qui le jeune homme intelligent que je vous sais causera avec profit... mon fils Marcel, qui ne demande qu'à devenir

votre ami, et ses sœurs Mathilde et Berthe, avec qui vous allez être bon camarade. J'ai pour principe que la jeunesse travailleuse a droit à s'amuser, et je fais ce que je peux pour la divertir.

Maxime avait été touché; il lui était impossible de démêler la part de banalité qui se trouvait dans les paroles, somme toute, sincères de Mme Méré; rapidement elle avait nommé le nouveau venu aux autres invités, le menant d'abord à une dame un peu épaisse, aux cheveux poudrés à frimas, à la robe de soie noire brochée, ornée au corsage du petit jabot de dentelle traditionnel; celle-ci causait un peu pompeusement avec un vieux monsieur au visage fin de fouine, aux yeux perçants derrière un pince-nez. A la vue de la maîtresse de la maison, ils s'interrompirent de parler.

— Chère amie, commença Mme Méré, je vous présente M. Maxime du Quéroy, le fils de l'ingénieur bien connu, Charles du Quéroy, le meilleur et le plus ancien camarade de mon frère; notre jeune ami poursuit ses études de médecine, je le recommande à votre bienveillance. Monsieur Maxime du Quéroy, Mme Batilly.

— Monsieur Frouard, permettez-moi de vous faire connaître M. Maxime du Quéroy. Sans doute il a déjà eu l'avantage d'assister à un de vos cours.

M. Frouard était professeur au Collège de France et aussi jaloux d'admiration que la femme la plus coquette; il fut sensible à l'enthousiasme ingénu et spontané que témoigna Maxime à l'honneur qui lui était échu d'approcher d'un homme si justement célèbre. Mme Batilly, qui jouissait d'une considération particulière, par suite de ses apti-



tudes à préparer les unions assorties, avait souri d'un sourire de bonne ogresse. Elle considérait un jeune homme pourvu d'avantages tangibles comme sa proie légitime; elle se promit d'entreprendre celui-là à son heure, car elle ne se pressait jamais, et laissa son illustre ami Frouard se pavaner à l'aise comme un vieux paon; balançant son lorgnon, celui-ci avait commencé, à l'usage de Maxime, une digression savamment graduée. Mme Méré, charmée de les avoir si bien amorcés, les avait abandonnés pour s'occuper de ses autres convives; d'ailleurs tout le monde se connaissait; Maxime excita de suite la curiosité générale et les demoiselles Méré firent en un quart d'heure cinq ou six fois confidentiellement l'exposé de sa situation, de celle de ses parents, de l'ancienne amitié existant entre leur oncle Raoul et le père du jeune homme. Les dames, en arrivant, allaient enlever leur chapeau dans la chambre de Mme Méré, ce qui donnait à celle-ci un prétexte pour sortir du salon; elle en profitait pour jeter un dernier coup d'œil magistral à la table et donner ses ultimes instructions à sa cuisinière; ayant vu le potage versé dans la soupière, elle revint prendre sa place au milieu de ses amis, et au même moment, la bonne en tablier à bavette annonçait le dîner.

La salle à manger des Méré était exiguë, mais les difficultés matérielles étaient, chez Mme Méré, tournées par l'incrédulité; elle refusait de les voir — douze personnes devaient s'asseoir à une table de huit, et, par le fait, y parvenaient; la nécessité, à laquelle ils ne pouvaient se soustraire, communiquait aux convives la faculté de se serrer; on se touchait les coudes avec bonne humeur, et la con-

versation n'en était que plus animée. M. Méré éprouvait une angoisse périodique : il lui semblait impossible qu'on pût parvenir à se caser, mais le phénomène de la fusion des éléments divers se produisait avec la régularité du miracle de saint Janvier ! Mme Méré se contentait, aussitôt la difficulté vaincue, de regarder autour d'elle avec une orgueilleuse satisfaction ; elle possédait les qualités maîtresses d'un commandant de corps d'armée, et discernait infailliblement le fort et le faible des points stratégiques ; aussi ce soir-là, vu la présence de leur oncle, qu'une mauvaise hygiène, assurait Mme Méré, faisait engraisser prématurément, les filles de la maison avaient reçu de leur mère l'avis de ne pas trop avancer leurs chaises, et à Aglaé, la bonne, celui de ne pas les cogner. Mais les petites choses ont souvent sur les destinées humaines une influence supérieure à celle des grandes ; étroitement emboîté entre Berthe Méré et Mme Lefèvre-Dorlin, jeune femme nouvellement mariée et compagne des filles de la maison, Maxime perdit forcément l'embarras qui, autrement, l'eût empêché de parler ; Berthe Méré plaisanta de bonne grâce sur leur situation difficile, assurant néanmoins son voisin qu'on s'habitue vite à manger sans remuer les bras. Mme Méré présidait avec une sérénité absolue ; elle découpait elle-même rapidement et en silence, tout en écoutant les propos qui s'échangeaient, prête à placer son mot dès qu'Aglaé avait enlevé le plat ! Avec beaucoup de tact, elle n'essayait pas de faire parler Maxime, et voyant qu'il causait à mi-voix et riait avec ses voisines, elle jugea que, pour un début, il ne fallait pas lui demander trop.

D'ailleurs, tout le poids de l'entretien était porté par les trois hommes d'âge; Frouard et Senneterre se coupaient la parole avec une animation fougueuse, le doux M. Méré intervenait, quand les deux autres voulaient bien le permettre; de temps en temps, Mme Méré tendait la perche à M. Lefèvre-Dorlin, afin de lui faciliter une rentrée; mais, au milieu de ces bavards, il n'était pas facile d'y parvenir; bref Maxime éprouva l'agrément d'être aussi peu remarqué que si sa présence eût été une circonstance habituelle; cependant il ne se sentait nullement délaissé, car sa petite voisine lui posait des questions intelligentes sur l'Algérie et causait avec animation :

— J'affectionne le peuple arabe; père m'a lu de si jolis récits du désert.

Et parlant un peu plus bas :

— Il faut que vous sachiez, monsieur, que je suis une indisciplinée, je déteste la civilisation; je voudrais vivre dans une île avec trois ou quatre personnes de mon choix.

Puis, mettant malicieusement sa main devant sa bouche, elle ajouta :

— Une île où il n'y aurait pas de M. Frouard.

Précisément, celui-ci, dressé comme un coq, grondait d'un ton autoritaire :

— Je vous dis, monsieur...

— Est-ce qu'il vous amuse? demanda la jeune fille.

— C'est un homme d'infiniment de talent, répliqua modestement Maxime, à qui il aurait semblé assez téméraire d'avoir un avis différent de celui de sa jeune voisine.

Celle-ci possédait l'aplomb que donne la fré-

quentation du monde depuis l'âge où l'on peut réciter des fables ; en outre, le fait d'avoir vu de près bon nombre de gens tenus pour extraordinaires avait diminué chez elle la bosse de la vénération ; elle ne laissait rien paraître de ces sentiments devant « maman », mais « papa » était son confident ; sous des prétextes plausibles, le père et la fille faisaient ensemble de véritables écoles buissonnières, dont le secret demeurait jalousement gardé par les parties intéressées ; élevée précisément de la même façon que sa sœur aînée, Berthe en différait autant qu'une cigale d'une fourmi ; jamais elle n'avait contredit sa mère, non par hypocrisie, mais par respect et droiture de cœur ; néanmoins les sages principes de Mme Méré n'avaient pénétré qu'à la surface, et la jeune Berthe jetait des regards curieux vers ces régions de la vie où tout n'est pas réglé comme du papier à musique.

La venue dans leur cercle si uniforme d'un jeune homme, dont le père et la mère n'étaient pas les pendants exacts des pères et des mères de ses amies, tous gens corrects, tous imbus de préjugés identiques et émettant sur tous les sujets des avis vieux de six mille ans, l'avait charmée. M. et Mme du Quéroy, vivant délibérément à l'écart du monde, lui paraissaient, de prime abord, sympathiques et intéressants ; elle souhaitait les connaître, d'autant qu'elle trouvait le fils tout à fait gentil ; mais sa petite cervelle ne cherchait pas plus loin ; cette jeune révoltée, en effet, envisageait le célibat sans terreur : le labeur incessant et souvent fastidieux dont étaient faites les journées de sa mère ne lui apparaissait pas comme



résumant la somme du bonheur terrestre; trimer pour un monsieur que Mme Batilly présenterait un jour, comme Mme Méré trimait pour son mari, ne disait rien du tout à la jeune fille. Après le dîner, et pendant que le sociologue, le poète et le professeur de philosophie, réfugiés avec des cigares dans le cabinet de travail de M. Méré, continuaient à porter le monde dans leur dextre, chacun voulant lui imprimer une direction différente, la jeunesse passa sur le large balcon. Mme Méré et Mme Batilly demeurèrent dans le salon, occupées à savourer une tasse de sauge. Mme Méré, qui avait peu mangé, était légère et digérait sans aucune peine, mais il n'en était pas de même de Mme Batilly, qui, très serrée dans son corset, luttait désespérément contre la pesanteur d'estomac consécutive à l'absorption d'une purée de champignons à laquelle sa gourmandise avait succombé; il lui plaisait toutefois d'attribuer l'animation de son teint à l'ardeur de la conversation, et Mme Méré acceptait affectueusement cette interprétation. On entendait, venant du balcon, les rires des jeunes filles. Mme Méré avait dressé les siennes à la gaieté et Mme Lefèvre-Dorlin appartenait à la même école; les très médiocres plaisanteries d'Henri Roll, jeune peintre en herbe et réputé dans leur petit cercle comme très amusant, suffisaient pour provoquer leur hilarité habituée à se nourrir de bribes! Maxime, qui n'était pas à l'unisson, se tenait à l'écart et avec M. Lefèvre-Dorlin parlait des débris de la domination romaine en Afrique; la soirée de printemps était grave et magnifique, et Maxime, en jetant les yeux vers les jardins sombres dont on discernait la masse opaque de

l'autre côté de la rue, pensa soudain au jardin d'Auteuil, et, sans savoir pourquoi, fut étreint d'un immense désir de voir sa mère...

Peu à peu Berthe Méré s'était rapprochée. Le balcon était en réalité une sorte de terrasse assez large pour qu'on y plaçât aisément des tables et des chaises et pendant la petite enfance des jeunes Méré avait utilement servi de promenoir ; l'appartement lui-même se trouvait d'une marche en contre-bas, et ceux groupés sur le balcon plongeaient dans les pièces modestement meublées, mais bien éclairées au gaz ; l'ensemble avait quelque chose de chaud et de familial et la liberté de la terrasse plaisait infiniment à la jeunesse. Dans la pénombre, les entretiens se faisaient plus aisés, plus sincères et Maxime, assis en plein air, causait avec une liberté qui n'aurait pas été du tout la même entre quatre murs et sous les rayons d'une lumière crue. M. Lefèvre-Dorlin, assez timide, quoique parlant avec abondance dès qu'il s'animait, subissait également l'influence de l'ambiance ; il aurait eu naturellement des tendances idéalistes et se serait volontiers égaré dans les côtés spéculatifs et accessoires de sa profession, si sa jeune femme ne l'eût constamment ramené en face de la nécessité première de « gagner de l'argent ».

Il aimait à raconter ses impressions de voyage en Afrique et ce récit n'obtenait, auprès de la plupart des gens, qu'un succès relatif ; aussi l'attention cordiale et sympathique du jeune étudiant en médecine avait-elle réveillé toute sa verve d'artiste : du geste, l'architecte traçait avec prodigalité dans l'air des contours imaginaires ; Maxime

témoignait d'un sentiment profond des beautés de la nature, rare chez un homme aussi jeune, et que la qualité de ses études dirigeait d'un autre côté. Bientôt la fille cadette de Mme Méré, qui avait surpris à la volée plusieurs phrases, vint carrément prendre place à la petite table sur laquelle s'appuyaient les deux jeunes hommes; elle les regarda en riant et dit :

— Vous m'intéressez beaucoup, vous deux; je préfère votre conversation aux histoires d'Henri Roll.

Puis elle ajouta, en s'adressant à Maxime :

— Monsieur, il faudra absolument que vous causiez avec père, pas ce soir, M. Frouard ne le permettrait pas, mais un autre soir; du reste, maman, je le vois, va nous obliger à rentrer; j'aperçois Mme Corbière, qui a fait son apparition, et qui cause avec Mme Batilly; mon oncle et ma tante Baucause seront là tout à l'heure avec ma cousine Hyacinthe.

— Ah! le joli nom, dit presque involontairement Maxime, c'est le cas de parler comme les Arabes et de dire que ses parents ont parfumé sa naissance d'un nom charmant.

— Pauvre Hyaya, elle serait bien heureuse d'entendre un si gracieux compliment, car elle n'aime pas du tout son nom; cependant, il lui sied très bien, car c'est une vraie fleur, pas vrai, Julien?

M. Lefèvre-Dorlin, qui était la personne interpellée, acquiesça avec empressement.

— Bien entendu, vous savez qui est mon oncle? ajouta Berthe s'adressant à Maxime.

— Non, mademoiselle, je ne le sais pas.

— Comment, vous ignorez que mon oncle, le

mari de la sœur de père, est le docteur Baucouse ? En qualité d'aspirant médecin, vous n'avez pas le droit d'ignorer que nous comptons une célébrité dans notre famille.

— Le docteur Baucouse est, en effet, un homme éminent dans sa partie, répliqua Maxime.

— Oui ; ce n'est peut-être pas une partie très agréable aux yeux de certaines personnes, mais lui, il en est passionné, et c'est l'homme le plus gai qui soit ! Quand, par chance, il peut venir, tout le monde s'amuse ; vous l'aimerez beaucoup, tout le monde l'aime, et je crois que vous lui plairez.

Maxime protesta n'avoir aucunement la prétention d'attirer un instant l'attention d'un praticien aussi illustre que le docteur Baucouse.

— Mais si, mais si, l'oncle Robert est, comme maman, d'avis qu'il faut encourager les jeunes ; il vous stimulera, c'est son mot, il vous dira qu'il y a vingt ans personne ne le connaissait : il végétait en province et aujourd'hui on l'envoie chercher de tous les pays du monde ; il revient de Russie, pour le quart d'heure ; sans doute l'oncle Raoul l'y croyait encore, puisqu'il ne vous en a pas parlé ; ils s'entendent cependant très bien, quoique l'oncle Baucouse appelle l'oncle Raoul un malade — et Berthe eut un gentil éclat de rire ; — du reste, à ses yeux, tout le monde, plus ou moins, est un malade ! A la vérité, beaucoup de ces patients malgré eux ne s'en portent pas plus mal !

Au même moment, Mme Méré, de l'intérieur, fit un signe d'appel à sa fille, et celle-ci, d'un gracieux mouvement en plongeon, rentra avec docilité dans le salon ; le reste de la jeunesse, qui était groupée à l'extrémité opposée de la terrasse, suivit



l'exemple de la fille de la maison. Maxime, pour sa part, eut une seconde d'hésitation; l'idée de faire encore ce soir-là de nouvelles connaissances lui parut très opprimante; il éprouva vivement la tentation de disparaître à l'anglaise; son compagnon et lui se trouvaient installés en face du cabinet de travail du maître de la maison, désert en cet instant; Maxime demanda avec timidité au jeune architecte :

— Dites-moi, est-ce qu'on peut filer par là, je suis un sauvage; il va y avoir beaucoup de monde pour mon goût!

— Ne faites pas cela, dit l'autre avec vivacité. Mme Méré ne vous le pardonnerait jamais; d'ailleurs la voici, en personne, elle s'entend, je vous en réponds, à ramener les traînants.

Et mentalement, M. Lefèvre-Dorlin pensa que, sans la vigilance amicale de Mme Méré, il n'eût pas aussi prématurément fait visite au maire et au curé. Il était heureux certainement, mais néanmoins tournait parfois des regards de regret vers la liberté... aussi, en voyant surgir la maîtresse de la maison, glissa-t-il à Maxime, en guise d'avertissement charitable :

— Cependant, ne vous laissez pas trop mettre le grappin!

Mme Méré avançait rapidement vers eux : sa robe faisait une grande tache claire dans l'obscurité; elle portait sur ses épaules un châle léger qu'elle croisait et tenait d'un geste gracieux.

— Allons, les traînants, dit-elle de sa voix martelée, dès qu'elle fut à quatre pas des jeunes gens, il est temps de rentrer.

Et, posant la main sur le bras de Maxime, elle ajouta :

— Mon jeune ami, je veux vous faire faire des connaissances très intéressantes; il y a déjà là notre amie Mme Corbière, qui a écrit des récits de voyage charmants. Elle connaît très bien l'Algérie, vous vous entendrez avec elle; et puis, mon beau-frère, le docteur Baucouse, vient d'arriver; je tiens absolument à ce qu'il s'intéresse à vous, il ne peut que vous être utile; il aime les travailleurs, et c'est un appui solide : il en faut dans toutes les carrières, vos parents ont vécu si longtemps hors de France, qu'ils l'ont peut-être un peu oublié; le mérite le plus solide a besoin d'être mis en valeur; il faut des amis, beaucoup d'amis, on n'en possède jamais trop; il convient de bien les choisir; je crois que j'y ai réussi, et je puis ainsi ne pas être inutile à mes jeunes amis.

Maxime n'eut pas le loisir de répondre, ils étaient arrivés à l'une des portes-fenêtres du salon et il la franchit en même temps que Mme Méré, car, afin de s'assurer de sa bonne volonté, celle-ci n'avait pas lâché prise de son bras. Un grand et gros homme se tenait debout au milieu de la pièce qu'il semblait remplir de sa présence; le corps robuste aux énormes épaules était surmonté d'une tête volumineuse que couronnaient des cheveux d'un brun roux, une barbe de même couleur couvrait le bas du visage; le front très haut, très large, surmontait des yeux gris profonds et perçants; un grand nez hardi sur lequel chevauchait un lorgnon, et une bouche rieuse donnaient une allure de vitalité extraordinaire à cette physiologie. Le docteur Baucouse portait la tête re-

dressée et un peu rejetée en arrière, comme un homme qui regarde constamment un adversaire dans les yeux et ne bronche jamais. Cette attitude, qui prêtait à toute la personne un air de défi, était une habitude professionnelle, — le docteur Baucouse faisait autorité en fait de maladies mentales, — et son regard ferme avait subjugué plus d'un malheureux à l'heure de la crise ! C'était non seulement un homme d'une science profonde, mais de la plus large bonté, et peut-être cette bonté formait-elle un facteur important dans la perspicacité de ses diagnostics ; ses malades pauvres l'adoraient, et plus d'une famille riche et désolée lui était redevable des seules consolations possibles ; quoique carrément laid, gauche et lourd dans tous ses mouvements, toutes les femmes allaient à lui comme à un confesseur choisi, et quelques mots de sa voix incisive avaient ranimé plus d'un cœur défaillant. Les douloureuses tragédies dont il était sans cesse le témoin et le confident n'avaient pas émoussé sa compassion, au contraire, elles en avaient développé la qualité ; il allait dans la vie comme un bon géant miséricordieux et secourable auquel les faibles de tout genre s'accrochaient. Lui et Mme Méré s'entendaient parfaitement dans leur conviction intime du pouvoir supérieur de la volonté et l'immense importance de ne jamais la laisser dévier si peu que ce soit :

« Pas de capitulations », déclarait le docteur, et sa belle-sœur avait adopté la même devise. Le pauvre M. Méré l'avait entendue maintes fois les matins, où le lever à cinq heures « pour ses articles » lui paraissait bien dur. « Pas de capitulations », assurait alors son énergique épouse, et

l'infortuné professeur se levait ! En ce moment, il jouissait pleinement de la délectation d'esprit qui était sienne tous les samedis, veille du bienheureux jour de repos, et il se laissait aller librement au plaisir d'accueillir le docteur Baucousse, pour lequel il professait, outre l'amitié fraternelle, une admiration sans bornes ; les deux beaux-frères avaient ensemble des joutes animées et contradictoires sur la vie du cerveau, sur le jeu de la pensée, et autres problèmes analogues ; depuis dix ans que ces discussions duraient, ni l'un ni l'autre n'avait changé ses positions, et en conséquence le sujet était loin d'être épuisé ; déjà il était sur le tapis, quand Mme Méré parut avec son jeune protégé ; elle l'amena, sans pitié pour la timidité du pauvre garçon, sous la lumière aveuglante pour qui venait du dehors, au milieu de tous les regards curieux, juste en face de son beau-frère, qui s'était tu à leur approche.

— Mon cher Robert, voici un jeune homme qui se prépare à votre profession : il est le fils du meilleur et plus ancien ami de Raoul, et je veux pour lui toute votre bienveillance.

Raoul Senneterre se jeta immédiatement à la rescousse.

— Oui, Baucouse, votre amitié et votre protection pour mon filleul Maxime, le fils de mon cher camarade Charles du Quéroy.

Le médecin illustre regardait bien en face le jeune homme, dont le visage brun s'était légèrement coloré. Cordialement il lui tendit sa grande main, tout en le dévisageant avec une attention qui n'avait rien d'offensant, tant transparaissait un affectueux intérêt ; quand son examen fut terminé,



il sourit de son bon sourire de géant, et dit en montrant les grandes dents de sa large bouche :

— Ma chère Adrienne, vous pouvez compter sur moi ; ce jeune homme viendra me voir un de ces jours et me racontera où il en est, et de quel côté il s'oriente ; s'il est sérieux, s'il aime le métier, nous nous entendrons ; pour le quart d'heure, il se doit à la jeunesse, présentez-le à Hyacinthe.

Maxime remercia et le fit bien, son manque d'usage du monde le servit, car il exprima avec une sorte de sincérité naïve son goût et son attrait pour la profession médicale.

— Oui, oui, c'est ce qu'il faut, et on va loin, quand on part du bon pied.

Sur ces paroles, ayant trouvé qu'il en avait dit assez, le docteur Baucousse s'effondra sur le canapé assez dur de Mme Méré, et s'accotant entre des coussins, étira ses longs bras : toute sa personne prit l'aspect bonasse d'un puissant chien de garde qu'on vient de relever de sa consigne.

Senneterre pensa que l'occasion était favorable et vint s'asseoir sur le même canapé.

— Il est gentil, hein, docteur, mon jeune ami ?

— Oui, il me plaît ; son père est votre ami ?

— Oui.

— Je n'en ai pourtant jamais entendu parler.

— Non, par la bonne raison qu'il a vécu depuis près de vingt ans hors de France.

— Ah ! et comment dites-vous qu'il s'appelle ?

— Du Quéroy... Charles du Quéroy, vous ne l'avez jamais rencontré ?

— ... Du Quéroy ?... Non, jamais.

## V

Assez souvent Maxime allait passer du samedi au lundi matin chez ses parents, et c'était pour le père et la mère une joie de le posséder. Le jeune homme venait d'autant plus volontiers qu'il savait pouvoir apporter au foyer paternel ses préoccupations professionnelles et en parler à cœur ouvert; le fils, ainsi que cela arrive assez fréquemment de nos jours, était sur certains points moins jeune que le père, et s'étonnait parfois du robuste optimisme qui formait le fond du caractère de M. du Quéroy : l'étude des maux de l'humanité, la triste contemplation des salles de dissection avaient jeté comme un voile de gravité sur les pensées du jeune homme; ses goûts l'éloignaient des distractions grossières qui servaient de correctif nécessaire à nombre de ses camarades, mais le spectacle du bonheur tranquille de ses parents rassérénait son cœur; dès qu'il avait passé le seuil de la rue de l'Assomption, il lui semblait être entré dans un autre monde, un monde presque invraisemblable dans sa paisible sérénité; parfois, involontairement, ce bonheur si fermé, si détaché du monde extérieur lui apparaissait comme entaché d'un peu d'égoïsme : lui-même éprouvait un actif désir de se dépenser, d'apporter sa pierre à l'édi-

fice social. M. du Quéroy affirmait volontiers qu'en dépit des injustices apparentes, le monde va fort bien, que le bon élément l'emporte sur le mauvais; telle n'était pas la conviction de son fils, qui, dans ses méditations studieuses, considérait avec une sympathie réelle les souffrances de tant d'êtres humains; Maxime eût souhaité que sa mère, si bonne et pitoyable, donnât quelque chose de sa personne aux déshérités; il pensait que des intérêts charitables auraient suppléé aux intérêts mondains, et fourni à la vie de sa mère une source bienfaisante d'activité renouvelée, mais Mme du Quéroy, soutenue par son mari, s'était toujours dérobée; tout ce qui était existence au dehors semblait lui répugner, et son fils en était arrivé à la considérer comme une douce sainte sertie dans sa niche; en effet, qu'il arrivât à l'improviste, tôt ou tard, il la trouvait toujours au logis, les mains actives, allant et venant, mettant de l'ordre, ou au jardin, gardée par le bon chien qui était son constant compagnon. Cette vie harmonieusement uniforme permettait à Maxime d'évoquer le souvenir de sa mère avec une intensité et une netteté presque angoissante. En quittant la maison des Méré, en se retrouvant livré à la solitude, le jeune homme, dans un besoin soudain d'expansion, se demanda s'il n'irait pas coucher à Auteuil; il savait que fréquemment ses parents veillaient jusqu'à une heure avancée, son père travaillant et sa mère, au piano, jouant des mélodies tranquilles. Plus d'une fois le fils avait surpris ces tête-à-tête, dont il comprenait la profonde tendresse; si cher que lui-même fût à sa mère, il sentait, avec un peu d'obscur jalousie, que son père l'était plus encore;

il n'ignorait pas que le contraire est généralement la règle; parfois il aurait voulu sa mère plus exclusivement sienne : il rêvait, comme à un château en Espagne, de faire avec elle un voyage; personne, pas même son père, entre eux; mais elle n'avait jamais paru comprendre ce désir, toujours elle répondait « nous », ne semblant à aucun instant envisager une contingence pouvant, même momentanément, rompre l'union qui était le ressort de sa vie... Minuit sonna à Saint-Jacques du Haut-Pas, pendant que Maxime délibérait. Il finit par conclure qu'il était décidément trop tard, mais il se promit d'aller de bon matin surprendre ses parents; il resterait la journée entière à Auteuil; il tâcherait de persuader sa mère de répondre aux avances si affectueuses de Mme Méré, dont la voix cordiale retentissait encore à ses oreilles. Il s'imagina tout ce monde amical animant la solitude de la maison d'Auteuil, la gentille Berthe empressée et attentive auprès de sa mère, et cette image lui plut singulièrement.

Mme du Quéroy se rendait le dimanche à une messe très matinale et, dans le cours de la journée, il n'était jamais question de cette sortie, mais son fils savait qu'elle manquait bien rarement à ce devoir; l'ingénieur, au contraire, dormait sa grasse matinée le dimanche; aussi en pénétrant, vers sept heures et demie, avec sa clé dans le jardin, Maxime fut-il un peu surpris de voir ouvertes toutes les persiennes du premier étage... Wotan bondit à sa rencontre, et Madeleine, mise en éveil par les aboiements du chien, se montra à la fenêtre de sa cuisine :

— Monsieur Maxime! exclama-t-elle, je croyais



que c'était le jardinier... Monsieur arrive de bonne heure; madame sera là dans un moment; que monsieur Maxime déjeune en attendant.

Maxime, se figurant sa mère à l'église, répondit simplement :

— Est-ce que mon père n'est pas réveillé? Sa fenêtre est cependant ouverte.

— Réveillé! ah! je crois bien qu'il est réveillé, et dans le train à l'heure qu'il est. Il a pris le rapide de sept heures.

— Le rapide? Mon père est parti? dit Maxime au comble de l'étonnement.

— C'est vrai, monsieur Maxime ne peut pas savoir. Eh bien, voilà : hier, après minuit, ma foi, on nous a réveillé, pour un télégramme; c'est monsieur qui a été ouvrir, je ne sais pas ce qui en était naturellement, mais monsieur a décidé tout de suite de prendre le train ce matin. Madame était levée à quatre heures pour lui faire sa malle, et une voiture arrivait ici avant six heures. Madame est montée avec monsieur pour l'accompagner, mais elle m'a avertie qu'elle revenait tout de suite; voilà tout ce que je peux dire... Je vois que c'est une surprise pour monsieur Maxime.

— Oui, certainement, mais, à cette heure-là, on ne pouvait guère m'avertir.

— Bien sûr que non, sans doute c'est pour les affaires de monsieur... Madame a dit comme ça : « Monsieur va faire un voyage d'affaires... » Elle expliquera la chose tout à l'heure à monsieur. Mais au lieu de bavarder, je ferais mieux de m'occuper des tartines du déjeuner; que monsieur Maxime passe à la salle à manger, le couvert de madame est mis et je le sers dans cinq minutes.

Ce dialogue avait eu lieu par la fenêtre ouverte de la cuisine; suivant le sage conseil de Madeleine, le jeune homme entra dans la maison : sur le seul du vestibule, Clémentine, la femme de ménage, balayait avec une ardeur emportée, et les serins de la volière, comme excités par sa présence, chantaient à tue-tête. Maxime en fut content : ce ramage joyeux dissipait la tristesse de trouver la maison vide; le brusque départ de son père faisait éprouver à Maxime un bouleversement inexplicable; il n'avait pas osé d'abord demander à Madeleine quelle avait été l'attitude de son père au reçu de la dépêche? Cependant, se ravisant, il jugea que la question serait toute naturelle, et au lieu de pénétrer directement dans la salle à manger, il ouvrit la porte de la cuisine...

— Tout de suite, monsieur Maxime, tout de suite, dit avec empressement Madeleine, croyant qu'il s'impatiait.

— Je ne suis pas pressé, Madeleine, mais j'y pense, j'ai oublié de vous demander si mon père avait l'air tourmenté ce matin en partant.

— Non, monsieur, pas tourmenté, mais tout chose, madame aussi; ils n'avaient pas leur figure de tous les jours; si je ne savais pas que monsieur et madame n'ont plus de parents, j'aurais plutôt cru qu'ils avaient fait un héritage!

— Non, Madeleine, il ne s'agit assurément de rien de semblable; la circonstance doit probablement se rapporter à la profession de mon père.

— Probable... ça en a des affaires, un ingénieur, et du travail! Monsieur trime et doit gagner joliment d'argent, et ça délasse de gagner de

l'argent ! Après tout, dans ce monde, l'argent, il n'y a que ça !

— Ce n'est pas mon avis, dit Maxime, amusé.

— Cependant, monsieur, qu'est-ce qu'on peut faire sans argent ? Si on a des enfants, il faut de l'argent ; si on a des vieux parents, encore de l'argent ; pour les enterrer, de l'argent aussi, alors moi, je dis : il n'y a que l'argent... Ah ! oui, ça délasse, d'en gagner !

Et, toute ragaillardie par cette considération, Madeleine se remit bravement à la besogne. Cependant la matinée s'avancait et Mme du Quéroy ne revenait pas. Maxime, un peu énervé, avait erré d'une pièce à l'autre, parcourant la maison, prenant un plaisir sensible à regarder tous les muets témoins de la vie de ses parents ; il monta jusqu'à la chambre de sa mère : c'était dans cette pièce que Mme du Quéroy se tenait habituellement et de tout temps elle en avait eu la jouissance exclusive : en cherchant à rappeler ses plus anciens souvenirs, Maxime revoyait la chambre du père tout à côté avec un étroit lit de camp ; aujourd'hui ce détail frappait le jeune homme ; ses parents si étroitement unis avaient usé d'une réserve singulière dans leur vie intime ; jamais, alors même qu'il était petit enfant, il ne les avait vus ensemble dans le lit conjugal ; devenue la mère d'un homme fait, Mme du Quéroy conservait une grâce pudique que son fils respectait. Jamais elle n'avait effleuré avec lui certains sujets, laissant au père le soin d'éclairer et de prémunir son fils contre les dangers qui viendraient donner assaut à sa jeunesse. Maxime se sentait le cœur attendri en respirant l'atmosphère de cette chambre où

s'écoulait la majeure partie de la vie de cette mère bien-aimée, et, pour la première fois, il se sentit envahi d'une cruelle angoisse en songeant à l'absolue impuissance où nous sommes réduits pour protéger et conserver les vies qui nous sont les plus précieuses : cette vie de femme, qui, comme une lampe d'autel, brûlait infatigable devant le tabernacle de ses tendresses, aucune affection ne pouvait l'alimenter ni prévoir le coup de vent qui viendrait l'éteindre ! Il était frappé de la somme énorme d'imprévu que contient l'existence : qui se serait imaginé la veille qu'il trouverait, le lendemain matin, la maison paternelle vide de ses habitants ? L'extrême régularité de la vie de M. et Mme du Quéroy faisait apparaître la moindre infraction aux règles journalières comme un véritable désarroi ; avec chaque quart d'heure qui s'écoulait, l'impatience de Maxime croissait et devenait presque de l'inquiétude... Enfin vers dix heures, la clochette de la petite grille tinta, et, d'une fenêtre du premier où il se trouvait, Maxime vit arriver sa mère ; il avait donné l'ordre à Madeleine de ne pas la prévenir, afin de se réserver le plaisir de la surprendre, et elle avançait absolument inconsciente des regards arrêtés sur elle : Mme du Quéroy était vêtue de gris ; un costume tailleur moulait sa belle taille et rajeunissait sa silhouette ; une petite toque de paille très simple, mais éclairée par une grosse fleur jaune la coiffait. A peine avait-elle fait quelques pas dans l'allée, que Wotan s'était jeté à sa rencontre : le chien aboyait joyeusement et ses yeux, presque humains, exprimaient une pure fidélité... Maxime, qui épiait le tableau, fut frappé de la brusquerie



du geste avec lequel sa mère récompensa l'animal dévoué : elle le frappa fortement sur l'épaisse toison du cou à plusieurs reprises, puis, s'étant enfin libérée des caresses de Wotan, elle marcha vers la maison d'un pas saccadé et hâtif. Sur le seuil, son fils la reçut entre ses bras et, l'y retenant, empêcha que le mouvement de surprise et d'involontaire recul qu'elle fit n'eût des conséquences fâcheuses ; il l'entraîna dans le vestibule et là, l'embrassant d'abord, dit tendrement :

— Eh bien, ma chère maman, d'où viens-tu ? j'allais partir à ta recherche !

— Mon cher petit, mon Taïb, dit Mme du Quéroy, usant d'un vocable arabe par lequel le fils chéri avait été longtemps appelé, quel plaisir de te trouver ici ! Je viens de t'envoyer une dépêche, je te demandais de venir.

— J'ai été stupéfait, dit Maxime, d'apprendre le départ de père.

— Montons, dit Mme du Quéroy, je t'expliquerai ce qui en est.

Et elle jeta un coup d'œil avertisseur du côté de la cuisine de Madeleine ; celle-ci, d'ailleurs, crut opportun de se montrer.

— Madame veut-elle son thé ?

— Non, Madeleine, merci, faites-nous seulement déjeuner exactement, j'ai pris du café à la gare.

La mère et le fils gravirent en silence l'escalier. Maxime regardait sa mère et était saisi de l'expression nouvelle qu'il lisait sur son visage ; elle semblait faire effort pour se reprendre et assumer un air d'indifférence.

Quand ils furent entrés dans sa chambre, elle

embrassa de nouveau son fils et dit en souriant, de ce sourire particulièrement éclatant, qui illuminait tout son visage :

— Tu as dû être bien surpris du départ de ton père?

— Oui, maman, extrêmement, qu'est-il donc arrivé?

— Ton père a été appelé en hâte à Bordeaux; tu sais qu'il y a eu longtemps des intérêts, il en a encore; à la suite d'une complication inattendue, il a jugé que sa présence immédiate là-bas était indispensable.

— Et quand revient-il?

— Il écrira aussitôt arrivé; il n'a pu me fixer le jour de son retour.

— Ma bien chère maman, en ce cas, comment l'as-tu laissé partir seul? J'avoue que c'est là ce qui me surprend le plus...

— Je ne suis pas déraisonnable, mon enfant; certainement, pour un déplacement prévu, j'aurais souhaité accompagner ton père, mais dans le cas présent, je n'aurais été qu'un embarras pour lui; j'ai pensé que tu viendrais me garder, je t'ai envoyé tout à l'heure une carte pneumatique dans ce sens... dis, fils, veux-tu me donner quelques jours? Tu iras à tes cours, bien entendu, mais tu coucheras ici pendant que ton père n'y est pas.

En manière d'acquiescement, Maxime prit sa mère dans ses bras et lui dit tendrement :

— Je suis heureux que tu aies besoin de moi, maman; tu aimes tant ton mari, que, parfois, je crains que ton fils ne te soit pas bien nécessaire.

— Maxime, dit Mme du Quéroy, d'une voix soudain altérée, tu crois cela... tu crois cela, fils!

— Non, non, maman, je ne suis pas sérieux, c'est une querelle d'amoureux que je te cherche; cependant, sans plaisanterie, je suis content de t'avoir un peu à moi tout seul; du moment que la raison qui a fait partir père n'a rien de désagréable, je vais jouir en égoïste de ma chère maman; du reste, c'est père qui me donne l'exemple d'en agir ainsi, est-ce qu'il ne te garde pas pour lui tout seul comme un avare garde son trésor?

Mme du Quéroy caressa de sa belle main douce la tête de son fils.

— Enfant, va... maintenant, descends, je te rejoins dans un quart d'heure, je suis un peu lasse de m'être levée de si bon bon matin, je vais passer une robe de chambre.

— Pourquoi, maman, es-tu restée si longtemps dehors? Je t'attendais vers neuf heures, d'après les indications de Madeleine.

Mme du Quéroy répondit avec un peu d'embarras :

— J'ai été à Notre-Dame des Victoires.

— Ah!... Eh bien, si tu te couchais pour te reposer? Je viendrai te faire la lecture.

— Jamais de la vie... allons, va lire le journal.

— C'est chose terminée.

— Alors, va flâner.

La légèreté du ton de Mme du Quéroy faisait contraste avec l'espèce d'intensité qui se lisait dans ses yeux bruns; un instinct de délicatesse avertit Maxime que sa mère souhaitait être seule.

— Ne te presse pas, maman, dit-il en fermant la porte, j'ai commencé dans la revue un article qui m'intéresse, nous aurons le temps de causer après le déjeuner.

Dès que Mme du Quéroy fut seule, elle jeta ses bras en l'air dans un mouvement d'exaltation ; ses lèvres tremblèrent, et il fallut un violent effort de sa volonté pour retenir les larmes qui voulaient se faire jour ; une sorte d'excitation intérieure, douloureuse et désordonnée semblait l'étouffer ; elle fit deux ou trois fois le tour de la chambre d'un pas fébrile et, s'arrêtant enfin devant le portrait de son fils, posa sa main sur le jeune visage d'un geste de bénédiction !

Quand elle reparut en bas, elle avait recouvré l'aspect de calme un peu froid qui lui était ordinaire ; et, en attendant que Madeleine vînt annoncer le déjeuner, elle s'assit dans le cabinet de travail où Maxime s'était installé ; il avait pris le fauteuil de son père et de la main droite rangeait machinalement quelques papiers épars sur le grand bureau : il le faisait du même geste que son père. Mme du Quéroy l'observa une seconde en silence puis dit :

— Ah ! fils, comme tu lui ressembles !

— Je ressemble à père ? C'est ce que disait M. Senneterre hier soir... car il faut, maman, que je te raconte mes débuts dans le monde. D'abord, apprends que Mme Méré est une excellente personne, très maternelle, tout à fait conforme au portrait que son frère nous avait tracé ; elle m'a fait le meilleur accueil.

Le beau visage de Mme du Quéroy se leva, doucement ému, vers son fils.

— Ah ! tant mieux ; raconte, petit.

Maxime commença aussitôt le récit du dîner et de la soirée ; il fit passer chaque invité de Mme Méré devant les yeux de sa mère et finit en disant :



— Je suis persuadé que toi et père ne vous seriez pas ennuyés; tout le monde a le désir de vous connaître, on n'a cessé de me le répéter; je t'en prie, maman, pour l'amour de ton fils, fais un petit effort pour sortir de chez toi, j'ai par trop l'air d'un pauvre orphelin!

Maxime prononça cette dernière phrase sur un ton de plaisanterie, mais Mme du Quéroy se rendit parfaitement compte qu'au fond c'était l'expression exacte de la pensée de son fils. Elle répondit :

— Les vacances vont bientôt arriver pour tout le monde; ton père parle d'un voyage au mois de juillet, mais l'automne prochain nous recauserons de ce sujet; je crois que tu partages l'avis de M. Senneterre : tu trouves que ton père mène une vie trop retirée.

— Je ne dis pas cela, maman, puisque je sais que père est parfaitement heureux; mais moi, je suis fier de lui, j'aimerais à le voir apprécier par des hommes éminents comme le docteur Baucouse, par exemple : un médecin comme celui-là relève fameusement sa profession.

Mme du Quéroy avoua ignorer entièrement la personnalité du beau-frère de M. Méré.

— C'est un chirurgien?

— Non, il s'occupe des maladies mentales, c'est un aliéniste de premier ordre.

Maxime resta presque interdit devant l'expression de répugnance qui passa dans les yeux de sa mère; néanmoins celle-ci répliqua d'une voix un peu étouffée :

— Ah! vraiment, il a été bienveillant pour toi?

— Oui, extrêmement, et sa protection ne peut que m'être très avantageuse; il m'a engagé à venir

le voir, c'est une faveur que beaucoup m'envieraient.

— Mais... tu ne voudrais pas cependant t'engager dans la même voie que lui ?

— Non, je n'y songe aucunement, mais en dehors de sa spécialité, c'est un très grand médecin, tout à fait une autorité ; j'irai avec beaucoup d'intérêt entendre une de ses leçons.

— Ah ! Maxime, comme il faut du courage, il me semble, pour être médecin : toujours voir souffrir...

— Oui, maman, sans doute, mais, parfois aussi, on soulage ! Un médecin d'enfants, par exemple, qui conserve à ses parents un pauvre petit sur le point d'étouffer... n'est-ce pas beau ?

Puis, après une courte pause, il ajouta :

— Cela te ferait-il de la peine, maman, que je te parle du petit frère que j'ai perdu ?

Mme du Quéroy se couvrit le visage de ses mains pour répondre :

— Non, mon fils, n'en parlons pas... ce sont des choses... des souvenirs que je ne puis supporter...

Elle s'appuya contre le dossier de son fauteuil, prête à s'évanouir. Sans essayer de la raisonner ni de la consoler, Maxime lui prit doucement la main ; en cet instant, il jugea en médecin la sensibilité exaltée de sa mère et se promit d'user de toute l'influence qu'il pouvait avoir sur elle pour l'arracher à cette vie de solitude et de claustration absolues, dont, à un moment donné, sa santé recevrait sûrement des atteintes. Ce fut en vain qu'il proposa une promenade, un concert, une distraction quelconque : Mme du Quéroy refusa, allé-

quant l'inquiétude qu'elle éprouverait jusqu'à l'arrivée d'une dépêche... « un accident pouvait toujours survenir!... » Maxime comprit qu'il valait mieux céder et se contenter d'occuper l'esprit de sa mère : il la força de l'accompagner au jardin, essaya de lui faire la lecture, mais, devant l'évidence d'une complète et involontaire inattention, dut y renoncer. Vers la fin de l'après-midi, un télégramme expédié à moitié route vint en apparence calmer l'agitation de Mme du Quéroy; après en avoir pris connaissance, elle annonça qu'elle allait maintenant s'étendre un peu avant dîner :

— J'ai peu dormi, je crois que je ferai volontiers un somme.

Maxime approuva, et elle le laissa seul.

. . . . .

Il se promenait, assez désespéré, autour de la pelouse, s'amusant à compter les petits arbres verts taillés en cône, qui, à des intervalles réguliers, formaient les coins et le milieu du contour de gazon dessiné en forme d'ellipse : une sorte d'étroite allée intérieure donnait à la partie extérieure de la pelouse l'apparence d'une plate-bande; c'était là que se trouvaient les massifs où Mme du Quéroy avait réuni d'admirables rosiers; sur le mur latéral de la maison, un rosier blanc rampait, magnifique et embaumé; un calme absolument champêtre régnait, et Maxime se dit qu'il y avait quelque chose de dissolvant dans cette quiétude perpétuelle et que sa mère en subissait très certainement l'influence; là, dans ce jardin clos de murs, elle semblait avoir volontairement enfoui ses trésors : tout ce qui était au delà de cette région cessait de

l'intéresser, tandis que chaque brin d'herbe de son domaine lui était un objet de sollicitude passionnée. Maxime réfléchissait et s'étonnait que son père, si vivant, si en dehors, eût prêté son appui à un genre de vie, anormal en somme; il se promit d'observer de plus près l'état nerveux de sa mère et d'aviser à y porter remède; malgré son apparence de santé, ses nerfs étaient évidemment ébranlés : il avait surpris, dans certains regards qu'elle arrêtait sur lui, une expression d'abattement et de timidité; il se reprocha d'avoir un peu négligé sa mère et se promit d'être plus souvent à la maison d'Auteuil et d'arriver graduellement à en faire entr'ouvrir la porte!

Ce fut avec un réel plaisir qu'il entendit un coup de sonnette inattendu et vit apparaître Senneterre : celui-ci s'avancait, l'air joyeux et affairé; à la vue de Maxime, il ouvrit les bras.

— Eh bien, fieux, content de te voir, je suis venu raconter à tes parents tout le mal qu'on m'a dit de toi ce matin. Où est ton père, où est ta chère maman, comment ne sont-ils pas dans le jardin avec toi? Pas possible qu'on t'ait laissé au logis comme un enfant méchant!

— En effet, monsieur Senneterre, ce n'est pas le cas, rassurez-vous : mais mon père a été appelé hier soir, tard, par dépêche, à Bordeaux. Il est parti à la première heure ce matin; comme ma mère l'a accompagné à la gare, elle est fatiguée et se repose en ce moment.

— Ton père en voyage! En voilà une surprise, je croyais qu'il avait depuis longtemps liquidé ses intérêts de Bordeaux, mais comme c'est un cachotier, nous apprendrons peut-être un de ces jours



qu'il est propriétaire de la moitié de la ville ! Une de ses maisons a-t-elle brûlé ? Qu'est-ce qui est arrivé pour le faire filer dare-dare ?

— Ma mère n'est pas très au courant.

— Tu crois ça, tu crois ça, jeune homme ! Eh bien, tu connais joliment tes parents, si tu n'as pas encore compris qu'ils n'ont pas une pensée cachée l'un pour l'autre ! En voilà dont on peut dire qu'ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme ; non, non, ta maman sait à merveille ce qui en est et, pour des raisons que nous ne connaissons pas, elle ne veut pas te le dire.

Maxime, à la vérité, avait eu un instant cette pensée, mais l'avait repoussée ; il feignit de différer d'avis avec Senneterre, mais, en son for intérieur, demeura persuadé que celui-ci voyait juste et il en éprouva un malaise involontaire. L'idée qu'il était, par le fait, exclu de la vie intime de ses parents, le mordit péniblement au cœur... Pourquoi ? Senneterre disait vrai, son père et sa mère ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme... Mais le bruit des voix était parvenu à Mme du Quéroy et les deux hommes n'avaient pas fait deux fois le tour de la pelouse, qu'elle les rejoignait, et, du ton le plus amical, souhaitait la bienvenue à Senneterre. Regardant Maxime en souriant, elle dit :

— Vous resterez dîner avec nous, monsieur Senneterre ?

— Puisque vous m'en priez, j'avouerai, chère madame, que j'étais venu avec cette intention, donc, j'accepte. Je voulais dire à Charles que son fils a été déclaré un phénix par toute ma famille ; ma sœur l'approuve et c'est assez, nous pensons

tous invariablement comme Adrienne, cela nous dispense d'efforts cérébraux ; mais sans faire attention à mes sottises, le fait est que Frouard — et c'est un monsieur difficile — a été enchanté de notre jeune homme ; et Baucause, le grand Baucause, a auguré on ne peut mieux de son avenir. Ah ça, bonhomme, est-ce que tu ne feras pas une petite folie, c'est monotone pour tes pauvres parents, de n'avoir pas un seul souci.

Et, se tournant vers Mme du Quéroy, il ajouta :

— C'est ce que je reproche à votre vie. Au fond, les embêtements servent d'épices et relèvent le goût du plat.

— Oh ! non, je ne crois pas cela, dit-elle.

— La bonne mère Eve s'ennuyait, soyez-en sûre, dans son jardin.

— Vous savez bien, monsieur Senneterre, que c'est le Tentateur qui lui a donné cette vilaine idée.

— Et c'est un monsieur qui ne vous a jamais parlé ; dans le cas présent, c'est moi qui assume le rôle : de bonne foi, je voudrais vous voir vous ennuyer un peu dans votre jardin et que l'envie vous prît d'en sortir.

Mme du Quéroy passa son bras sous celui de Maxime et, levant les yeux vers lui, répondit :

— Qui sait, tout arrive.

— J'enregistre cette déclaration, répliqua Senneterre.

— Et moi aussi, ajouta Maxime.

— Voulez-vous rentrer ou rester au jardin ? demanda Mme du Quéroy.

— Restons ici, on y est à ravir, opina Senneterre.

— Nous dînerons dans le kiosque, si vous voulez, dit Mme du Quéroy.

— Très volontiers.

Elle parlait d'un ton un peu fébrile, comme quelqu'un qui s'applique à paraître gai.

Le kiosque rustique, fermé de trois côtés, couronné de chaume, était un abri charmant qu'avait fait construire du Quéroy et où l'été presque toujours les époux prenaient leurs repas; le parfum d'un massif de réséda y envoyait son arôme embaumé; des lampes de jardin procuraient une clarté douce; il faisait bon s'y attarder les coudes sur la table après le repas. Senneterre était trop poète pour ne pas apprécier un pareil cadre; allumant la cigarette que Maxime lui offrait après le café, il déclara :

— Je comprends que tes parents ne veulent pas que tu vives ici, c'est une Capoue, tu y deviendrais paresseux; tiens, moi, en ce moment, je ne sens plus du tout la nécessité d'un effort; au fond, pourquoi en faisons-nous, pourquoi y a-t-il des facteurs?... pourquoi surtout y a-t-il des télégraphistes, poursuivit-il en désignant du geste un gamin revêtu de l'uniforme administratif qui se dirigeait vers eux. Mme du Quéroy, dès qu'elle l'aperçut, se leva précipitamment et, passant rapidement derrière son fils, marcha à la rencontre du messager et saisit d'une main tremblante la dépêche qu'il lui tendait. Elle tournait le dos aux deux hommes qui n'avaient pas bougé; ils lui virent déchirer la bande collée, puis, à la faible clarté de la lune, lire avec avidité... Elle demeura quelques secondes dans une immobilité de statue, comme figée sur place... Enfin très lentement elle

se retourna et, sans s'avancer dans le cercle de lumière, dit :

— Charles est bien, mais... mais...

D'un geste un peu égaré, elle essaya de glisser la dépêche dans son corsage, vacilla, et Maxime n'eut que le temps de s'élancer et de la recevoir dans ses bras : elle était évanouie.



## VI

Après son évanouissement subit, qu'elle attribua à la fatigue, toute trace de nervosité avait disparu chez Mme du Quéroy, et Maxime retrouva chez sa mère la gravité douce et profonde qui lui était coutumière; il s'y ajoutait quelque chose, si possible, de plus tendre à son égard; elle semblait chercher à pénétrer dans le cœur de son fils, à en deviner tous les sentiments; elle l'obligeait à dire combien il aimait son père, et, avec une sorte de passion, l'engageait à le chérir toujours davantage :

— Oh! Maxime, aime ton père : il t'a aimé incomparablement du jour de ta naissance; tu ne sauras jamais... les enfants ne savent jamais combien on les a aimés!

Maxime protestait en avoir pleine conscience.

Mme du Quéroy revint volontairement sur l'aveu de la sorte de jalousie que Maxime lui avait confessée.

— Notre tendresse mutuelle, à ton père et à moi, n'est rien auprès de notre tendresse pour toi, car si, pour te rendre heureux, il avait fallu sacrifier notre bonheur, crois-tu que nous eussions hésité; réponds, mon fils, le crois-tu?

— Je te crois, maman; je crois tout ce que tu veux que je croie; mais votre bonheur ne pouvait qu'ajouter au mien : de vous avoir vus aussi unis m'a donné confiance en la vie!

Mme du Quéroy le regarda, les pupilles un peu dilatées, dans une sorte d'extase heureuse, semblant le dévorer des yeux.

— Oui, oui, dit-elle, aie confiance dans la vie, et en nous, ajouta-t-elle plus bas.

— Voyons, maman, où veux-tu en venir, que faut-il faire pour te montrer ma confiance?

— Rien, fils chéri, continuer à être ce que tu es. Oh! je suis fière de toi, mon Taïb, je l'ai toujours été, trop, peut-être; j'ai eu peur quelquefois que cela ne me porte malheur.

— Mais, mère, tu aimais aussi l'enfant que tu as perdu, ne put se défendre de dire Maxime.

Celui-ci avait toujours éprouvé une vive curiosité au sujet de ce frère dont jamais on ne lui parlait.

— Oui, certes, je l'aimais... de toute mon âme!

— Ah! que je regrette qu'il n'ait pas vécu! j'aurais tant aimé un frère ou une sœur... le frère était là, et crois-tu, maman, je pense souvent à lui.

— Vraiment?...

Et Mme du Quéroy ajouta timidement :

— T'en souviens-tu, fils?

— Quelquefois je me l' imagine, mais je confonds, évidemment, car je me représente toujours un enfant plus âgé que moi... et comme il était le cadet.

— Il était grand, pour son âge.

— Ah! c'est ce qui explique mon impression. Quel âge avais-je quand il est mort?

— Six ans.

— Et il y a des gens qui assurent se rappeler tout ce qu'ils ont fait quand ils avaient six ans, je n'en dirai pas autant; tout est nébuleux pour moi, surtout la figure du petit frère... tu as son portrait, maman?

— Oui... mais je ne peux pas le regarder... je ne puis pas le regarder!

— Tu me le laisseras voir, pendant que père est absent; lui aussi, je m'en suis aperçu, supporte difficilement ces souvenirs.

— Il faut les lui éviter, mon enfant, à tout prix.

Maxime n'insista pas; ce côté de la nature de ses parents l'étonnait toujours; il lui semblait qu'il devait y avoir une douceur à parler de ceux qui ont disparu, et que l'enfant mort aurait dû, par le souvenir, garder sa place au foyer, au lieu d'en être banni pour ainsi dire; ce petit frère, qui s'appelait Félix, — un nom auquel la destinée avait donné un démenti cruel — lui faisait compassion; par moments, il était triste en pensant à la pauvre petite tombe solitaire et abandonnée que personne ne venait jamais visiter! puis il finissait par conclure que les êtres humains, même les plus proches, demeurent un mystère impénétrable les uns aux autres; il eut très particulièrement ce sentiment pendant ces journées dont il passa toutes les heures que son travail laissait libres en la compagnie intime de sa mère : celle-ci avait beau lui ouvrir ses bras dès qu'il rentrait, écouter ses paroles avec une tendresse avide, il ne pouvait se

défendre de l'impression constante qu'elle avait le cœur plein d'une pensée qu'elle taisait. Il prit occasion, un soir que sa mère revenait avec une sorte d'insistance passionnée sur le devoir qui incombe à un fils d'accorder une absolue confiance à son père, pour dire :

— Et moi, j'aimerais tant posséder la confiance de ma mère chérie, j'aimerais que tu me confies des secrets que tu ne dis à personne.

Mme du Quéroy demeura un moment silencieuse, presque hésitante, puis répondit avec émotion :

— J'ai confiance en toi, fils ; oh ! oui, bien confiance, je sais que tu m'aimeras toujours !

— Ma chère maman, il ne faut pas être grand clerc pour deviner cela ! Je n'irai pas jusqu'à dire que je souhaiterais que tu aies commis un crime pour me l'avouer ; non, mais je voudrais penser que tu ne caches rien à ton fils !

— Et que veux-tu que je te cache ? dit un peu péniblement Mme du Quéroy.

— Mon Dieu, que sais-je ? des affaires d'intérêt, par exemple ; j'ai eu idée, ces jours-ci, que père a dû perdre de l'argent, et que vous ne voulez pas me l'apprendre ; cependant, si tu savais, mère, à quel point ce me serait égal !

— Non, mon fils, je ne crois pas que cela soit... mais il se pourrait que ton père ait un ennui, il te parlera à son retour.

— C'est épouvantable, ce que je vais avouer, continua Maxime en riant, mais je me rends compte que je serais heureux d'avoir une raison de vous consoler, de me sentir nécessaire.

Puis, voyant que ses paroles bouleversaient sa mère, il ajouta :



— Pardonne-moi, mère chérie... c'est doux aussi, d'être pardonné!

Le vendredi ramena M. du Quéroy; sa femme et son fils allèrent le chercher à la gare; quand il parut à la portière du wagon, l'expression de son visage frappa Maxime : il paraissait rajeuni, allégé, comme si les années ne lui pesaient plus; et ce fut avec une sorte d'impétuosité qu'il serra sa femme dans ses bras, semblant presque ignorer la présence de Maxime jusqu'au moment où enfin il l'attira à son tour dans une étreinte non moins tendre. Si persuadé que fût Maxime de l'affection rare qui unissait ses parents, il demeura néanmoins stupéfait de l'intensité de bonheur qui, pendant le retour en voiture, éclatait sur leurs visages. M. du Quéroy s'adressait uniquement à son fils, mais sa main tenait la main de sa femme, et l'attitude tremblante de celle-ci aurait pu faire croire que leur étreinte scellait un pacte nouveau. L'ingénieur ne parla que d'incidents futiles, de Bordeaux, de la beauté de la ville, des progrès de tout genre accomplis dans les dernières années.

— Tu me rends glorieux de ma ville natale, dit Maxime, il faudra absolument que j'y aille un jour. Toute notre famille est donc éteinte?

— Oui; il ne reste personne, dit M. du Quéroy avec décision.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Pendant que j'étais là-bas, j'ai liquidé une vieille succession en souffrance; fort peu de chose. Il me faudra ta procuration, si tu veux bien me la donner, Maxime.

— Assurément, père, toutes les procurations qui te plairont.

— Parfait. Je n'en abuserai pas, mon garçon, tu peux être tranquille.

Mme du Quéroy avait écouté ce dialogue, les lèvres serrées; elle toussa légèrement comme une personne opprimée, puis, doucement, elle avança sa main droite dégantée et caressa la jeune barbe douce de son fils. Il prit la main maternelle et la baisa.

— Bien, Maxime, bien, dit M. du Quéroy avec émotion, tu n'aimeras jamais assez ta mère!

— Et maman m'affirme, de son côté, que je n'aimerai jamais assez mon père!

— Charles, il ne faut pas que nous le tourmentions, dit Mme du Quéroy, avec un sourire que mouillait une larme, il faut que nous lui laissions vivre sa vie. Tu seras fier de savoir combien Maxime a été apprécié chez Mme Méré.

— Pardi, répondit M. du Quéroy, il ne pouvait en être autrement.

Ce fut Maxime qui, le lendemain, reparla de la procuration, dont il n'avait plus été question, et dit à son père :

— Et cette procuration, père, je suis prêt à signer.

— Je passerai chez Poultar pour la faire préparer; il me connaît personnellement et acceptera l'assurance que tu es mon fils.

— Pourquoi ne pas m'avoir fait venir à Bordeaux, si c'était plus commode?

— Tout à fait inutile. Et dis donc, un « roupiou » n'a pas de temps à perdre : voilà le moment des examens qui approche. Ça va toujours, à Necker?

— Toujours, père.

— Le docteur Bailly te témoigne le même intérêt ?

— Un peu davantage, même.

— Tant mieux, tant mieux.

Mme du Quéroy n'était pas présente pendant que s'échangeait ce court dialogue; elle arriva comme les deux hommes se préparaient à partir et s'approcha avec une réelle émotion de son fils pour l'embrasser, car il avait été convenu que Maxime ne reviendrait pas coucher à Auteuil, la distance à franchir le gênant beaucoup pour arriver le matin à son service d'hôpital; il n'y avait là qu'un retour aux arrangements anciens, mais la mère et le fils y cédaient avec répugnance; cette courte intimité avait resserré les liens de leur affection.

— Je viendrai déjeuner dimanche, promet Maxime, je ne resterai pas tard, cependant, car il me faudra aller faire ma visite de politesse à Mme Méré.

Mme du Quéroy approuva ce projet.

— Allons, filons, dit M. du Quéroy, il n'est que temps pour Maxime et pour moi.

Le père et le fils descendirent ensemble l'allée du jardin : M. du Quéroy avait jeté un bras affectueusement sur les épaules du jeune homme; ils marchaient l'un et l'autre d'un pas alerte; arrivés à la grille, attirés sans doute par l'aimant des yeux qui les suivaient, ils se retournèrent d'un mouvement simultané et saluèrent de la main celle qui les regardait s'éloigner :

— Mon mari... mon fils! murmura-t-elle.

Et, tombant à genoux, d'un geste passionné elle baisa la terre.

## VII

— Eh bien? demanda Mme du Quéroy d'une voix angoissée en rejoignant son mari qu'elle avait été attendre au ponton du bateau-mouche.

M. du Quéroy revenait d'une course faite chez le notaire en compagnie de son fils.

— La chose a marché comme sur des roulettes, répondit-il.

— Maxime n'a rien demandé, n'a fait aucune question?

— Aucune.

— Cher fils, cher enfant... et M. Poultard?

— J'avais donné les quelques explications nécessaires, et il était, d'autre part, amplement renseigné sur mon compte.

— Oh! mon ami, pourrons-nous jamais mener cette triste affaire à bonne issue?

— J'en réponds; voyons, ce n'est pas l'heure de te désespérer; le nuage qui obscurcissait notre vie a passé, et pour toujours. Ah! nous avons attendu longtemps cette délivrance!

Marchant lentement, côte à côte, ils arrivaient à leur porte, et du Quéroy, d'un geste d'affectueuse protection, fit passer sa femme devant lui. Clémentine qui, de loin, les épiait, ne manqua pas de faire observer à Madeleine que « ces deux-là



avaient, ma parole, l'air d'amoureux ; jamais, au grand jamais, elle n'avait vu ça après vingt-cinq ans de mariage ! »

— C'est plus plaisant que ceux qui se disputent, répondit placidement Madeleine.

Les époux pénétrèrent ensemble dans le cabinet de travail ; les fenêtres en étaient ouvertes, la bonne senteur du jardin y entraît librement, et les rayons du couchant patinaient les murs d'une teinte dorée. M. du Quéroy jeta sur le bureau sa grande serviette bourrée de papiers et se retourna avec, aux lèvres, une parole joyeuse inspirée par l'aspect riant de leur chère demeure ! Mais, devant l'attitude de sa femme, son sourire s'effaça : celle-ci s'était assise sur le canapé, en face des fenêtres, et là, les mains croisées, tout son corps inerte, elle paraissait accablée ; il s'approcha aussitôt, s'assit à son côté et, d'un geste discret et tendre, la baisa longuement au front.

— Allons, chérie, dit-il, allons, ce sont quelques jours ennuyeux à passer, et puis, nous oublierons à jamais.

— Ah ! Charles, mais puis-je oublier que mon fils, mon fils... est... sera toujours... cette idée me tue ; pardon, c'est plus fort que moi !

— Pense que tu me l'as donné par ton sacrifice, pense à cela, bien-aimée.

Elle frissonna des pieds à la tête, abaissa ses belles paupières, tordit ses mains et répondit :

— C'est vrai, c'est vrai !

— Songe surtout que pour lui...

— Oui... mais, Charles, tu me promets qu'il n'aura rien... rien... ce serait affreux... ce serait un sacrilège... Si nous avions prévu...

— Nous ne le pouvions pas; j'ai la procuration de notre fils, j'agirai donc uniquement selon tes désirs, tu me les diras.

— Tout à un hôpital... de pauvres femmes... comme elle...

— Oui, Marie, je le ferai, et ce sera juste, ce sera irréprochable; maintenant, aimée, pensons à nous, pensons à l'avenir, nous en avons le droit!

Mme du Quéroy subitement se laissa glisser à genoux devant son mari d'un mouvement d'humilité passionnée et murmura :

— Si tu ne veux rien changer, j'accepte, je ne désire que ce que tu désires...

Elle n'avait pas fini de parler qu'elle était relevée et passionnément embrassée; sans relâcher son étreinte, la tenant serrée contre son cœur, du Quéroy lui disait d'une voix vibrante :

— Je n'ai jamais eu qu'un désir, le même depuis vingt ans, je n'aurais qu'une heure à vivre que je voudrais le réaliser à l'instant. N'en parlons plus, laisse-moi agir, je prendrai les mesures nécessaires : les vacances approchent, l'ami Senne-terre, je n'en doute pas, sera ravi de se charger de faire voyager Maxime; enfin il sera aisé de trouver un prétexte pour réserver notre liberté... Marie, continua-t-il, se penchant plus tendrement encore vers sa compagne, un amour comme le nôtre conserve la jeunesse du cœur, car je t'aime comme je t'aimais dans notre petite chartreuse... te souviens-tu de ces heures-là! Ah! notre vie a eu d'admirables moments... j'ai souffert comme un damné, et puis tu es venue... Ah! si tu m'avais abandonné, Marie, comme tu y as pensé; ne mens pas, tu y as songé, jadis... je me serais tué; je

sens que je ne pourrais vivre sans toi... plus tard, quand nous étions là-bas, loin de tous, s'il m'avait fallu perdre les deux enfants ou toi, je n'aurais pas hésité.

Et il ajouta :

— Je n'hésiterais pas encore aujourd'hui ; ma vie pour mon fils, mais la mère de mon fils avant tout ! Pauvre âme, tu as eu de dures épreuves, je le sais, je me suis tu, puisque je ne pouvais rien pour te délivrer de la peine qui te rongait.

Il ajouta triomphalement :

— Je le puis, enfin !...

Mme du Quéroy demeura en silence un moment, la tête appuyée sur l'épaule chérie qui la soutenait, puis son visage se convulsa légèrement, un flot de sang le colora et elle dit d'une voix rauque :

— Tu l'as vue ?

— Oui.

— Était-elle très changée ?

— Pourquoi me poser ces questions, Marie ?

— Je t'en prie, réponds.

— Vieillie, oui... les cheveux tout blancs, mais elle avait repris... après... son visage d'autrefois, son visage *d'avant*... très calme et triste.

— Oh ! Dieu ! qu'elle a souffert ! qu'elle a souffert ! cria avec un sanglot Mme de Quéroy.

— Non, non, elle avait tout oublié.

— Et le petit, lui ?... est-ce qu'elle n'en a jamais parlé... toutes ces années...

— Jamais... sauf la veille... elle a paru subitement se souvenir !

— Et que lui a-t-on dit, réponds ? que lui a-t-on dit ?

— Que tout était bien... alors... Mais il ne faut

pas que cela te fasse mal, mon amour... il paraît qu'elle a murmuré : « Dieu le bénisse!... Dieu le bénisse!... »

— J'ai tant prié pour elle, j'ai tant pensé à elle... Je suis heureuse qu'elle l'ait béni!

— Pauvre petit! dit rêveusement du Quéroy, pauvre petit, demeuré tout seul au loin! Mais il est en paix depuis si longtemps... C'est mieux ainsi... mieux ainsi.

— Ah! je pensais au nôtre, dit Mme du Quéroy, le front baissé.

— Il nous a, Marie, il n'a besoin de personne ni d'autre bénédiction que la nôtre; nous avons construit nous-mêmes l'édifice de son bonheur pierre à pierre, et toi, femme, tu t'y es déchiré les mains.

— Charles, pourvu que ce mur construit par nous n'ait pas de brèche!

— Eh bien! admettons même qu'il s'en trouve une, je suis là pour la défendre, et je ferai bonne garde, je t'en réponds; Maxime, c'est mon œuvre, mon œuvre de prédilection; nous sommes jeunes encore, nous le verrons devenir célèbre; il a tout : intelligence, ardeur, persévérance; et son père se tient à ses côtés pour l'aider; il fera durer le nom de son père.

— *Amen*, dit Mme du Quéroy... mais, mon aimé, nous tairons-nous toujours, et laisserons-nous un secret si lourd entre nous et notre enfant?

— En tout cas, l'heure de parler n'est pas venue; dans quelques années, quand sa vie sera assise, nous verrons; il est trop jeune aujourd'hui; les êtres jeunes sont pleins d'intolérance.



— Pas lui, pas lui... figure-toi que pendant ton absence, il m'a dit qu'il voudrait presque que j'aie commis un crime pour avoir le bonheur de m'absoudre... oh ! il me semble que cela me ferait tant de bien si lui au moins savait la vérité.

— Non, Marie, pour moi, pas encore ; il ne faut pas qu'il me juge ; sait-on jamais quelle sera, devant certaines éventualités, l'attitude d'un garçon comme Maxime ? Nous l'avons mené jusqu'ici dans l'ignorance, et cette ignorance ne nous enlève rien de notre enfant : tu as ton fils tout entier autant que tu peux l'avoir.

Mme du Quéroy essuya une larme qui, lentement, coulait sur sa joue.

— Tu as raison, dit-elle. Ah ! certes, il nous aime bien tendrement !

Et son visage attristé, s'éclairant d'un lumineux sourire, elle ajouta :

— Il m'a confessé qu'il est un peu jaloux de son père ; il trouve que je t'aime trop !

— Et tu te plains ?

— Non, non, je ne me plains pas !

— A la bonne heure, femme ; montrons à Senneterre, qui va arriver tout à l'heure, que nous sommes les êtres les plus heureux et les plus unis ; tiens, je me sens paresseux aujourd'hui, allons faire un tour dans notre jardin.

— Maxime vient-il dîner ? demanda Mme du Quéroy.

— Non, il doit rejoindre les Méré aux « Français » ; une loge a été donnée à Senneterre, qui en fait profiter sa famille ; notre fils a paru avoir plaisir à se joindre à cette jeunesse, c'est de son

âge, et j'en suis bien aise, d'autant que ce sont des plaisirs fort innocents !

Il y avait peut-être une insaisissable nuance d'ironie dans le ton avec lequel le père prononça ces paroles ; Mme du Quéroy n'en eut aucune perception et ce fut avec orgueil, au contraire, qu'elle répondit :

— Oui, notre cher Maxime est un garçon sage.

— Plus sage, je t'en réponds, que ne l'était son père à vingt ans, et même Senneterre, toujours amoureux fou en ce temps-là, et toujours prêt à se jeter à l'eau !

— Et en fin de compte pour rester garçon.

— Oui, et c'est dommage ; sûrement ce n'est pas Maxime qui mourra célibataire : ou je me trompe fort, ou il a la bosse de la famille !

Mme du Quéroy ne releva pas le propos ; un sourire un peu triste fut sa seule réponse aux dernières paroles de son mari.

Afin de ne pas affliger celui qui l'aimait si ardemment, Mme du Quéroy savait porter sa croix en silence... elle trouvait juste d'avoir une croix à porter, il lui semblait parfois que le fardeau de cette croix, sous lequel vaillamment elle se redressait, était pour sa vie la sauvegarde que devient le balancier à celui qui, sur une corde raide, traverse l'espace : c'est le poids dont il est chargé qui l'empêche de chavirer ! Bravement aussi elle voulait se tenir debout, son fardeau en mains, fixant le but, sans jamais regarder à ses pieds, afin de ne pas voir l'abîme... du reste, n'était-elle pas au port ou à peu près ? l'heure, dont bien souvent elle avait désespéré, allait sonner enfin : son âme timide et pieuse serait libérée ;

l'angoissant remords, jamais tout à fait étouffé, cesserait d'exister ; les craintes chimériques, les appréhensions imaginaires n'auraient plus de raison d'être ! Elle songea à ces choses avec un ineffable soulagement ; dans le cours de sa vie, elle avait toujours fatalement très peu pensé à elle-même : ceux qui tenaient la première place dans son cœur la tenaient également dans ses pensées et ses actions ; elle avait incessamment agi pour le bien, pour la satisfaction de ces êtres chéris... et, à un instant, dans le temps, — devenu, hélas, ineffaçable ! — elle s'était immolée pour eux ! Personne, elle en avait lentement acquis la conviction, ne comprendrait peut-être jamais quelle avait été la grandeur de son sacrifice !... sacrifice dont le souvenir s'imposait toujours plus fortement ; pendant un certain nombre d'années, ce sacrifice n'avait revêtu aucun caractère actif, demeurant dans la pénombre des choses volontairement oubliées. Maintenant, il revenait à elle avec une vie propre, une vie sur laquelle elle ne possédait plus aucun pouvoir ; nos actions, une fois mises au monde, sont comme nos enfants, nous ne pouvons les empêcher de grandir, de courir le pays, de frapper aux portes où nous aurions souhaité qu'ils n'allassent jamais... ils reviennent vers nous, avec un visage changé, et cependant nous forcent à les reconnaître. « C'est moi, disent les uns et les autres, c'est moi : tu m'as donné la vie : ce lien ne peut finir qu'avec la vie ! »

Les époux s'étaient assis sur un banc du jardin placé devant un massif de lilas ; M. du Quéroy avait rejeté la tête en arrière, l'appuyant sur la partie du dossier qui allait en s'arrondissant. Il se

taisait. L'attention soudain attirée par ce silence, Mme du Quéroy secoua sa rêverie et regarda son mari : à sa grande surprise, elle constata qu'il s'était endormi ; le léger mouvement qu'elle fit le réveilla ; il se redressa brusquement, et dit :

— Je suis un peu las aujourd'hui, ce voyage m'a fatigué, je crois.

— Charles, dit sa femme, d'une voix effrayée, tu n'abuses pas de tes forces, au moins ? Ah ! mon ami adoré, sois prudent.

— Mais non, mais non, quelle idée ! je suis la prudence même ; je me coucherai de bonne heure ce soir, et demain il n'y paraîtra plus.



## VIII

Vis-à-vis de Maxime, Senneterre feignit de n'avoir attaché aucune importance à l'évanouissement qu'avait provoqué chez Mme du Quéroy la dépêche de son mari. Quand elle se fut reprise, il accepta de la façon la plus naturelle et la plus simple les explications qu'elle prodigua pour justifier son malaise : « la fatigue, la température un peu lourde de la journée et l'anxiété, évidemment déraisonnable, mais involontaire que lui faisait toujours éprouver un voyage de son mari. » Senneterre facilita l'exposé de ces bonnes raisons et assura que tout est permis aux nerveux, à condition, toutefois, que la crise ne dure pas. Par la cordialité aisée de ses propos, il sut donner à l'entretien un tour facile et intime; Mme du Quéroy avait semblé désirer voir Senneterre prolonger la soirée et empêcher ainsi un tête-à-tête avec Maxime. Assis dans le petit kiosque que deux lanternes vénitiennes éclairaient doucement, respirant l'air embaumé de cette soirée d'été, ils avaient abordé le sujet de l'absence et des émotions causées par l'absence : Senneterre fit observer combien elle était diversement ressentie, tantôt anéantissant presque les affections, tantôt les attisant par la

force du désir refoulé : des mères avaient aimé trente ans leur fils absent comme le petit enfant qu'elles tenaient sur les genoux.

— Ce qu'il y a de plus singulier dans l'absence, continua-t-il, c'est la façon définitive dont la réunion l'abolit : on se reprend exactement au point où l'on s'était quitté; les voyageurs s'étonnent parfois du peu de cas qui est fait de leurs récits, c'est que leurs aventures sont advenues à l'« absent », c'est-à-dire à l'être qui n'existe pas, à preuve la façon effroyable dont les pauvres morts sont, dans la plupart des cas, engouffrés dans l'oubli... l'absence est, en somme, une sorte de mort préparatoire; je sais bien que, dans la vie pratique, ce sont là de mauvaises idées, et que la raison doit nous faire accepter les séparations nécessaires, mais la raison m'a toujours inspiré de l'aversion, elle justifie, en beaucoup de cas, de véritables cruautés.

Mme du Quéroy avait répondu de sa voix grave et tendre :

— Vous êtes bon, monsieur Senneterre.

— Et qu'est-ce que tu dis, toi, petiot, avait demandé le poète à Maxime.

— Moi, monsieur Senneterre, je suis un médecin, les cruautés apparentes sont parfois salutaires, j'ai compris par la pratique qu'on peut, dans le désir d'éviter une souffrance à un être humain, compromettre son existence même.

— Alors, fils, tu es pour l'opération douloureuse, avait soupiré Mme du Quéroy.

— Oui, mère, quand il le faut.

— Quand il le faut ! répéta Senneterre. Ah ! madame et amie, la jeunesse a des forces que nous

ne possédons plus; du moins, moi, je me sens devenir plus ganache tous les jours!

Et ainsi, dans une gamme intime qui semblait plaire à Mme du Quéroy, ils avaient devisé jusqu'à près de minuit.

Senneterre, en quittant la maison d'Auteuil, portait, sous son apparence de désinvolture, après le gai bonsoir donné à la mère et au fils, une impression d'inquiétude : inquiétude pénible en raison même de son caractère absolument vague, car Senneterre avait beau creuser sa cervelle, il ne trouvait aucune forme précise à donner à l'appréhension dont il était envahi. Selon toute apparence, les deux êtres qu'il venait de quitter étaient en possession des meilleures conditions de bonheur; la courte absence du père, professionnelle sans doute, n'était annonciatrice d'aucune catastrophe, et cependant le poète, dans sa sensibilité profonde, ressentait la répercussion de l'angoisse secrète qui, il en avait la certitude, gisait cachée dans le cœur de l'amie que tout proclamait pour tant heureuse épouse et heureuse mère; il devenait qu'elle était hantée d'un désir douloureux de prendre un être humain dans sa confiance, sans cependant en avoir la décision; pourquoi certains mots la faisaient-ils involontairement frémir? Il chercha, et ne trouva pas la solution. Il s'en allait, solitaire, par les rues abandonnées et mal éclairées, afin de rejoindre sur le quai le petit tramway qui le remettrait dans son quartier. A cette heure triste, les images douloureuses l'opprimaient jusqu'à la souffrance; quel regret pour lui de penser qu'il avait gâché sa vie, qu'aucune tendresse ne l'attendait au logis; si un apache quelconque le jetait là

contre un de ces murs, qui s'en soucierait?... Et il imagina, non sans quelque jalousie, l'effet qu'aurait sur les deux créatures dont il s'était séparé un moment auparavant, le moindre accident arrivé à du Quéroy ! Le pauvre poète avait conscience d'être parti dans la vie d'une allure plus généreuse que son camarade de jeunesse, car, après tout, le principe de cette union, devenue si parfaite, avait été des plus terre à terre : le jeune « Central », acceptant d'avance un mariage raisonnable, préparé de longue date par l'oncle qui lui servait de tuteur... c'était un des incompréhensibles mystères de la vie de constater ce qui était résulté de cette combinaison prosaïque. En somme, Senneterre se disait que son camarade était égoïste dans son bonheur, et ne faisait pas à cette femme dévouée la vie aussi bonne qu'elle aurait pu l'avoir ; encore une fois, lui revint l'impression douloureuse que la belle santé apparente de Mme du Quéroy avait quelque fêlure : elle était parfois étrangement pâle ; cette pâleur, d'ailleurs, lui seyait, mais pouvait être l'indice de troubles au cœur ; et ce soir, cette défaillance subite?... peut-être se savait-elle atteinte et ménageait-elle ses forces pour prolonger la possession de son bonheur. Une menace de ce genre planant sur leur félicité expliquait parfaitement la vie du ménage si soigneusement défendue contre toute intrusion, expliquait également la mesure de tenir Maxime hors du logis ; une mère aussi profondément tendre que Mme du Quéroy souhaiterait évidemment par-dessus toute chose épargner des angoisses inutiles à l'enfant bien-aimé. Senneterre se promit d'éviter tout sujet qui pourrait provoquer de l'agitation chez la mère



de Maxime, de bien l'observer; peut-être un jour le prendrait-elle comme confident, et il souhaitait avoir le pouvoir de remonter le courage, quelquefois vacillant, de cette âme aimante.

En conséquence quand, quelques jours plus tard, Mme Méré, dans l'effusion de satisfaction que lui avait causée la présence de Maxime du Quéroy, parla d'investir par la ruse la maison d'Auteuil, et d'obliger Mme du Quéroy à se distraire, son frère l'en dissuada.

— Non, mon amie, attendons. Mme du Quéroy a été assez souffrante, ces temps-ci; ce n'est pas le moment d'essayer de lui faire changer ses habitudes.

— Mais tu m'as dit que c'était une femme superbe.

— Assurément, et je te le répète; seulement elle a vécu dans des climats malsains, et cela éprouve les plus robustes; d'ailleurs son mari parle de la conduire aux eaux prochainement, et moi, peut-être, pendant les vacances, ferai-je un voyage à pied avec Maxime.

— Un voyage à pied? très bien pour le jeune homme, dit Mme Méré, mais toi, mon ami, ne crains-tu pas la fatigue, étant donné ta corpulence?

— L'exercice me fera maigrir, c'est tout à fait dans tes principes, Adrienne.

— Mes principes portent, avant tout, sur la modération, et, si tu l' observes, tout sera parfait; mais, dis-moi, Raoul, aurais-tu quelque objection à vous adjoindre Marcel; ce serait absolument dans sa gamme, et je sais qu'il trouve le jeune du Quéroy tout à fait sympathique; ils ont causé, il

paraît, l'autre soir, et se sont découvert beaucoup de goûts en commun.

— Je ne doute pas que Maxime ne soit enchanté; le pauvre gamin a été mis un peu à la portion congrue quant aux camarades; il a vécu son enfance entière avec des grandes personnes, parfaites, adorables, mais enfin des grandes personnes.

— Je m'étonne que M. et Mme du Quéroy, dévoués comme tu m'assures qu'ils sont à leur fils, ne l'aient pas envoyé en France pour son éducation.

— Mais voilà, ce sont des faibles, ils n'en ont pas eu le courage et Maxime n'en est pas moins réussi.

— Il est sans doute beaucoup trop sensible; j'ai deviné ça à quelques paroles qu'il a dites incidemment, et la sensibilité ne vaut rien chez un homme; du moins, ajouta Mme Méré, se souvenant opportunément de la nature de son mari, il faut qu'il sache la refréner.

— Maxime est courageux comme un petit lion.

— Qui te l'a dit?

— Je le sais! je regarde les yeux des gens et je les connais.

— Mon pauvre ami, tu es le prince des chimères.

— Tiens, ce n'est pas déjà un si vilain titre pour un poète, prince des chimères... il n'y a que les chimères de bonnes dans la vie.

Mme Méré soupira, depuis longtemps elle avait renoncé à inculquer à son frère des idées raisonnables.

— Avez-vous, au moins, préparé le plan de votre expédition?

— D'une façon générale, oui; le détail est encore à creuser.

— En ce cas, vous ferez bien d'en charger Marcel, il est très précis, et s'en acquittera parfaitement.

— Eh bien, on en parlera à Marcel, concéda Senneterre sans entêtement.

— Et votre voyage terminé, vous pourriez venir vous reposer au Tréport : j'ai pu avoir ma maison de l'année dernière.

— Ah ! tant mieux, répondit Senneterre.

Il n'ignorait pas que la location aux bains de mer était une grande affaire pour Mme Méré; celle-ci s'en occupait huit mois d'avance et usait de ruses incroyables pour l'obtenir au prix marqué sur son budget.

— Je ne sais pas ce que Maxime dira du Tréport, ni de ce que souhaiteront ses parents; je pourrai leur en parler.

— Les Baucouse viendront en septembre et l'occasion serait bonne pour le jeune homme de se faire bien connaître de mon beau-frère; je crois que M. Maxime est ambitieux de réussir dans sa profession.

— Il a le feu sacré, mais je crains que son idéal ne soit pas non plus extrêmement pratique.

— Son père est pourtant un homme de tête qui a su bien mener sa barque.

— Tous les fils ne ressemblent pas à leur père.

— Je ne veux rien dire de sévère sur personne, et surtout sur une femme qui a, évidemment, des côtés très estimables, mais, à mon avis, santé ou pas santé, une mère de famille n'a pas le droit

de se claquemurer : il faut créer des relations à ses enfants, il faut les cultiver.

— Et dans quel but ?

— Mais pour réussir.

— Et ceux à qui réussir (comme tu l'entends) est égal ?

— Ceux-là, mon cher ami, ont absolument tort.



## IX

Maxime, le travail aidant, ne tarda pas à retrouver son équilibre moral ébranlé un instant par ses sollicitudes au sujet de sa mère; mis en confiance par l'apparente sérénité de ses parents, il retomba sans effort dans la routine coutumière, acceptant les faits existants et ne songeant plus pour l'instant à provoquer chez sa mère un changement d'habitudes. L'idée du voyage à pied pendant les vacances lui parut être venue de Senne-terre, et il demeura entièrement ignorant que son père l'eût suggéré à leur ami; M. du Quéroy s'était, avec raison, fié à la discrétion de son vieux camarade, et celui-ci, sans demander des explications qu'on ne lui donnait pas, comprit néanmoins qu'une raison secrète et sérieuse motivait cette décision; il ne fit pas davantage de commentaires lorsque du Quéroy annonça son intention d'aller passer quelques semaines dans le Midi avec sa femme : une « cure de repos », déclarait-il, leur était nécessaire à tous deux, car lui-même, jusque-là invulnérable, se sentait un peu surmené; les parents vivraient donc comme deux convalescents égoïstes, pendant que Maxime, en bonne compagnie, parcourrait la Bretagne; la proposition d'adjoindre Marcel Méré à leur petite troupe avait été

accueillie avec une égale bonne volonté par le père et le fils ; le neveu de Senneterre possédait une gaieté un peu naïve qui plaisait au naturel grave de Maxime ; la jeunesse bouillonnait chez Marcel Méré, que tout amusait prodigieusement et qui, au mépris des plus élémentaires convenances, avait ébauché un cavalier seul en plein jardin du Luxembourg quand son oncle Raoul s'était ouvert à lui de leur projet de migration estivale ; l'idée d'être momentanément émancipé de la haute surveillance maternelle fut pour beaucoup assurément dans cette explosion de joie, mais la perspective de bonnes randonnées d'air libre, d'imprévu et de repos intellectuel porta la satisfaction du jeune homme au comble. Senneterre, mis en verve par l'entrain de ses deux compagnons, approfondit tous les détails matériels et prépara les plans avec une précision dont il n'était pas coutumier ; les deux mères intéressées l'éclairaient de leurs sages conseils ; la petite équipe de voyageurs se mit en route les premiers jours d'août, dans les plus favorables conditions ; quelque chose de la bonne âme militante du brave Tartarin parut être passé dans celle du poète, qui s'imagina partir vers des découvertes extraordinaires : ils verraient la Bretagne comme les imbéciles ne la voient pas ! Mme Méré recommanda à son fils la statistique comme étude divertissante, et l'ordre dans ses dépenses comme devoir moral. Les trois voyageurs promirent d'être au Tréport à la fin du mois et Mme Méré n'eut plus qu'à s'occuper de ses préparatifs de départ, et ce n'était pas une mince entreprise ; ces déplacements annuels devenaient en effet singulièrement compliqués, par suite du

nombre de combinaisons diverses dont ils étaient cause : il fallait, après avoir atteint la limite extrême du poids accordé pour le bagage en franchise, préparer et doser les colis de la petite vitesse, découvrir les billets de famille au tarif le plus réduit, mettre en ordre l'appartement; les plus antiques coussins soigneusement enveloppés, comme en prévision d'une pluie de cendre, s'empilaient en hideuses pyramides couvertes de vieilles toiles; le jour béni du départ trouvait tout le monde fourbu, car, pour payer une ombrelle cinquante centimes meilleur marché, la consciencieuse mère de famille saccageait cinq ou six magasins. L'installation dans le nouveau domicile était une autre énorme affaire menée avec non moins d'allure par Mme Méré; on priait l'excellent professeur de philosophie d'aller respirer l'air salin; puis Mme Méré, Mathilde, la fille aînée, et la laborieuse Aglaé, faisaient subir au domicile temporaire de la famille une toilette de mariée; l'inventaire tirait les yeux hors de la tête à Mme Méré, et la crainte d'avoir peut-être laissé inaperçu quelque éclat à la porcelaine troublait ses premières nuits. Mais une fois les choses en place, elle jouissait pleinement de ses vacances et elle tenait à ce que toute la maison en fit autant; Mme Méré sortait les ouvrages apportés en prévision des heures d'oisiveté, Mathilde l'imitait, Berthe seule était un peu rétive et se révélait sans vocation pour le tricot et le crochet. On avait acheté dans d'excellentes conditions une tente qu'on dressait sur la plage et, sous son abri, ces dames passaient leurs matinées; M. Méré avait le droit de se promener autant qu'il le voulait sur la

falaise et dans la campagne, et le chien du propriétaire de leur maison était admis à l'accompagner; ce chien s'appelait « Bricole » et manifestait une prédilection intelligente pour le locataire de ses maîtres. Les Méré connaissaient plusieurs familles qui, de fondation, venaient aussi au Tréport; toutes ces familles très honorables possédaient des enfants, et toutes ces mères dévouées étaient animées du même désir d'établir lesdits enfants! Il y avait au premier rang les deux fils de l'avoué Grelet, Jean et Paul, tous deux bons camarades de Marcel, et, par ricochet, des sœurs de Marcel; l'aîné était dans l'étude de son père, à qui il succéderait; le cadet faisait son droit pour devenir avocat; Mme Méré n'aurait pas mieux demandé que de voir un de ces gentils garçons manifester une prédilection sérieuse pour Mathilde; mais Mme Grelet trouvait la dot absolument insuffisante; néanmoins, elle n'était pas hostile à un petit flirt avec des jeunes filles bien élevées; ce divertissement pris sous les yeux des parents détournait, à son avis, la jeunesse des pièges dangereux. Mme Grelet vivait dans la terreur des personnalités douteuses que les casinos font échouer sur les plages les plus familiales; pour parer à ces périls latents, elle louait une des plus belles villas de l'endroit, et conviait constamment la jeunesse amie à venir chez elle s'amuser le soir; on jouait bruyamment aux jeux innocents, en dépit de la fatigue hygiénique de la journée, car les mères étaient tacitement d'accord pour éreinter leurs enfants; celles qui avaient des fils, pour des raisons moralisatrices; celles qui possédaient des filles, pour prouver à quel point celles-ci étaient robustes et ré-



balcons d'où l'on embrassait les quatre coins du grand horizon. Les deux familles traversaient le pont mobile qui sépare le Tréport de Mers plusieurs fois par jour, et la petite distance à parcourir ne faisait qu'ajouter à l'agrément des relations, chacun conservant de ce fait toute son indépendance. Senneterre et ses deux compagnons de voyage, fidèles aux engagements pris, apparurent un beau soir, hâlés, bien portants et de bonne humeur. Senneterre et Maxime descendirent à l'hôtel, où leurs chambres avaient été retenues, et Marcel fut immédiatement mis en possession de ses quartiers d'été : le canapé de la salle à manger pour dormir et la buanderie comme cabinet de toilette ; Mme Méré affirma à son fils que rien ne pouvait être plus commode ; celui-ci reçut cette assurance en très bonne part, et stupéfia sa famille une demi-heure plus tard en apparaissant avec le maigre canapé hissé sur son dos, déambulant dans le petit jardin devant la maison et criant d'une voix de stentor : « Voilà l'escargot ! qui veut des escargots ! » Les plaisanteries de son frère avaient le don de faire le bonheur de Berthe, et ce spectacle la jeta dans des convulsions de gaieté ; de son côté, Mme Méré se livra sans réticence à des éclats de rire, tout en ordonnant à son fils de remettre les choses en place.

Au fond, elle était enchantée de le voir de si joyeuse humeur, et les tapes qu'elle lui donna sur les joues ressemblaient beaucoup à une caresse ; dans la soirée, chez les Grelet, où l'on se réunit, l'histoire du canapé et de l'escargot suffit pour mettre cette honnête jeunesse en joie ; Jean Grelet, expert aux calembours et se délectant dans les

farces, se creusa la tête pour en trouver une meilleure afin d'ébaubir la compagnie. Marcel reçut de ses amis, en manière de félicitations, d'affectueuses bourrades, et la partie de colin-maillard qui termina la réunion fut tout à fait réussie : Paul Grellet trichant insolemment pour arriver à attraper Hyacinthe Baucouse et lui serrant les bras en la tâtant beaucoup plus fort que ce n'était nécessaire, mais ces péchés véniels étaient mis par les mères prudentes au chapitre des profits et pertes, et personne n'y faisait attention.

Senneterre et Maxime avaient refusé de se mêler d'emblée à la bande ; Senneterre avait préventivement fourni tous les renseignements appropriés à son filleul : il tenait décidément à cette parenté, et après leurs quatre semaines de complète intimité, Maxime lui donnait sans effort le nom de « parrain ». Le poète avait trouvé à la compagnie de Maxime un plaisir profond, le plus vif qu'il eût connu depuis bien des années ; veiller sur le jeune homme, découvrir ses qualités de cœur et d'intelligence lui procurait une satisfaction dont, il le comprit assez vite, la nature n'était pas sans alliage ! Il s'interrogea un jour pour se demander si la qualité de fils de Charles du Quéroy était ce qui rendait le jeune homme si précieux à ses yeux, et dans sa véridique sincérité, il dut s'avouer que non : c'était le fils de Mme du Quéroy qui lui inspirait une si violente prédilection ; c'était elle, la mère, grave, douce et triste, qu'il aimait dans le fils... Senneterre se révoltait et apostrophait son vieux cœur. « De quoi te mêles-tu, misérable ? veux-tu dormir ; veux-tu me laisser en paix ; personne ne voudrait de toi ; ton heure est passée ! »

balcons d'où l'on embrassait les quatre coins du grand horizon. Les deux familles traversaient le pont mobile qui sépare le Tréport de Mers plusieurs fois par jour, et la petite distance à parcourir ne faisait qu'ajouter à l'agrément des relations, chacun conservant de ce fait toute son indépendance. Senneterre et ses deux compagnons de voyage, fidèles aux engagements pris, apparurent un beau soir, hâlés, bien portants et de bonne humeur. Senneterre et Maxime descendirent à l'hôtel, où leurs chambres avaient été retenues, et Marcel fut immédiatement mis en possession de ses quartiers d'été : le canapé de la salle à manger pour dormir et la buanderie comme cabinet de toilette; Mme Méré affirma à son fils que rien ne pouvait être plus commode; celui-ci reçut cette assurance en très bonne part, et stupéfia sa famille une demi-heure plus tard en apparaissant avec le maigre canapé hissé sur son dos, déambulant dans le petit jardin devant la maison et criant d'une voix de stentor : « Voilà l'escargot ! qui veut des escargots ! » Les plaisanteries de son frère avaient le don de faire le bonheur de Berthe, et ce spectacle la jeta dans des convulsions de gaieté; de son côté, Mme Méré se livra sans réticence à des éclats de rire, tout en ordonnant à son fils de remettre les choses en place.

Au fond, elle était enchantée de le voir de si joyeuse humeur, et les tapes qu'elle lui donna sur les joues ressemblaient beaucoup à une caresse; dans la soirée, chez les Grelet, où l'on se réunit, l'histoire du canapé et de l'escargot suffit pour mettre cette honnête jeunesse en joie; Jean Grelet, expert aux calembours et se délectant dans les

farces, se creusa la tête pour en trouver une meilleure afin d'ébaubir la compagnie. Marcel reçut de ses amis, en manière de félicitations, d'affectueuses bourrades, et la partie de colin-maillard qui termina la réunion fut tout à fait réussie : Paul Grelet trichant insolemment pour arriver à attraper Hyacinthe Baucouse et lui serrant les bras en la tâtant beaucoup plus fort que ce n'était nécessaire, mais ces péchés véniels étaient mis par les mères prudentes au chapitre des profits et pertes, et personne n'y faisait attention.

Senneterre et Maxime avaient refusé de se mêler d'emblée à la bande ; Senneterre avait préventivement fourni tous les renseignements appropriés à son filleul : il tenait décidément à cette parenté, et après leurs quatre semaines de complète intimité, Maxime lui donnait sans effort le nom de « par-rain ». Le poète avait trouvé à la compagnie de Maxime un plaisir profond, le plus vif qu'il eût connu depuis bien des années ; veiller sur le jeune homme, découvrir ses qualités de cœur et d'intelligence lui procurait une satisfaction dont, il le comprit assez vite, la nature n'était pas sans alliage ! Il s'interrogea un jour pour se demander si la qualité de fils de Charles du Quéroy était ce qui rendait le jeune homme si précieux à ses yeux, et dans sa véridique sincérité, il dut s'avouer que non : c'était le fils de Mme du Quéroy qui lui inspirait une si violente prédilection ; c'était elle, la mère, grave, douce et triste, qu'il aimait dans le fils... Senneterre se révoltait et apostrophait son vieux cœur. « De quoi te mêles-tu, misérable ? veux-tu dormir ; veux-tu me laisser en paix ; personne ne voudrait de toi ; ton heure est passée ! »



Mais le cœur tressaillait quand même, frémissant d'une muette adoration; alors le pauvre Senneterre, humilié et honteux, se rendit et capitula avec son cœur. « Je l'adorerai en secret et cela me fera tout de même du bien, puisque je puis la voir, entendre sa voix, recevoir la lumière de ses beaux yeux; je serai pour elle comme son chien fidèle qu'elle aime tant, je la servirai en tout ce que je pourrai, et je chérirai son fils; peut-être un jour pourrai-je lui être bon à quelque chose, comme Wotan la défendrait à l'heure du péril; ce me sera une raison de vivre, et je dois m'estimer bien heureux qu'elle me soit donnée. Elle sera le soleil qui fait jeter des branches nouvelles au vieil arbre racorni : je vais tâcher de montrer au monde que j'ai du talent ! Non, non, je suis très heureux, bats, mon cœur, palpite... je n'en respire que mieux ! »

Ces conditions d'âme et d'esprit avaient exalté toutes les facultés de Senneterre, et durant ce voyage Marcel dut reconnaître que l'oncle Raoul n'était pas un homme ordinaire; marchant à travers la lande toute semée de genêts, le poète devenait éloquent, et son verbe parcourait le ciel et la terre; il exhortait les jeunes hommes à accomplir de grandes choses, et surtout à bien employer le don d'aimer; les idées de Senneterre passaient parfois au-dessus de la tête de son bon garçon de neveu, mais Maxime les recueillait, et se sentait une âme de disciple pour cet affectueux mentor; il se trouvait véritablement heureux d'avoir agrandi ainsi le cercle de ses affections, et ses lettres à son père et à sa mère étaient pleines de l'éloge de leur ami. Les lettres que Mme du Quéroy écrivait en réponse faisaient battre le cœur de Senneterre plus

fort que celui du fils ; Maxime, d'un instinct naturel, les montrait à son ami ; c'étaient des lettres si tendres, si frémissantes dans leur brièveté un peu voulue ! Mme du Quéroy ne racontait rien, leur vie était paisible et retirée dans une vieille maison entourée de vignes. M. du Quéroy y venait jadis chez une cousine âgée, morte depuis quarante ans ; celle-ci lui avait légué cette rustique habitation dont jusqu'ici il ne s'était jamais occupé.

Maxime avait proposé d'aller, son voyage terminé, rejoindre ses parents dans leur solitude, mais la réponse de son père avait été nettement négative : ils ne comptaient pas s'attarder dans leur bastide, et se proposaient d'explorer les Pyrénées et de faire un court séjour à Bagnères-de-Bigorre pour les bains. Maxime n'avait donc rien de mieux à faire que de passer le mois de septembre au Tréport, et ce fut ainsi décidé.

## X

Mme Méré, qui raisonnait toutes ses actions, comprit que ce serait effaroucher un jeune homme comme Maxime, que de le jeter tout de go au milieu d'une jeunesse accoutumée les uns aux autres depuis l'enfance, et usant par conséquent de beaucoup de liberté réciproque; les plaisanteries des deux fils Grelet n'étaient pas toujours des plus fines, et sans doute ils se croiraient appelés à apprivoiser Maxime à leur manière; elle se contenta donc de l'attirer chez elle et ne parut en aucune façon vouloir empiéter sur sa liberté d'action; il avait déclaré qu'il ne jouait pas au tennis, et qu'il se disposait à aller peindre d'après nature, distraction qu'il appréciait extrêmement; il fut donc entendu que, sans s'occuper des Méré, l'oncle Raoul et Maxime du Quéroy conservaient leur absolue liberté.

La petite maison des Méré, située sur la rampe des Gobelins, était tout à fait retirée, et le jardinet qui la précédait, à l'abri de toutes les curiosités; après le déjeuner, Mme Méré et ses filles s'y installaient. C'était l'heure des correspondances que chacun faisait sur ses genoux, mais quand Senneterre et Maxime, conviés à y venir prendre le café, se montrèrent, elle devint l'heure de la conversation.

Le joli petit pays, avec sa vieille église haut perchée, son port si animé, sa jetée comme un grand éperon s'avancant dans la mer, avait plu de suite à Maxime. Mme Méré l'assura que rien n'obligeait de se mêler à la foule plutôt encombrante, elle le reconnaissait, et que les promenades sur les falaises et aux environs étaient admirables ; elle l'engagea de ne pas manquer d'aller à Eu, et rappela à son frère la nécessité d'y conduire son jeune ami. « Aimait-il le bain ? — Oui. — Le bateau ? — Extrêmement. — Bon, alors ; le tennis ? — Pas du tout. — Il y a mieux. »

De son côté, Maxime crut qu'il était discret de ne pas s'imposer, lui, étranger, à des gens qui se connaissaient intimement et le programme tracé par Mme Méré s'élaborait paisiblement. Senneterre et Maxime, faisant leur vie à part, et racontant leurs promenades ; de leur côté, les demoiselles Méré en usaient de même, et Berthe, un jour, dit à Maxime :

— C'est malheureux que vous ne veniez pas demain à Eu avec nous, monsieur Maxime, mon oncle Baucouse est là ; c'est lui qui sera le boute-en-train ; nous partons de bonne heure, nous emporterons nos provisions pour déjeuner sur l'herbe à la ferme, et puis nous visiterons l'église à fond, et la collégiale, c'est toujours amusant.

— Pourquoi ne viendrions-nous pas, demanda Senneterre, incapable de comprendre les pensées politiques de sa sœur ; qu'est-ce que tu en dis, Maxime ?

— Mais si ces dames m'invitent...

— Mon cher monsieur Maxime, dit Mme Méré,



vous nous ferez le plus grand plaisir en étant des nôtres; je craignais de vous ennuyer.

Maxime protesta.

— Tout ce petit monde, continua Mme Méré, se connaît depuis l'enfance et se traite sans façon; les jeunes Grelet ne vous seront peut-être pas très sympathiques, mais, sous leur apparence de lous-tics, ce sont des garçons de valeur, très travailleurs, très estimables.

Maxime derechef assura qu'il serait charmé de connaître n'importe quels amis de Mme Méré.

— J'en ai de très distingués, certainement, et ceux-là, nous les retrouverons à Paris; les relations de vacances, c'est autre chose, l'important est de ne pas se fourvoyer avec des connaissances de rencontre, c'est pourquoi je viens depuis longtemps ici, où je marche sur un terrain sûr; mes enfants ont des camarades pour se divertir, ce que je juge de grande importance.

Le même soir, les Méré dînaient à « la Vague » chez les Baucause; le docteur ne venait jamais que pour quelques jours en passant, mais pendant ces jours-là on ne chômaît pas, l'excellent homme adorait sa petite Hyacinthe et n'avait pas de plus grand contentement que de la voir s'amuser.

Il fallait rire et être joyeux du matin au soir; Hyacinthe ressemblait moralement à son père, et sous une apparence physique assez vaporeuse était également infatigable et résistante; Mme Baucause avait depuis longtemps renoncé à suivre son mari et sa fille, elle se contentait de les approuver. Mme Méré, une fois le potage avalé, eut grand plaisir à dire à son beau-frère :

— J'amènerai demain un charmant garçon, le

jeune Maxime du Quéroy avec qui Marcel a fait son voyage de Bretagne; Marcel en dit tout le bien imaginable, et quant à mon frère Raoul, il en est féru.

— Tant mieux, tant mieux, répondit le docteur Baucouse, c'est le petit étudiant en médecine, n'est-ce pas, que j'ai rencontré un soir chez vous? Je crois que je devais lui donner une heure pour causer avec moi, il n'y a pas eu moyen; ça se retrouvera ici.

— Parfaitement. Oui, c'est lui-même.

— Ses parents sont-ils avec lui?

— Non, ils se trouvent aux Pyrénées; sa mère a une santé délicate, du moins elle a les nerfs très délicats, paraît-il.

Le pince-nez du docteur Baucouse fut soulevé par lui deux ou trois fois d'un mouvement qui lui était spécial.

— Comment dites-vous que se nomme son père?... j'ai oublié...

— Du Quéroy, Charles du Quéroy; je le voyais aussi beaucoup avant mon mariage, puis il a quitté Paris, et s'est marié à Bordeaux, je crois; enfin, en province.

— Comment s'appelait sa femme?

— Je l'ignore, mais Raoul est au courant; c'est, paraît-il, une personne absolument charmante, très belle encore.

— Très belle?

— Oui, vous avez l'air surpris parce qu'elle est mère d'un grand fils, mais Raoul m'assure qu'il a rarement rencontré un type de femme plus remarquable.

— Et comment se fait-il que vous ne la con-

naissiez pas Adrienne? interrogea le docteur Baucouse de son intonation de médecin et se retournant un peu sur sa chaise.

— Les du Quéroy ont passé la majeure partie de leur existence depuis vingt ans en Algérie, et maintenant ils vivent d'une façon très retirée, ne voyant personne; mon frère les querelle là-dessus, et j'espère bien que l'hiver prochain nous entrerons en relations.

— Drôle d'idée de s'enfermer!... Et où demeurent-ils, à Paris?

— Ils habitent à Auteuil un hôtel, avec un très joli jardin; Raoul y a été souvent ce printemps, il est engoué de toute la famille et ne parle que d'eux.

— Eh bien, on verra le jeune homme, et si c'est un phénix, on le poussera.

Vers dix heures et demie, le docteur mit sa famille à la porte; il professait, sur la nécessité pour la jeunesse d'un sommeil suffisant, des idées très arrêtées, auxquelles (lorsqu'il était là) sa petite Hyacinthe devait à regret se soumettre. Les Méré, tranquillement par la belle esplanade qui longe la mer, prirent le chemin du retour. Marcel et sa sœur cadette en avant, M. et Mme Méré et Mathilde suivant; la nuit était douce, belle, quoique tout à fait sombre; on entendait tout proche le puissant murmure de la mer dont on distinguait la lourde surface mouvante et noire; le vent était frais, l'heure d'une poésie prenante, et Berthe avoua à son frère qu'elle souhaiterait marcher ainsi jusqu'au matin!

— Je vais demander à maman de me laisser te conduire assister à la sortie des bateaux de pêche,

ils commencent à quitter le port à onze heures : ce sera très joli.

— Oh ! oui, mon petit Marcel, je t'en conjure.

Les jeunes gens s'arrêtèrent et attendirent d'être rejoints par leurs parents ; Marcel fit sa requête.

— Quelle idée, protesta Mathilde, nous devons nous lever de bonne heure demain matin ; on voit tout le temps partir les bateaux de pêche ; qu'est-ce que cela a de curieux ?

— Si ce spectacle les amuse, suggéra M. Méré, toujours indulgent.

Mme Méré se rangea à l'avis de son mari : une fois que Marcel se chargeait de sa sœur, elle ne trouvait aucune bonne raison pour les priver de ce plaisir.

— Promets-moi seulement que vous serez rentrés avant minuit, stipula-t-elle.

— Je t'en donne l'assurance, maman.

— Quand ils auront regardé sortir des bateaux pendant une heure, je pense qu'ils en auront assez, opina Mathilde.

Marcel et Berthe n'eurent pas le bénéfice d'entendre cette brillante réflexion : une fois l'autorisation des parents accordée, ils étaient partis d'une allure de cent à l'heure, et bientôt leurs silhouettes furent invisibles.

Marcel disait à sa sœur :

— Dépêchons, j'ai donné rendez-vous à l'oncle Raoul et à Maxime ; nous irons ensemble sur la jetée.

— Bonne idée, répondit Berthe, enchantée.

En moins de dix minutes, ils furent au Tréport. Sur le quai régnait une vive animation. Une quinzaine de barques pressées les unes contre les autres



se préparaient au départ; elles semblaient, avec leurs voiles ouvertes, comme un grand vol d'oiseaux frémissants; de temps en temps, une lanterne allumée courait sur une corde, semblable à une étoile filante et se posait en haut d'un grand mât; de lourdes silhouettes noires de matelots, d'autres vives et bien découplées de mousses, allaient et venaient sur les ponts où les lumières dansaient; il y avait, à l'aspect de cette petite flottille, quelque chose de fantastique; l'horizon était noir, profond, chaque barque semblait palpir d'impatience; le vent avait fraîchi et les faisait osciller sur leurs ancres.

Marcel, rapidement guidant sa sœur, remonta le quai et ne fut pas long à discerner au milieu d'un groupe de curieux le large dos de son oncle Raoul; Maxime au même instant avait aperçu les Méré et s'avança souriant et surpris :

— Vous, mademoiselle Berthe!

— Oui, monsieur, j'ai de la veine, n'est-ce pas; est-ce assez joli, toutes ces barques?

On entendait le sifflement du petit remorqueur qui allait les conduire jusqu'à la sortie du port; des femmes et des hommes affairés remontaient le quai, bousculant sans merci ceux qu'ils rencontraient.

— Le mouvement commence, allons sur la jetée, dit Marcel.

— Oh! oui, sur la jetée!

Et presque au pas de course, Berthe s'élança.

— Plus doucement, lui dit Maxime la rejoignant, nous avons le temps.

Cependant ils prirent la tête, marchant quelques pas en avant de Senneterre et de Marcel.

Le petit remorqueur arrivait dans l'obscurité, à peine hors de l'eau, tenant en remorque une jolie barque que balançaient les vagues, puis une fois hors du bassin, l'attache fut remontée, et la barque soudain prise par la houle piqua un peu, ses voiles raidies frémirent dans la nuit comme des ailes vigoureuses; en quelques instants elle eut remonté le chenal, puis tout droit plongea dans l'inconnu; les jeunes gens se tenaient debout au pied du phare, suivaient des yeux avec une sorte d'angoisse la barque qui, déjà, s'estompait presque invisible dans la brume.

— Oh! dit Berthe, il y a quelque chose qui attendrit à voir cette barque qui porte des créatures vivantes, être ainsi avalée par la nuit.

— C'est le mystère, répondit Maxime, il est partout autour de nous, même quand le soleil brille.

— Mais nous n'y pensons pas. Ah! tenez, j'entends le remorqueur, voici une autre barque...

Celle-ci passait à quelques mètres d'eux et ils distinguaient nettement les hommes sur le pont, se mouvant hâtivement de ce pas oscillant et sûr spécial aux matelots. Un jeune pêcheur arrêta ses yeux vifs sur le petit groupe que formaient Berthe et Maxime, penchés sur le parapet de la jetée; arrondissant ses mains en porte-voix, il cria en passant :

— Bonsoir, les amoureux!

Et, d'un souple mouvement, la barque se trouva loin.

Les deux jeunes gens tressaillirent, muets et soudain tremblants, n'osant se regarder, feignant, dans leur embarras mutuel, de n'avoir pas entendu.

Quelque chose d'aussi mystérieux que l'horizon obscur vers lequel couraient les barques sembla les avoir touchés. Brusquement, tandis que le remorqueur jetait l'une après l'autre les barques vers le vide, cette voix inconnue avait rompu pour eux l'amarre qui les tenait si solidement liés au foyer familial... Et le brûlant désir de s'élancer vers l'avenir fit battre en même temps leurs deux jeunes cœurs.

Cependant Berthe, d'un effort, se reprit et, maîtrisant difficilement le tremblement de sa voix, dit :

— Mais où sont donc mon oncle et Marcel ?

Ceux-ci étaient tranquillement assis sur le banc qui encercle la base du phare. Berthe les rejoignit.

— Pourquoi ne venez-vous pas regarder du côté de la mer ? demanda-t-elle, c'est bien plus beau.

— Moi, dit Senneterre, c'est pour échapper à la tentation d'essayer de marcher sur les vagues ; j'en meurs toujours d'envie. Ah ! si j'avais été appelé comme saint Pierre, bien sûr je n'aurais pas enfoncé.

— Viens toujours, mon oncle, dit Berthe ; nous t'empêcherons de courir sur la mer.

Senneterre se leva. Maxime n'avait pas changé de place, toujours accoudé, les yeux tournés vers le grand large.

— Hein, fieu, est-ce beau, ce monde où nous vivons ? dit Senneterre en montrant d'un grand geste l'horizon à Maxime.

— Oui, parrain.

Et ses yeux étincelants levés sur son aîné, il ajouta :

— Et je crois que la vie est belle aussi.

— Tu as raison, fils, il faut piquer en avant comme ces barques; ne rien craindre; ils savent bien, les pêcheurs, que plus la nuit est noire, plus la pêche est abondante.



## XI

Le matin de septembre à Lourdes est limpide, doux, tendre, pieux; au milieu des collines bondissantes dont parle l'Écriture, la blanche basilique se détache pareille à une colombe mystique posée sur son nid.

La mère de Maxime, mêlée aux pèlerins, marche comme dans un rêve, portant dans son cœur frémissant tous les secrets de sa vie; elle est venue accomplir le vœu prononcé vingt ans auparavant... elle a donc atteint le port, puisqu'elle est là! Elle accourt, fidèle et reconnaissante, dans une joie angoissée... « *Va, est-il dit à l'aveugle dans le livre sacré, va et te lave au réservoir de Siloé... et il y alla et il en revint voyant clair.* » Oh! combien a-t-elle désiré pouvoir se laver dans les eaux purificatrices... une douceur nouvelle la pénètre, dilate son âme meurtrie, si longtemps la porte du sanctuaire lui a été fermée, et elle goûte comme un inexprimable soulagement le droit de se ranger parmi les brebis fidèles... le monde extérieur est momentanément aboli pour elle; ses pas timides et hâtifs la mènent vers le lieu où si souvent a volé son désir... elle ne voit ni les choses ni les gens. L'ombre pacifique qui règne à toute heure sous les arbres au bord du torrent la saisit et l'apaise;

un frémissement annonciateur la parcourt, et soudain la grotte se révèle dans sa mystérieuse profondeur devant laquelle, semblables à un rideau sacré prêt à la dérober, tombent les lierres et les feuillages touffus qui, du flanc de la montagne, ruissellent en cascades de verdure; à droite, là-haut, à fleur du roc creusé en croissant de lune, se dresse l'image miraculeuse, toute liliale et virginale; elle semble surgie à l'instant de régions sereines que nul n'a pénétrées; les cierges par centaines scintillent à ses pieds, étoiles d'amour dans la blancheur du matin d'automne! Nul bruit, sauf un susurrement de prières récitées par des voix basses et pressantes; des hommes et des femmes sont agenouillés devant la grille, indifférents à tout, chacun seul à seul avec l'infini; un prêtre à la figure dure prie les bras en croix, l'âme emportée loin du corps... Mme du Quéroy demeure un instant interdite, osant à peine avancer... avec quelle intensité elle se souvient... à ce lieu même vingt-trois ans auparavant elle priait aux côtés de sa mère... oh! combien, à travers les années, le désir de pouvoir revenir dans la paix de sa conscience l'a hantée! Elle tombe à genoux sur la terre nue : une humilité, profonde et délicieuse comme un abaissement de l'amour, étouffe chez elle tout autre sentiment... elle a péché, elle le reconnaît; elle veut être pardonnée... : « Va et te lave... » Elle se relève, et d'un geste religieux fait couler l'eau claire et symbolique de pureté; elle s'en baigne les mains, elle lave son front, ses yeux, ses lèvres, s'y désaltère comme un voyageur fatigué... un grand calme descend en elle; paisiblement elle va s'asseoir et arrête ses yeux dans

une contemplation pleine de quiétude sur cette image de femme dont la divine bénignité la rassure... A la Vierge mère, elle nomme son propre fils, et puis son front s'incline dans ses mains, elle abaisse ses paupières, et alors, dans la souveraine paix qui l'enveloppe, le temps et l'espace sont abolis...

Les actes qui orientent définitivement l'existence sont, le plus souvent, brefs, et à la légèreté de nos âmes il paraît presque inouï que leurs conséquences s'affirment aussi cruellement durables; tout s'use en nous : affections, espérances, désirs, énergie physique et morale, mais l'action une fois accomplie possède un caractère déroutant d'éternité!

Et la femme qui prie revoit soudain toutes ces actions de sa vie :

Voici qu'elle se retrouve à dix-huit ans dans le logis maternel où la vie s'écoulait si pure, si simple, si paisible pour deux femmes, isolées et un peu abandonnées comme le sont fréquemment les veuves médiocrement pourvues et qui, aux jours heureux, ont vécu à l'ombre du foyer.

Tout ressuscite... la mère, morte jeune encore, va et vient; les jours tranquilles et laborieux passent... le soir, la mère et la fille causent, entretiennent innocents de femmes curieuses et qu'intéressent tous les petits faits du voisinage... un moment arrive où l'on parle le plus souvent du ménage nouvellement installé, qui occupe dans la maison modeste le logis au-dessus du leur; il est question du mari, jeune ingénieur, avec qui des saluts de courtoisie et de bon voisinage ont déjà été échangés... puis, plus confidentiellement, de la jeune femme, au sujet de laquelle la servante

raconte d'étranges histoires : des caprices extraordinaires, des colères débridées, vantant en même temps l'incroyable patience du mari.

La femme d'expérience qu'est Mme Vilмест estime avec indulgence que ces choses sont causées par l'état actuel de la jeune épouse... survient enfin la naissance attendue, et les voisines, obligeamment, se mettent au service du mari.

C'est Mme Vilмест qui, en l'absence d'aucune parente de l'accouchée, procure la nourrice, bonne créature appartenant à une famille de braves gens, qu'on connaît depuis longtemps; enfin, un peu plus tard, la mère et la fille s'offrent à venir tenir compagnie à la convalescente... tout va bien, l'enfant délicat prospère; on s'intéresse d'autant plus à lui que la jeune mère est en proie à une mélancolie persistante que toutes les attentions ne peuvent distraire...

Est-ce possible que ces images, si nettement distinctes, ne soient que les visions d'un passé aboli à jamais? les êtres, les voix, les moindres détails paraissent si réels, si présents!

Soudain, dans le calme céleste qui l'entoure, celle qui fut Marie Vilмест entend à nouveau retentir le cri atroce par lequel un jour inoubliable sa mère et elle furent glacées de terreur et que suit presque immédiatement le fracas d'une lutte... Encore une fois elle est portée par l'élan qui la précipite dans l'escalier, au secours de l'être en péril... elle se voit rencontrant à la porte du logis la nourrice toute sanglante lui tendant éperdument le petit être que, de son bras levé, elle protège contre le couteau, brandi par la malheureuse mère, écumante, échevelée, le regard égaré... elle



éprouve à nouveau l'horreur du corps à corps avec la folle qui rugit et veut mordre... elle sent enfin les bras vigoureux qui la délivrent au moment où elle allait tomber épuisée... Combien de fois a-t-elle revécu ce drame, combien de fois a-t-elle été poursuivie dans son sommeil par le regard de l'infortunée que la raison venait d'abandonner, et d'abandonner pour toujours, car le cas avait été immédiatement jugé sans remède, et appartenir à la pire forme de manie !

Et maintenant la jeune fille berce le petit être, plus à plaindre qu'un orphelin ; les deux charitables femmes ont offert au père désespéré de lui garder temporairement son fils... Marie a accepté les charges d'une vraie maternité, car la nourrice, dont le courage a sauvé la vie de l'enfant, a été blessée aux mains et ne peut que lui donner le sein ; chaque soir, sauvage et triste, le père entre un instant voir son enfant et remercier les bonnes samaritaines ; et la nuit, si le nourrisson dort mal, et si la jeune fille le promène dans ses bras, elle entend souvent un pas d'homme au-dessus de sa tête... Un jour, enfin, le malheureux homme, qui cachait sa détresse comme une honte, annonça à ses compatissantes amies qu'il se décidait à quitter la France dont le séjour lui était devenu insupportable. Il s'exilait dans un poste lointain au fond de l'Algérie, la solitude lui paraissant le seul bien désirable, mais il demandait comme une faveur suprême à celles dont la bonté l'avait aidé jusque-là, de consentir à lui garder encore l'enfant. Mme Vilmet, en femme avertie, avait un moment hésité, voyant là une redoutable responsabilité à accepter, mais sa fille l'avait conjurée

de ne pas opposer un refus à la prière de l'infortuné père : le petit les chérissait maintenant, ne leur était-il pas une grande distraction ? Et puis la bonne nourrice, Aimée, leur serait laissée ; dans ces conditions, pourquoi se dérober à une tâche aussi humaine ? Et finalement ce fut l'inexpérience de la jeunesse qui prévalut : la proposition avait été acceptée. Aussitôt, l'ingénieur avait pris ses mesures, car il paraissait saisi d'une hâte désespérée de s'éloigner ; il remerciait les deux femmes avec une reconnaissance ardente, et au moment des adieux tenait un instant dans une étreinte passionnée la main de la jeune fille, se penchait comme prêt à la porter à ses lèvres, puis d'un geste presque brusque lâchait la petite main tremblante et la rejetait au loin ! Et de son côté, sans un mot, la jeune fille se détournait et sortait.

Mme Vilмест, par contre, avait embrassé maternellement le jeune homme, triste pour lui, mais satisfaite néanmoins de le voir s'éloigner... évidemment cela valait mieux pour Marie, d'autant qu'il partait sans esprit de retour !

Trois mois plus tard, une fluxion de poitrine enlevait en quelques jours Mme Vilмест.

Quand plusieurs semaines après l'événement, l'exilé volontaire en reçut la douloureuse nouvelle, il prit l'immédiate décision de rentrer en France ; il comprenait, par les quelques lignes navrées que Marie Vilмест lui adressait, que celle-ci ne pouvait plus, étant désormais seule, conserver la responsabilité de l'enfant ; peut-être, d'ailleurs, allait-elle quitter Bordeaux, et s'installer à Rouen, près d'une parente éloignée de sa mère... elle deman-

dait donc au père de venir la décharger de son précieux dépôt!

Oh! comme celle qui, jadis, avait écrit cette lettre, se souvenait du tumulte qui agitait alors son cœur; car déjà elle commençait à lire en elle-même, à avoir peur, et souhaitait de se dérober devant le péril.

Tout, dans le petit logis, qui avait été joyeux, était préparé pour le départ le soir où, vingt-quatre heures plus tôt qu'on ne l'attendait, du Québec débarqua à Bordeaux... le surlendemain il n'aurait trouvé que son fils!

Remis en présence, les deux êtres qui se voulaient fuir ne purent maîtriser leur premier émoi, et en un instant eurent trahi leur secret... l'honnête homme lutta toute une nuit d'agonie contre l'effroyable tentation; mais avant le jour il y avait succombé et s'était persuadé que ce qui ferait son bonheur et sa consolation assurerait également la félicité de la créature dont il ne voulait plus se séparer, qu'il aimait avec emportement, à qui il devait la vie de son fils, qui en était la seule mère... Si elle y consentait, il lui serait un véritable époux, le plus fidèle et le plus tendre : la morte vivante à qui il était lié, comme l'être vivant à un cadavre, ne pouvait, ne devait pas empêcher leur félicité... ils iraient au loin la cacher... une fois résolu, il plaida sa cause dans un paroxysme de passion auprès de celle qu'il voulait convaincre... elle était seule dorénavant... elle aimait en secret cet homme si éprouvé... elle chérissait cet enfant. En vain elle lutta, elle pria, d'avance elle était vaincue! Celui qui l'implorait lui montra qu'elle se sacrifiait héroïquement pour sauver le

malheureux qui l'aimait plus que sa vie, elle l'arrachait au plus affreux des isolements, elle rendait une mère à l'enfant qui n'en avait plus ; et éblouie par le mirage d'une vie de dévouement, la fille fière et chaste, dans une folie de compassion et d'amour, donna en holocauste sa vie à ces deux êtres qui la lui demandaient.

. . . . .  
Les années d'un bonheur profond mais troublé repassent devant ses yeux : celui qui a promis a tenu ses serments ; aucune épouse n'est plus respectée et chérie ; tous les jours l'homme qu'elle adore la bénit du bonheur qu'elle lui a apporté ; matin et soir deux enfants entourent son cou de leurs bras caressants... elle aime presque pareillement le fils de l'autre femme et le sien... mais quelle angoisse sans cesse renaissante pour cette mère passionnée de se dire que l'enfant né de leur amour ne peut être, ne sera jamais le fils du père qui l'a engendré et traversera la vie comme une épave n'appartenant à personne... et il est si beau, créature de force et de vie, en contraste avec l'aîné, l'enfant légitime, que conservent seuls des soins incessants, et pour qui vivre semble une tâche trop difficile... elle-même accepte, ne murmure pas sous les humiliations secrètes, se replie et s'abrite derrière l'amour qui suffit à son âme ; mais le petit, mais son fils ! son fils innocent, qui est un enfant de péché ! De cette douleur-là, même celui qui peut tout sur son cœur est impuissant à la consoler ; de temps en temps un mot révèle la profondeur de la blessure du cœur de la mère, elle serre alors l'enfant dans un embrassement de lionne prête à le défendre. Oh ! si mourir



pour lui pouvait être la rançon de son benjamin ! mais il n'y avait pas de rançon, l'irréparable a été accompli et durera aussi longtemps qu'eux-mêmes... Parfois, la fidèle servante qui a été la nourrice du fils aîné et qui, libre de toute attache, son propre enfant mort, a suivi ceux qu'elle aimait, se lamente sur le sort du pauvre « pichoun » qu'elle chérit au-dessus de son nourrisson ; avec l'inconsciente cruauté des êtres ignorants, dans les moments d'expansion, elle dit à sa chère maîtresse la compassion que lui inspire sa peine, et se révolte contre les lois établies, trouvant une abominable injustice que même si l'autre madame mourait (et sa santé est bien faible), jamais le père et la mère ne pourront réclamer comme leur l'enfant né de leur chair et de leur sang ! Aimée est fortement convaincue que chez les sauvages, expression qu'elle applique d'une façon générale aux Arabes, les choses doivent être mieux arrangées que ça !

Et les petits s'aiment sans se douter qu'il y a une différence entre eux ; l'aîné, au contraire, souvent docile au cadet plus hardi et plus courageux ; et un jour tous deux sont frappés à la fois, tous deux dans un poste solitaire, très loin de tout secours médical sérieux, sont gravement atteints... la mère les soigne avec une égale tendresse, se prodiguant au plus faible, à celui qui, presque sans répit, appelle son nom, qui s'attache à elle, qui lutte dans ses tendres bras, qui lui donne son dernier regard, et meurt à l'heure du soir appuyé sur son cœur... scènes d'angoisse affreuse à revivre ; et le père, qui était absent, arrive pour trouver son fils premier né expirant, et les parents

s'acharnent avec fureur à défendre le second, celui qui est fort et qui vivra !

Au matin, la mère, épuisée, est tombée dans un sommeil d'abattement profond ; le père veille l'enfant endormi pour jamais, et dans cette chambre mortuaire pénètre celle qui a nourri de son lait cette forme inanimée, elle baise tendrement le petit front glacé, puis s'approchant du père, elle lève vers lui un visage dont l'expression est si extraordinaire, que, tout bas, il lui demande :

— Qu'y a-t-il, Aimée ? ma femme est malade ?

— Non, monsieur, elle repose.

Alors, dans une sorte de familiarité instinctive, elle attire son maître vers elle, et tout bas, d'une voix sifflante, lui murmure une phrase...

Les deux mains de l'homme se lèvent comme dans un geste de défense, il sursaute et a un spasme silencieux...

— A qui ça ferait-il mal ? continue la nourrice ; ce pauvre ange ne reviendra plus ; à mon avis, il est mieux où il est... l'autre est bien votre fils aussi... et pauvre madame ne serait plus dévorée de chagrin, car je sais, moi, qu'elle se consume ; le petit qui est là, tout vivant, serait à l'abri des reproches, plus tard ; on ne prend rien à personne, et ce pauvre agneau, qui aimait tant son frère, serait bien heureux de lui donner sa place... c'est le bon Dieu qui a voulu ça, que je vous dis...

— Aimée, dit brusquement le père, qui a écouté dans une fascination muette, avez-vous déjà parlé à ma femme ?

— Non, monsieur, j'ai laissé ça à monsieur qui lui fera dire oui à tout ce qu'il voudra, et puis elle verra bien que c'est l'avantage de son cher petit ;

moi, de l'instant où j'ai vu que mon pauvre agneau allait mal, j'ai eu cette idée... ça arrange tout, en attendant que cette pauvre dame finisse sa malheureuse vie... on sait qu'elle est condamnée; l'année dernière, quand monsieur m'a envoyée à Bordeaux, le médecin m'a bien dit : « Elle ne peut pas vivre », c'est tout comme si elle avait quitté ce monde, et on ne lui fait point de tort, bien sûr.

Alors, le père, déjà convaincu, avait balbutié :  
— Mais l'âge?

— L'âge? bien sûr on prenait toujours le cadet pour l'aîné; deux ans et quelques mois, comment que ça peut se deviner... avec un garçon fort comme celui-là surtout; il n'y paraîtra pas...

Et la pauvre mère, dans un moment d'égarement, encore une fois victime des sophismes généreux, avait accepté comme la plus inespérée délivrance, le mensonge qui légitimait son fils, mais le faisait le fils d'une autre femme! Le petit Félix, né de Marie Vilмест et de père inconnu, avait été couché à jamais dans la tombe en sol étranger, et Maxime du Quéroy avait continué à vivre!

O Dieu! elle a expié... Lentement la flèche est entrée dans son âme, blessure légère d'abord, dont elle croyait à peine souffrir, dont elle offrait la douleur cachée à son fils, s'imaginant lui avoir donné par son sacrifice une vie nouvelle, une vie meilleure; le père exultait d'un bonheur si profond à la pensée que ce fils, maintenant unique, ce fils de son amour, l'était véritablement devant les hommes... L'enfant, dès les premiers jours de sa vie, avait reçu la douce appellation de Taïb (le bon). Jamais, ou presque jamais, le nom de Félix,

qui lui avait été conféré, n'était prononcé : le père et la mère, entre eux, ne disaient que « notre petit ». Maxime, l'aîné, l'enfant douloureux, n'était, lui aussi, que rarement appelé de son nom ; pour son cadet comme pour les parents, il était « frerot ». Cependant l'idée de voir ensevelir, de ranger pour mort, même fictivement, son enfant vivant, avait d'abord fait reculer d'une horreur superstitieuse la mère aimante ; mais le père avait supplié ; qu'importaient les vains mots : qu'il s'appelât Félix ou Maxime, ce n'était jamais que leur chair et leur sang, leur Taïb bien aimé, et, au milieu des larmes, elle avait consenti. Une fois la décision prise, tout avait été aisé, et cette chose énorme, la substitution d'un être à un autre, s'était accomplie sans aucune difficulté... L'enfant guéri, la mère en deuil, et lui, accompagné de la fidèle nourrice, s'en étaient allés pour un temps, et le petit, inconsciemment, avait assumé sa nouvelle personnalité. Le frerot mort avait été vite oublié, les souvenirs enfantins volontairement déroutés ; jamais, dans l'isolement de toute curiosité extérieure où ils vivaient, on n'avait appris à l'enfant à dire son nom ; graduellement la nourrice Aimée le lui enseigna ; de temps en temps, en le couchant le soir, elle lui demandait :

— Comment t'appelles-tu ?

Le petit demeurait hésitant, elle continuait :

— Tu t'appelles Maxime du Quéroy.

Et elle répétait le nom. L'enfant, quelquefois troublé, lui dit un jour, après avoir réfléchi :

— Et frerot ?

— Frerot est mort, c'est un petit ange chez le bon Dieu, maintenant.



— Ah ! Et les anges, est-ce qu'ils ont des noms ?

— Non, ils n'en ont pas.

A cinq ans, l'assertion avait suffi, et au bout de quelques mois, la transformation était définitivement accomplie, et la vie heureuse et passionnée, troublée cependant intérieurement, avait repris.

La femme fière et sensible qu'était la compagne fidèle de Charles du Quéroy n'avait pu, malgré l'amour qui la comblait, malgré la surface paisible et régulière de sa vie, s'affranchir une heure, un moment, de la pensée que la place qu'elle occupait aux côtés de l'homme aimé appartenait à une autre... qu'elle n'était point l'épouse ; lui, en toute sincérité, l'oubliait ; la malheureuse créature démente qui persistait à vivre, et sur laquelle il veillait de loin, lui paraissait un douloureux fardeau, mais rien de plus ; il ne comprenait pas que la pensée d'un remords pût entrer dans le cœur de sa compagne dévouée : il lui appartenait sans restriction, que pouvait-elle désirer de plus en attendant le jour où il pourrait en réalité la réclamer comme sienne devant toutes les lois humaines. La vie avait ainsi passé pour eux, et bien que Maxime fût devenu un homme, celle qui avait tant aimé n'était, au regard de la loi, ni épouse, ni mère... elle allait souriante, avec ce glaive enfoncé dans le cœur !

Enfin l'heure attendue, l'heure de la délivrance était venue, mais cette entrée dans la terre promise avait apporté avec soi une souffrance presque tragique. Pour ces deux êtres depuis si longtemps unis — une chair, un cœur, une âme — l'humiliation de ce recommencement dans les formalités

matérielles inévitables avait été torturante et leur paraissait presque une profanation, une sorte d'insulte à leur félicité passée; tous deux cependant avaient voulu la subir et s'étaient en tremblant entendu déclarer époux...

Le lendemain Mme du Quéroy accomplissait le vœu ancien.

## XII

Senneterre et Maxime sont, par un clair matin de septembre, assis sur la haute falaise, aux pieds de la grande croix qui se dresse, vigie solitaire, dominant l'horizon; tous deux aiment avec prédilection ce lieu élevé et paisible, d'où ils contemplent la large mer... les barques qui la sillonnent paraissent, vues de si haut, des jouets dansant sur la crête des vagues; habituellement le poète et son jeune ami jouissent en silence du spectacle sous leurs yeux; mais ce jour-là, Maxime, qui vient, avec une émotion visible, de terminer la lecture d'une lettre, se tourne vers son aîné et lui dit :

— J'ai reçu tout à l'heure une lettre de maman, écrite de Lourdes.

— De Lourdes? répète Senneterre, stupéfait; ton père et ta mère sont à Lourdes?

— Non, maman y est seule... j'ignorais complètement ce projet.

Et il ajoute :

— Voulez-vous, parrain, que je vous lise ce qu'elle m'écrit?

— Si tu veux bien, fieu, j'y aurai grand plaisir, répond Senneterre.

Il aimerait toucher cette lettre, la tenir en mains, mais le fils semble apporter un soin jaloux à la conserver dans les siennes.

— Commence, dit Senneterre, qui s'est redressé. Et un peu penché en avant, attentif, il écoute :

« Fils de mon cœur, lit Maxime d'une voix basse et vibrante, me voici ici, seule, pour accomplir une promesse que j'ai faite à Dieu il y a plus de vingt ans, dans le secret de mon âme ; tu seras surpris de cette nouvelle, mon Taïb bien-aimé, car c'est un sujet sur lequel je n'ai jamais osé t'ouvrir mon cœur ; j'ose t'en parler aujourd'hui, et je ne remets pas ; car peut-être, même par lettre, n'en aurai-je pas une autre fois la hardiesse. Tu connais les idées de ton père et tu sais que je n'ai jamais essayé de t'en détourner, mais tu auras pour la faiblesse de ta mère la tendre indulgence qu'il a eue lui-même ! Mon Taïb, je ne suis ici que depuis quelques heures, et j'éprouve l'impression d'être sortie du monde, presque sortie de la vie... Je pense qu'il est bon que nous ayons ainsi des étapes sur notre route, des heures où nous demeurons entièrement maîtres de nous-mêmes, où nous nous jugeons ! Je suis déjà venue à Lourdes avec ma mère chérie, morte avant ta naissance ; je ne t'ai guère parlé d'elle, parce que certains souvenirs sont pour moi trop déchirants... Elle avait la foi, une foi simple qui lui rendait la vie facile, car jamais elle n'a hésité sur la route à suivre ; pour moi, je ne sais si je crois, mais je sais que j'aime. Quelle mère n'aime ce Jésus qui, cloué sur la croix, dans sa dernière parole, a pensé à sa mère ? Qui n'aimerait cette mère qui se tient debout contre la croix de son fils supplicié ?... Oh ! enfant de mes entrailles, c'est là le véritable amour, celui qui n'abandonne jamais, qui suit jusqu'au lieu



d'ignominie ! As-tu quelquefois pensé à ces choses et à tout ce qui se cache, tout ce que signifient ces cérémonies que tu trouves peut-être vaines ! Pour moi, mon unique fils, la vue de tant de pauvres êtres un peu idolâtres, qui se pressent ici, me console ; est-il possible d'aimer vraiment, sans tomber dans l'enfantillage et la puérilité ? N'ai-je pas baisé cent fois les gants laissés sur une table par ton père ; ton image, que je porte sur moi, ne m'est-elle pas une égide ? O fils ! soyons compatissants aux faibles ; il faut permettre à ceux qui fléchissent sous leurs fardeaux de s'agripper où ils le peuvent ! Et puis, enfant de mon cœur, cette idée d'immortalité est si belle et le temps est si court... tu es né hier, il me semble parfois, et te voilà déjà à la porte de la vie active, prêt à prendre ta part, à jouer ton rôle : mon fils, mon petit, est un homme. Je me disais cela, tout à l'heure, et j'étais surprise ! Je te revoyais dans le cher passé, qui est tout à moi, je revoyais aussi le « frerot » qui t'aimait tant et qui est mort dans mes bras... Mon fils, souviens-toi toujours que je n'ai rien aimé au-dessus de toi ; non, pas même ton père, et tu sais ce qu'il est pour ta mère ! Non, tu ne peux le savoir, ce sont là les mystères du cœur que nul œil humain ne pénètre ; je n'ai vécu, je n'ai respiré que pour lui et que pour toi ; qu'il soit heureux, pour que tu sois heureux, c'est là le message que je te laisse, ne l'oublie pas. En ce moment, pour cette journée encore, je suis dans le lieu élevé, séparée des choses du monde, tout me paraît facile, même les plus grands sacrifices, même mourir ! Il me semble qu'où que je sois rien ne peut me séparer ni me détacher de vous !

« O mon enfant chéri, je ne reviendrai sans doute jamais à cet endroit béni que tant de prières ont rendu sacré; j'ai libéré ma promesse! Il me semble que ce que je t'écris aujourd'hui, la confession du cœur de ta mère, je ne pourrai le faire qu'une fois. Mon âme est timide, tu le sais, même avec les êtres les plus chers; aide-moi quelquefois à me vaincre, car j'ai besoin que mon fils connaisse toute mon âme!...

« Je te bénis avec une confiance que je n'ai jamais eue! »

Et en *post-scriptum*, elle avait ajouté : « Je rejoins ton père à Bagnères-de-Bigorre tout à l'heure. »

Une pause suivit cette lecture, Maxime contemplait avec attendrissement les caractères tracés par la main de sa mère, et baisa la lettre avant de la replier doucement, puis il se retourna, le regard interrogateur, vers Senneterre : celui-ci avait écouté avec une intuition qui faisait défaut au fils. L'ami dévoué se demandait quel bouleversement intérieur avait pu provoquer cette effusion douloureuse, car il entendait distinctement le cri d'angoisse qu'elle couvrait. Il sentait avec certitude que l'âme qui avait écrit cette lettre était violemment troublée; mais il se rendait compte aussi que ces découvertes n'étaient pas pour le fils.

— Hein, Maxime, dit-il avec son bon sourire un peu naïf, en voilà une maman! Est-ce que tu n'as pas envie d'aller à Lourdes, après cette lettre-là? Ah ça! quel vœu ta mère a-t-elle bien pu faire?

— Je l'ignore, mais je savais que ma mère était pieuse en cachette, pauvre maman!

— Ah! l'homme le meilleur est encore un tyran,

dit Senneterre avec un peu d'indignation, puisque cette chère femme n'a jamais osé te parler de ces choses qui lui tenaient au cœur cependant ; la volonté de ton père est pour elle la loi et les prophètes... cela ne devrait pas être.

— Non, dit Maxime, vous avez raison, une femme comme ma mère ne devrait pas être timide... jamais elle ne s'affirme, et cependant elle en a bien le droit !

— C'est absolument mon avis, mais sois sûr que cette soumission ne lui coûte pas, il lui est naturel de vouloir ce que veut ton père...

— Je ne sais pas... au milieu de ce bonheur qu'elle proclame, qui est probant, croiriez-vous, parrain, que j'ai eu parfois ces derniers temps l'idée que maman portait un chagrin, un regret, quelque chose qui jette une ombre sur sa vie.

— Elle a perdu un enfant, tu oublies cela, elle a perdu un enfant !

— C'est vrai, elle n'en parle jamais, mais peut-être précisément à cause de cette réserve, le poids de chagrin a été trop lourd pour elle ; après cette lettre qui indique un état un peu morbide, je suis plus décidé que jamais à essayer de faire adopter à ma mère un genre de vie où elle sera moins repliée sur elle-même, sur le passé, sur tout ce qui a pu l'affliger... maman serait gaie naturellement ; l'avez-vous entendue rire ?

— Non, dit Senneterre avec une sorte d'avidité.

— Elle rit comme une petite fille ; quelquefois père lui raconte des histoires qui la font rire jusqu'aux larmes ; elle s'amuse de peu, la gaieté lui ferait du bien ; elle aimerait, j'en suis certain, la compagnie de jeunes filles, de jeunes filles comme

Mlle Berthe... je veux qu'elles se connaissent.

— Oui, bonhomme, tu es dans le vrai, dit Senneterre, rien de plus facile; qu'on nous le permette, et nous entourerons ta maman; tout le monde l'adorera, ça viendra de soi.

Maxime sourit d'un beau sourire; cette idée de voir sa mère connue, appréciée lui réchauffait le cœur, et il lui avait été pénible, au milieu de l'intimité générale dont il était entouré, de sentir que ses parents demeuraient, pour tous, des étrangers; les questions, même amicales et bien intentionnées, le heurtaient presque; il sentait, dans sa situation, quelque chose d'anormal et en était peiné.

— Je suis joliment content que tu m'aies lu cette lettre, reprit Senneterre. Il y a certains sujets que je n'osais aborder avec ta chère mère... je ne savais pas... pour ma part, j'aime une femme qui prie!...

— Oui, dit lentement Maxime, oui.

— Et puis, continua Senneterre, tu sais, moi, je suis un monsieur qui me crois d'une essence supérieure et immortelle, ni plus ni moins, je compte bien un jour me promener dans les étoiles, non en compagnie de ma vieille carcasse qui n'est qu'un accessoire de mon moi, mais sous une forme où j'écirai des sonnets admirables; vois-tu, mon fils, on fera ce qu'on voudra, l'idéal continuera à gouverner le monde; tiens, tourne-toi, cette croix se voit de joliment loin, déchiffre un peu l'inscription du socle :

*Dum volvitur orbis*

*Crux Stat*

lut lentement Maxime.

— C'est cela, et jusqu'à ce qu'on ait trouvé



mieux, je m'y tiens; ah! ta mère a raison, pour croire, il suffit d'aimer, et lorsque de beaux symboles s'offrent à nous, il faut, même aveuglément, les saisir.

Maxime, sans répondre, demeura un long moment absorbé dans ses réflexions, puis dit :

— Je me demande pourquoi maman ne m'a pas parlé de son projet de pèlerinage, je l'aurais volontiers accompagnée, et puisque père n'était pas avec elle, je me serais trouvé bon à quelque chose; c'est même un de mes rêves, de faire un voyage, seul avec ma mère.

— Tiens, et pourquoi ce rêve ne se réalise-t-il pas? la chose me paraît d'exécution facile.

— Très difficile, au contraire, maman ne semble jamais envisager comme possible la circonstance de se séparer de mon père, son dévouement pour lui est sans bornes.

— Oui, et c'est effrayant! Je l'ai dit à ton père, on n'a pas le droit de confisquer à ce point la tendresse d'une créature humaine, il faudrait, pour l'oser, être immortel!

— Plaise à Dieu, dit Maxime avec émotion, que mon père vive longtemps.

— *Amen*, de tout mon cœur; cependant tu auras raison, petit, en créant d'autres intérêts pour ta mère et, un peu plus tard, d'autres affections; elle a beau vous chérir, toi et ton père, d'une façon presque désordonnée, elle n'a évidemment pas l'emploi de toutes ses facultés aimantes; il aurait fallu à cette femme-là une ribambelle de fils et de filles, ce sera à toi de les lui fournir un de ces jours!

Maxime se mit à rire.

— C'est une excellente idée, parrain; avec

l'exemple de mes parents devant les yeux, comment ne serais-je pas disposé au mariage?

— Effectivement! Cependant, leur exemple est un peu du genre de celui des saints qui se sont livrés à des austérités extraordinaires, plutôt à admirer qu'à imiter, il y a *un* ménage comme celui de ton père et de ta mère, il ne peut, et j'ajouterai il ne doit pas y en avoir deux!

— Ils étaient orphelins l'un et l'autre, ce qui explique en partie la nature si exclusive de leur affection, plaida le fils.

— J'accepte cette explication pour bonne, mais toi, tu n'auras pas à être exclusif, et cela vaut mieux! ah! non, il ne faudrait pas diminuer la part de ta mère; plutôt rester garçon, dit Senne-terre avec vivacité.

— N'ayez crainte, parrain, maman n'a rien à redouter de personne jamais, elle est au-dessus de tout!

— Ah! mon bonhomme, ton maître Baucause jugerait très peu hygiénique de cultiver des affections aussi violentes; il n'y a rien en vérité de plus divertissant que de l'entendre discourir sur ce sujet, lui qui, pauvre homme, est en adoration obéissante devant sa fille; elle mène ce colosse de savant comme il lui plaît! Dommage que Baucause soit resté si peu de temps ici, tu as eu à peine l'occasion de causer avec lui, et j'avais envie qu'il te connût bien.

— Mais il m'a parlé avec beaucoup de bonté, dans la promenade du retour, le jour où nous avons été à Eu. Il m'a même fait subir un interrogatoire en règle.

— Sur quoi, sur ta médecine?

— Un peu, mais surtout sur moi, sur mon éducation, mes goûts, le milieu où j'avais été élevé; d'un autre, j'aurais trouvé cette curiosité déplacée.

— C'est une espèce d'habitude dès qu'on l'intéresse.

— Je l'ai compris ainsi, et n'ayant aucune répugnance à lui répondre, je l'ai fait avec une entière sincérité.

— Il te revaudra cela, j'en suis certain.

— Je ne demande pas mieux; ayant mis la main à la charrue, je désire une belle moisson.

— Tu l'auras; avoue que tes vacances t'ont fait du bien?

— Beaucoup, et je vous en remercie, parrain; c'est à vous qu'en revient tout l'honneur.

— Ah! ne me remercie pas, si tu savais le bien que tu m'as fait, toi. Le jour où j'ai retrouvé mon vieux camarade, j'étais dans une fichue disposition d'esprit, je cueillais encore des fleurs sur les bords du fleuve comme un vieux fou de poète inguérissable, mais j'avais surtout envie de me laisser aller au fil de l'eau avec toutes mes guirlandes inutiles! Maintenant la vie m'intéresse à nouveau, il me semble que quelqu'un a besoin de moi; c'est une illusion, il faut me la laisser!

— Ah! monsieur Senneterre, dit Maxime avec chaleur, je considère que votre amitié est pour mes parents un vrai bonheur et le sera tous les jours davantage; malgré moi, j'avoue, je les trouvais un peu abandonnés...

— La vie qu'ils ont menée peut convenir à la première jeunesse, mais je crois qu'il serait dangereux d'y persévérer; parfois je me suis senti

effrayé de la sensibilité d'âme de ta chère mère ! Je voudrais la voir une personne pratique, un peu terre à terre comme ma sœur ; au fond, Adrienne mesure parfaitement la valeur des choses ; mais elle tient le monde pour nécessaire, et ma propre expérience m'oblige à reconnaître qu'elle a raison.

— Le plus curieux de l'affaire, observa Maxime, c'est que le fond de la nature de ma mère est très pratique ; elle s'intéresse dans sa solitude à énormément de choses ; je me figure qu'au début de son mariage, elle a dû forcer son inclination pour complaire à mon père ; vous, parrain, qui l'avez connu jeune, était-il jaloux ?

Senneterre prit le temps de réfléchir, parut faire une revue mentale et répondit :

— Non, il ne me semble pas... mais dame, le jour où il a été question d'une femme comme ta mère, la nature d'un homme a bien pu se modifier ! Il est certain qu'il l'aime, même aujourd'hui, d'une façon pas ordinaire ; il veille sur elle comme sur un trésor fragile... A ta connaissance, la santé de ta mère a-t-elle jamais sérieusement inquiété ?

— Cela doit être, puisque mon père s'en est toujours extrêmement préoccupé ; pour mon compte, je ne me rappelle jamais ma mère malade.

— Vraiment ? Elle l'a été, cependant, et assez gravement au moment de ta naissance ; j'ai parfois pensé que c'est pour sa femme que ton père a voulu le climat de l'Algérie. En tout cas, ceci est de l'histoire ancienne, nous n'avons à nous occuper que de l'état actuel. Sait-on jamais quelles idées extraordinaires peuvent germer dans la tête des femmes ? Ta mère avait peut-être fait un vœu



au moment de la maladie de son enfant... J'ai idée, je ne sais pourquoi, qu'après ce pèlerinage à Lourdes nous allons la trouver changée... Parleras-tu ici de la lettre que tu as reçue ce matin?

Maxime hésita, puis avec un peu d'embarras, mais en même temps avec décision, dit :

— A Mlle Berthe seulement.

Senneterre eut un beau regard de joyeuse sympathie.

— Je crois, petit, que tu as bien choisi ta confidente.

— J'en suis sûr !

. . . . .

L'intimité avec les Méré était devenue journalière, et la perspective de la voir rompre par la dispersion inévitable à la fin des vacances eût été un chagrin pour Maxime, si le grand désir qu'il éprouvait de retrouver sa mère après une séparation si inusitée n'eût adouci pour lui la peine de l'adieu. Cependant l'existence entièrement nouvelle qu'il avait menée depuis son arrivée au Tréport avait été une initiation heureuse ! Il avait goûté, dans les simples plaisirs d'excursions faites en commun et de réunions familiales, des instants d'un bonheur très doux et très pur ; aucune parole significative n'avait été échangée entre lui et Berthe Méré ; ils jouissaient simplement, innocemment d'heures qui sont peut-être les plus belles de l'existence, celles où les espérances infinies ne prennent aucune forme verbale. A tout moment, quelque chose de nouveau, d'inconnu, de délicieux tressaillait dans ces jeunes âmes ; les gais matins sur la plage, les après-midi dans la campagne

revêtaient, comme exprès pour eux, des aspects qui s'accordaient mystérieusement avec leurs pensées, et dans un silence qu'éclairaient leurs regards brillants, ils mettaient en commun leurs impressions et leurs émotions.

Il ne serait pas venu à l'esprit de Maxime d'oser parler d'amour à cette jeune fille dont on lui permettait avec confiance la libre familiarité, et elle, avec une confiance égale, s'abandonnait à la douceur de leur entente tacite. Marchant au milieu des autres, ils causaient confidentiellement, et avec une simplicité parfaite se racontaient avidement l'un à l'autre dans un premier et instinctif besoin de se donner !

Mme Méré, pleine d'une astuce vigilante, veillait sur les jeunes gens et, sans aucune affectation, s'arrangeait à guider habilement son troupeau, établissant sans en avoir l'air des barrages entre les éléments discordants, et l'extrême naïveté de son philosophe de mari lui était très utile en ces occasions, comme aussi l'indifférence un peu paresseuse de sa belle-sœur Baucause ; la petite Hyacinthe avait, de son côté, beaucoup de sympathie pour le jeune ami de M. Senneterre, et les deux gentilles cousines s'arrangeaient de la façon la plus naturelle pour toujours rester ensemble et pour que Maxime se joignît à elle ; le trio avait ses préférences qu'on respectait, et les fils Grelet menaient à leur façon le reste de la bande, de sorte que chacun dans sa sphère se trouvait satisfait. Aussi quand vint le moment de la dislocation finale, fut-elle empreinte de la plus extrême cordialité ; les Grelet partirent pour Paris précisément le jour que Senneterre et Maxime avaient

fixé pour faire le voyage, et il n'y eut pas moyen d'échapper à l'obligation de faire route avec eux. Jean et Paul avaient déclaré Maxime bon garçon; les demoiselles Grelet lui souriaient agréablement, et M. et Mme Grelet l'accablèrent d'amabilités. M. Grelet avait l'aspect minable, passé et déchiqueté d'un morceau de viande qui a servi à faire la soupe, mais une malice éveillée éclatait dans ses petits yeux perçants; Mme Grelet, par contre, était admirablement prospère, comme il convient à une personne enchantée de tout ce qui lui appartient; son mari l'avait engagée à être aimable pour le « fils unique » qu'était Maxime du Quéroy. Elle profita donc de l'excellente occasion pour engager le jeune homme à venir les voir à Paris, exprima gracieusement le désir de connaître sa mère et s'informa bienveillamment du « jour » de réception de Mme du Quéroy; Maxime dut confesser que sa mère n'en avait pas! Demeurer à Auteuil et ne pas avoir de « jour » parut une énormité à Mme Grelet, mais une circonstance aussi triviale ne pouvait barrer son chemin, et elle opina intérieurement que Mme du Quéroy devait rarement sortir le dimanche... elle profita de la circonstance pour expliquer au jeune du Quéroy le mécanisme très simple et ingénieux de ses réceptions personnelles; elle recevait *tous* les mercredis, mais elle reportait le deuxième mercredi au jeudi, et le quatrième au mardi : de cette façon, elle arrivait à contenter toutes ses relations, et rien n'était plus facile à se rappeler!

Paul Grelet fut sans répit occupé d'un crabe énorme qu'il rapportait et qu'il espérait utiliser pour faire une farce aux employés de l'octroi, et

les répétitions du divertissement prévu servirent à amuser les heures du voyage pour Mlles Grelet, qui, hypnotisées par les discours de leur frère, ne mirent presque aucune intermission à leurs éclats de rire, et firent naître dans l'âme cependant débonnaire de Senneterre le désir de les étrangler. Aussi ce fut avec un réel soulagement que les deux hommes virent enfin poindre à leurs yeux la gare du Nord, et faussant aussitôt compagnie aux Grelet, malgré les adjurations de Paul, filèrent pour leur propre compte, laissant dans leur hâte momentanément leurs bagages aller à la consigne!



### XIII

Il y eut à cette époque dans la paisible maison d'Auteuil une période de félicité calme; quelque chose d'invisible, mais de toujours présent, faisait éprouver aux époux la douceur d'une sécurité profonde; l'espèce de tension et d'alarme intérieure qui n'avait guère laissé de répit à la vive sensibilité de Mme du Quéroy n'existait plus.

Elle avait enfin trouvé le lieu de son repos et se disait tout bas avec une sorte de volupté, que, maintenant, elle pouvait mourir... mourir étant sa femme, l'épouse de celui à qui elle voulait appartenir jusque dans la tombe! L'angoisse de cette appréhension : mourir en marge de la vie régulière, l'avait torturée mille fois, et avec une allégresse tranquille, elle goûtait la paix nouvelle et arrivait à partager l'optimisme de son mari et à croire que leur fils pourrait être tenu à jamais dans l'ignorance de la douloureuse vérité. Aussi la vieillesse lui apparaissait très douce, très apaisante; peu à peu elle s'accoutumait à l'idée d'élargir leur vie en la mêlant à celle des autres : Maxime n'avait pas caché qu'il le souhaitait. Ses affectueuses instances avaient été secondées par celles de l'ami Senneterre et, chose plus inatten-

due, M. du Quéroy s'était cette fois rangé pleinement à leur avis. Même, dans un entretien affectueux, il engagea Maxime à insister et à ne pas tenir compte de la répugnance de sa mère.

Ainsi encouragé, le fils s'était senti à l'aise pour agir, d'autant qu'il jugeait l'heure tout à fait propice. Dès les premiers jours de son retour il avait été frappé du subtil changement qu'il découvrait chez sa mère; les prévisions inexplicables de Senneterre se réalisaient. Il eût été impossible à Maxime de préciser en quoi sa mère était changée, et néanmoins il éprouvait l'impression très vive d'une secrète modification advenue dans son être intime; il arriva à s'imaginer qu'elle avait dû subir quelque crise spirituelle, ou que son père avait cessé une opposition aux pratiques religieuses dont la privation avait fait souffrir une femme pieuse. Pour l'observateur clairvoyant qu'était ce fils dévoué, il ressortait de toute évidence que Mme du Quéroy se trouvait affranchie d'une contrainte intérieure; elle témoignait à son mari une tendresse toujours plus vive, plus vigilante, et avec son fils se montrait plus expansive, plus disposée aux causeries confidentielles; le sujet de Lourdes avait été abordé entre eux : elle avait répondu aux questions de Maxime avec un peu de confusion, mais néanmoins sans céler rien de la consolation que lui avait fait éprouver son pèlerinage. Le fils, très tendrement, avait exprimé son contentement et sa sympathie.

— Tu crois donc? avait-elle demandé en tremblant.

— Je ne sais pas, mère, je suis comme toi, j'aime... et le jour où je me marierai, je désire une

femme croyante, une femme en tout comme ma mère, avait-il ajouté en embrassant tendrement la sienne.

Et il avait pris occasion de cette conversation pour parler de Mme Méré et de ses filles.

— Je désire beaucoup que tu les connaisses, maman, je te veux des amies; tu n'es pas faite pour vivre solitaire... Plus tard, j'espère t'amener une fille selon ton cœur... en seras-tu heureuse?

— Oui, mon Taïb, oui.

— Pourquoi pâlis-tu? tu n'es pas raisonnable. Ma mère, seriez-vous jalouse?

— Peut-être, fils!

— Non, ma chère maman, cela ne te convient pas... Dis-moi, ma mère aimée, as-tu rapporté quelque souvenir de Lourdes?

— Oui... pourquoi, fils?... pour toi?

— Non, maman, pas pour moi. Mais répugnerais-tu à me faire un petit cadeau à l'intention des demoiselles Méré?

— O mon Taïb, je serai trop contente, dit Mme du Quéroy, avec une véritable émotion.

Elle ajouta, d'une voix un peu brisée :

— J'avais rapporté ces petites choses sans savoir à qui je pourrais les donner!

— Eh bien, maman, c'est tout trouvé, je les transmettrai de ta part, et ces dames viendront te remercier; ce sera une très jolie entrée en matière, à mon avis.

Les yeux de Mme du Quéroy se remplirent de larmes.

— Maman, tes nerfs sont malades, dit doucement Maxime; puisque tu as voulu un fils médecin,

il faut en subir les conséquences; je compte que tu obéiras à mes ordonnances.

— Et quelles sont-elles, monsieur le docteur?

— Te distraire... C'est très gentil, Auteuil, mais c'est rudement triste les jours de pluie, et pas folâtre les jours de soleil; si tu tiens à savoir mon avis, tu commencerais par déménager et par venir habiter un quartier bien vivant, bien accessible, dans un appartement où tu aurais une chambre pour ton fils; car vous êtes des parents dénaturés de m'avoir exilé!

— Oh! Maxime! et un jardin?... Comment pourrai-je me passer d'un jardin? Et le calme repose ton père, lui est salulaire.

— Vous irez le chercher l'été à la campagne. Crois-moi, ce serait beaucoup plus pratique, sans compter le danger des cambrioleurs.

— Il y a Wotan qui me garde.

— Je l'admets, et sans sa présence, je ne serais pas rassuré du tout; enfin nous reparlerons de cette question avec père; en attendant, pour rompre un peu la clôture, me permets-tu d'amener à déjeuner Marcel Méré? Ce n'est pas le meilleur échantillon de la famille, quoiqu'il soit excellent garçon : ses sœurs lui sont infiniment supérieures!

— Oui, cher fils, quand tu voudras.

— C'est de bon cœur?

— Tout à fait.

— Et tu ne seras pas fatiguée?

— Non, non, je t'en donne l'assurance.

— Alors, c'est une affaire entendue, et maintenant, maman, va me chercher les petits cadeaux.

— Accompagne-moi là-haut : tu choisiras.

— Mais tu as donc tout un stock disponible?



— On ne résiste pas à acheter.

Mme du Quéroy, suivie de son fils, monta dans sa chambre et, d'un tiroir de son bureau, tira une petite boîte contenant plusieurs médailles, un crucifix de nacre, un chapelet : objets puérils et tendres.

— Donnerais-tu volontiers le chapelet, maman ?

— De tout cœur.

— Alors je le prends avec deux médailles, et je te raconterai le succès de mes cadeaux ; voyons, maman, pendant que tu entr'ouvres tes petites cachettes, fais-moi voir un peu le portrait du pauvre petit frérot ; j'en voudrais une copie pour moi ; j'ai beaucoup pensé à lui pendant mon pédestre voyage, et au plaisir que j'aurais eu à me trouver avec mon frère ; je suis persuadé que c'est à son sujet que tu avais dû faire un vœu.

— Non, fils, répondit Mme du Quéroy d'une voix un peu basse.

— Alors, au mien ?

— Oui... le jour de ta naissance !

La parole était sortie presque involontairement, et Mme du Quéroy demeura muette, stupéfaite de l'avoir prononcée ; son fils n'observa pas d'abord son agitation contenue et répliqua :

— A propos de naissance, comment se fait-il que mon père et toi, aimant votre fils plus qu'il ne le mérite, ne me souhaitiez jamais mon anniversaire ?

Cette fois le tremblement visible des lèvres de sa mère, la subite et douloureuse expression qui lui passa dans les yeux ne purent échapper à Maxime : un instant saisi d'étonnement, il la regarda, puis demanda :

— Est-ce que tu as une superstition à ce sujet, par hasard ?

— Oui... oui... une grande superstition...

— Ma mère chérie ! — et il l'embrassa sur le front, lui caressant en même temps ses beaux cheveux d'un geste protecteur, — je ne veux pas contrarier tes idées, mais, pour ma part, je me trouve joliment chanceux d'être le fils d'un pareil père et d'une pareille mère, et j'entends m'en réjouir... Puisque tu ne veux pas fêter mes vingt-quatre ans le mois prochain, je m'en charge, moi, j'inviterai l'ami Senneterre à venir faire bombance en mon honneur.

— Non, non, dit Mme du Quéroy d'un accent frémissant, non, fils, je t'en conjure...

Et devant la surprise visible de Maxime, elle ajouta :

— Je croirais que cela te porterait malheur...

— Oh ! maman, fit-il avec un léger reproche dans l'accent, je ne te comprends pas tout à fait... mais enfin, pour t'obéir, on ne parlera pas plus de mon anniversaire que de celui d'un enfant trouvé ! Seulement, je ne te cache pas que j'en ai dit un mot à Mme Méré, et je crains qu'elle ne s'imagine te faire plaisir en témoignant s'en souvenir !

Alors d'un commun accord, comme pris d'une gêne involontaire, ils laissèrent là le sujet.

Quelques jours plus tard, Marcel Méré venait, en compagnie de son oncle Senneterre, déjeuner à Auteuil, et le soir, rentré au logis, subissait de sa famille un interrogatoire serré.

Mme Méré, en femme sage, ne songeait à rien hâter, et ne voulait témoigner d'aucun empressement prématuré ; néanmoins, elle avait été en-

chantée de cette première avance de la part des parents de Maxime et, en attendant de pénétrer elle-même dans la place, était avide de détails; Marcel ne sut que médiocrement satisfaire la curiosité maternelle :

— Oui, Mme du Quéroy a été très aimable, un peu silencieuse cependant, ce n'est évidemment pas une personne à inviter avec Mme Batilly et M. Frouard... elle ne tient pas à ce qu'on lui parle d'Alcibiade. Tu sais, maman, elle s'entendrait mieux avec tante Zoé (tante Zoé était Mme Baucouse).

— Je comprends, avait répondu Mme Méré, toujours soigneuse de ne pas témoigner de déception, c'est une personne simple.

— C'est cela même, répliqua Marcel, très simple et très bonne, et elle a en sus les plus beaux yeux du monde.

Berthe, qui était extrêmement friande de particularités sur la mère de Maxime, essaya d'arracher quelques informations supplémentaires à son frère; à grand'peine elle obtint qu'au prix d'un effort mental considérable il se rappelât comment Mme du Quéroy était habillée, mais il fit preuve de beaucoup plus de précision dans ses souvenirs quand il se mit à célébrer l'excellente chère qui lui avait été offerte et vanta l'abondance des plats et des vins.

— Ce sont là des habitudes de provinciale, prononça sentencieusement Mme Méré, et un régime pernicieux pour la santé.

— M. du Quéroy paraît pourtant joliment se bien porter, et quant à Mme du Quéroy, elle a l'air de la sœur de Maxime.

Mme Méré ne voulut pas, pour si peu, contredire son fils, mais elle avait des idées arrêtées quant à la correction des appréciations masculines, et nourrissait une conviction profonde de l'incompétence des hommes en général et de la légèreté de leurs jugements; son frère et Marcel devaient évidemment être dupes d'une apparence de fausse jeunesse, due peut-être à des artifices; et sa belle-sœur Baucause étant précisément venue après dîner lui faire une visite, elle s'empressa de lui communiquer ses impressions.

Mme Baucause, sans mettre en question la perspicacité de sa belle-sœur, suggéra cependant qu'on ne pouvait avoir une opinion décisive avant d'avoir vu Mme du Quéroy, et elle ajouta du ton un peu plaintif qui lui était coutumier :

— Je suis très curieuse de la connaître, et ce qui arrive rarement, je crois que le docteur est dans le même cas; il m'a déjà demandé deux ou trois fois si vous pensiez recevoir chez vous les parents du jeune du Quéroy; je vois bien qu'il fait grand cas de ce jeune homme!

Mme Méré écouta ce petit discours avec une extrême satisfaction, d'autant plus qu'elle put répondre :

— Raoul parle de me conduire chez Mme du Quéroy avant la fin de l'année, et j'ai l'intention de les inviter à mon premier dîner. Raoul a le plus grand désir que je me lie avec Mme du Quéroy, et, d'après tout ce que je sais d'elle, je ne demande pas mieux, son mari et elle forment un ménage modèle; ils vivent à la lettre uniquement l'un pour l'autre!

Mme Baucause soupira, elle enviait toutes les



femmes qui pouvaient garder quelquefois leur mari au logis; le sien ne faisait vraiment dans sa famille que de fugitives apparitions, vu que lorsque, par hasard, il se trouvait chez lui, c'était pour s'enfermer rigoureusement dans son cabinet de travail.

— Et pour leur fils, je pense? ajouta-t-elle.

— Bien entendu, pour leur fils. Ils ont mené seuls, m'a dit Raoul, très loin son éducation.

— Ils me font l'effet d'originaux, observa Mme Baucause dont la compréhension manquait de largeur.

— Peut-être dans une certaine mesure, concéda Mme Méré, mais cela ne les a pas empêchés de faire de leur fils un charmant garçon, pas du type banal, je l'avoue...

— Il a l'air sérieux, le docteur est convaincu qu'il réussira.

— Je n'en doute aucunement.

— Et de plus, continua Mme Baucause, il est toujours agréable d'acquérir de nouveaux amis qui en valent la peine. Pour mon compte, je serai charmée d'entrer en relations avec les du Quéroy. Marcel vous a-t-il raconté comment ils sont installés?

— On ne peut mieux. Je le savais par Raoul, qui jure que Mme du Quéroy est la meilleure maîtresse de maison qu'il connaisse!

— Mon Dieu, comme c'est drôle qu'elle n'aime pas recevoir; si elle manquait d'argent, cela s'expliquerait, mais ce n'est pas le cas?

— Oh! pas du tout!

Mme Baucause prit ce qui était chez elle l'attitude de la réflexion, c'est-à-dire qu'elle regarda

d'un air absorbé ses ongles de la main gauche, et du pouce de la main droite les frotta l'un après l'autre, après quoi, elle déclara :

— Le mari devait être un jaloux.

— C'est l'idée que j'ai eue, acquiesça Mme Méré.

— Cette pauvre femme sera sans doute ravie qu'on l'aide un peu à s'affranchir; oh! pour ma part, j'y contribuerai bien volontiers.

Et satisfaites de la bienveillance générale de leurs intentions, les deux belles-sœurs, se dissimulant soigneusement leur arrière-pensée, se levèrent et s'approchèrent de la table autour de laquelle était assise la jeunesse, et l'une et l'autre sourirent à la fille qui occupait plus particulièrement sa pensée.

. . . . .  
A la même heure, M. et Mme du Quéroy se trouvaient seuls dans la quiète intimité de leur foyer. Maxime, devant passer la soirée au théâtre avec Senneterre, les avait quittés de bonne heure. Le calme le plus absolu régnait autour d'eux, rien ne bougeait dans la maison, car Madeleine était déjà retirée dans sa chambre. Au dehors, la nuit était sereine et claire; un des volets du cabinet de travail avait été volontairement laissé ouvert afin qu'on pût jouir de la vue du jardin, tout mystérieux et chaste dans sa beauté automnale. La lune brillait dans un ciel très haut, les allées de gravier étaient toutes blanches, tandis que les arbres verts se détachaient épais et noirs. Les coins d'ombre semblaient cacher des choses secrètes.

Mme du Quéroy, qui, pensivement, regardait le feu, se leva et alla contempler la nuit... Ce vide du jardin désert évoqua à son esprit la pensée de

l'avenir, si insondable derrière le voile qui le cache. Elle se sentit écrasée du poids de sa propre faiblesse, le souvenir d'une nuit semblable, à pareille date, vingt-deux ans auparavant, s'abattit sur son cœur, le faisant palpiter éperdument et saigner toutes les blessures anciennes. D'un mouvement subit, avec le sanglot étouffé d'une créature blessée, elle se retourna et alla s'abattre dans les bras qui, à son premier geste de détresse, s'ouvraient pour la recevoir.

— Marie, ma bien-aimée, qu'y a-t-il ? demanda anxieusement M. du Quéroy.

La réponse vint comme un cri déchirant :

— Et songer que je n'ai pas osé lui demander de rester ce soir, que je ne l'ai pas béni... que je n'ai rien dit... pas une parole à mon enfant, à mon fils ce jour... ce jour où il est né !

— Ma femme chérie, calme-toi, calme-toi.

Son mari la fit asseoir tout contre lui, cherchant à découvrir le cher visage, mais la femme courageuse, qui rarement s'abandonnait, ne pouvait arrêter le ruisseau de ses larmes ; jamais celui qui l'aimait ne l'avait vue ainsi, elle qui, par tendresse, cachait comme une lâcheté ses heures de découragement ; maintenant, dans une sorte de paroxysme, l'angoisse si souvent étouffée débordait ; elle s'était relevée et marchait de long en large, balançant le haut de son corps dans un monotone mouvement ondulatoire dont elle scandait ses paroles...

— C'est cette nuit, c'est presque l'heure anniversaire de l'instant où il est né, où je l'ai mis au monde... et je ne peux pas le lui dire, et il l'ignorera toujours... Sais-tu ce qu'il m'a de-

mandé? Pourquoi nous ne fêtions jamais son jour de naissance? Ah! quel instinct secret l'a donc averti... Et ce matin ton ami Senneterre l'a interrogé sur la date exacte... Il a donné celle de l'autre, la sienne, puisqu'il n'est pas mon fils; mon fils, à moi, est mort, mort... Oh! j'ai été coupable, bien coupable, je le sais... mon fils n'aurait jamais dû naître, mais puisque je lui avais donné la vie, je devais le garder... il était à moi, c'est ma chair, c'est mon sang, c'est toi et moi, et moi, misérable, je ne lui suis rien, je suis une étrangère...

Et avec une sorte de violence, Mme du Quéroy écarta les mains de son front qu'elle tenait serré d'un mouvement convulsif comme pour en écraser les pensées. Elle était superbement belle, dans le désordre de la douleur, ses cheveux bruns soulevés, ses yeux brillant de larmes. Une minute, le sang lui colora vivement les joues, puis, levant ses yeux dilatés sur le visage bouleversé de son mari, elle devint d'une pâleur mortelle, et d'une voix mourante, balbutia :

— Pardon...

En même temps s'affaissant dans un fauteuil, elle demeura comme privée de vie! Mais, avec l'ardeur d'un jeune amant, son mari fut immédiatement à ses pieds, lui entourant la taille de ses bras forts, attirant sur sa large épaule la tête fléchie, baisant passionnément les beaux cheveux soyeux, le front blanc, les paupières closes, et entre les baisers murmurant les plus tendres mots d'amour :

— Mon adorée, ma mienne, mère de mon fils, je t'en prie, je t'implore, ne te laisse pas aller à de pareilles idées; elles te tuent, elles détruisent



notre bonheur; ton fils est heureux; aucune mère n'est plus aimée que toi, n'a son enfant plus à elle; le reste... le reste... il n'y faut pas penser, aie pitié de mon ancienne misère; s'il y a eu un coupable, c'est moi (elle secouait négativement la tête), si, c'est moi seul; mais crois-tu vraiment, mon adorée, que nous ayons été coupables de nous aimer; n'est-ce pas un sacrilège, de dire une chose pareille; quelle union fut jamais plus sainte, plus fidèle que la nôtre? Il faudrait être fou pour juger autrement. Les lois humaines qui rivent un vivant à une morte ne peuvent compter aux yeux d'êtres intelligents et sincères, et notre fils, quand il saura, pensera ainsi... Ce que nous avons fait pour lui... a peut-être été une erreur, une faiblesse de notre part, mais nous l'avons fait parce que ces lois cruelles pesaient sur un innocent, l'auraient injustement écrasé toute sa vie... rappelle-toi que maintenant il envisage l'existence armé de tous les avantages d'un fils d'honnête homme! Ce que j'ai accompli, mon fils Maxime le recueillera...

Elle n'avait pas ouvert les yeux, et comme un souffle passa entre ses lèvres un seul mot :

— Félix...

— Non, reprit du Quéroy, non, notre Taïb, le bon, le bien-aimé... Tu étais si heureuse de me le donner, quand il est né... as-tu oublié?

— Oublié? ah! Dieu!

— Ma belle perle noire, ouvre tes yeux chéris, regarde ton amant, ton époux, je t'en conjure, je t'implore; ne regrette pas de m'avoir donné mon fils... Je suis si fier de lui... et si fier de sa mère... Tu m'avais promis d'être heureuse maintenant que rien n'est plus entre nous!

— Je le suis, mon Charles, je le suis ; ces moments de délire reviennent malgré moi... Je dois être fatiguée, énervée, et alors, dans ces instants-là, une peur me prend... si terrible qu'il me semble que je vais mourir. S'il allait cesser de m'aimer !

— Ton fils, cesser de t'aimer ? Ah ! Marie, il faut, en effet, que tu sois malade, pour concevoir une pareille idée ; reconnais qu'elle est insensée.

Le beau visage de Mme du Quéroy reprenait peu à peu son calme sous l'influence de la chaude tendresse qui la berçait ; le sang affluait de nouveau à son cœur. Il existait pour elle une sorte de magie dans la voix et dans les caresses du maître de sa vie, et sous cette parole chérie, la douleur se détachait d'elle comme une cuirasse qu'on lui eût enlevée.

Son mari vit le changement qui s'opérait, et continua d'une voix tendre et un peu monotone :

— Et notre fils se mariera, tu verras tes petits-enfants autour de toi ; mon brave Senneterre, qui est l'honneur et la délicatesse même, m'a averti qu'il lui semblait avoir surpris chez Maxime une inclination sérieuse pour la plus jeune de ses nièces, et il a ajouté que la jeune fille n'avait pas de fortune ! Je l'ai assuré de notre indifférence à cet égard ; dis, Marie, est-ce que tu n'aimerais pas une jeune famille autour de toi... des enfants de notre fils... en devenant vieux, nous serions trop seuls, vois-tu ; il nous faut animer notre maison ; cette famille que nous aurions désirée, notre *Taïb* nous la donnera... Senneterre a raison, je n'ai pas le droit de te confisquer à mon profit exclusif, je ne suis qu'un pauvre mortel, après tout.

— Charles !

— Oui, je sais, je comprends, je te garderai ton mari, le plus longtemps possible, bien des années, j'espère; mais j'aime pourtant à sentir mon fils, là, prêt à relever ma garde, si je tombais...

Ce n'était pas par irréflexion que M. du Quéroy prononçait des paroles dont il savait d'avance l'effet sur sa femme; mais il voyait là un moyen de l'arracher à la pensée d'elle-même et à la contemplation du douloureux problème de sa vie propre; en outre, malgré lui, ces pensées venaient à l'esprit de l'homme heureux; l'idée de la mort, qui ne l'avait guère occupé, s'était, ces temps derniers, plusieurs fois imposée à lui, très probablement en choc de retour et par suite des soucis qu'entraînait pour lui la liquidation de la succession de la malheureuse créature dont il avait été le mari... une maison, apportée en dot par la pauvre femme, avait décuplé de valeur, et il importait, en regard des appréciations du notaire, de régler les choses au mieux des intérêts du fils. M<sup>e</sup> Casquet, le notaire bordelais, s'étonnait déjà de l'absence du jeune homme et de ne le voir intervenir que par procuration; il fallait sa longue connaissance du caractère et de l'intégrité de M. du Quéroy pour que cette manière d'agir ne lui causât pas de véritables scrupules, une succession étant aux yeux de l'excellent officier ministériel quelque chose de sacré, d'un intérêt primordial; et tout titre de propriété un document dont l'importance venait immédiatement après celle des évangiles.

M. du Quéroy devait soutenir une correspondance dont la nature le torturait, et qu'il cachait jalousement à sa chère compagne; la hantise de

ces préoccupations dont il n'arrivait pas à s'affranchir l'obligeait à se rendre compte que ni lui ni sa femme n'échapperaient dans la solitude aux obsessions douloureuses !

Après un silence, les époux s'étreignirent passionnément, semblant tacitement se jurer de vivre pour que l'autre vive ; du Quéroy dit :

— Tout ceci, ma bien-aimée, prouve que toi et moi avons parfois des idées noires ; tu as vu comme notre Maxime est revenu égayé pour avoir vécu dans un milieu familial où l'on se trouve distrait honnêtement ; nous allons, si tu veux me plaire, imiter ces bons exemples ; commande-toi une belle robe, et puis nous aviserons à faire sans retard la connaissance de notre future bru !



## XIV

M. du Quéroy, sur un ton de tendre amitié, avait interrogé Maxime au sujet de ses sentiments à l'égard de la jeune nièce de leur ami Senne-terre, et touché de tant de prévoyante bonté, le fils avait parlé sans réticence : « Assurément ce qu'il éprouvait n'était pas de la passion, puisqu'il acceptait sans hésiter l'éventualité d'attendre, néanmoins Berthe Méré l'attirait vivement, et l'idée d'unir sa vie à la sienne comblait ses désirs ; du moment que l'approbation de ses parents lui était acquise, il envisageait comme très belle l'existence qui l'attendait. » Le bonheur évident de M. du Quéroy en écoutant parler son fils mit le sceau au contentement de Maxime, qui exprima chaleureusement à son père combien il lui était reconnaissant d'avoir devancé ses confidences, avouant que la crainte de troubler la quiétude de sa mère l'aurait peut-être porté à les différer. Le visage si ouvert de M. du Quéroy s'assombrît un peu, son regard un moment se voila de tristesse, néanmoins sa voix conserva un accent assuré pour répondre :

— Ta mère, mon ami, est d'une sensibilité presque anormale, pour son malheur : tout ce qui peut influencer ton avenir aura infailliblement

dans son cœur une répercussion violente; il faut nous y résigner; mais je sais, je puis l'affirmer, que la pensée de te voir marié jeune, dans des conditions de famille si satisfaisantes pour notre tranquillité lui causera une joie profonde; elle veut très prochainement connaître Mme Méré, et cette charmante Berthe; ta mère et moi, Maxime, sommes ambitieux de posséder des petits-enfants!

— Merci, père, dit Maxime d'une voix où vibrerait l'affection, maman et toi avez toujours été trop bons pour moi : aucun fils n'a eu une plus belle destinée!...

L'expression de M. du Quéroy se fit grave et tendre à la fois :

— Oui, mon fils, nous t'avons aimé, nous t'aimons au-dessus de tout; sois-nous toujours indulgent.

— Indulgent, moi, père? comment peux-tu te servir d'un pareil vocable? Indulgent à mon père et à ma mère! C'est votre indulgence que j'aurai toujours à solliciter.

— Ah! mon ami, chacun peut s'être trompé dans le chemin qu'il a suivi : nous ne t'avons peut-être pas préparé et ménagé les amis dont l'appui un jour t'eût servi; sans la rencontre fortuite que j'ai faite de mon vieux camarade Senneterre, que j'avais négligé d'une façon excusable, tu aurais manqué d'occasions propices pour rencontrer une femme digne de toi. Nous sommes tous sujets aux erreurs : j'ai pu en commettre dans ma vie... si un jour tu en juges ainsi, je te demande de m'absoudre.

— Père, je t'en supplie, ne parle pas de cette façon, dit Maxime, que l'agitation évidente,

quoique réprimée de son père, bouleversait. Je ne te comprends pas, et néanmoins tes paroles me font mal... Ah! vos vacances solitaires ne vous ont pas réussi, mon cher papa, et je t'avertis que l'été prochain je m'opposerai à ce que toi et maman alliez sans moi vous séquestrer dans un trou de campagne.

— Nous ne le ferons plus, cher fils, nous ne le ferons plus, dit M. du Quéroy d'une intonation où perçait comme un accent de triomphe.

— J'en prends acte.

— Je t'y autorise.

A quelques jours de là, Maxime disait à son père :

— En attendant la visite de Mme Méré à maman, pourquoi, père, ne viendrais-tu pas un dimanche, l'après-midi, rue de l'Abbé-de-l'Epée? Ce serait même plus agréable pour tous, si la connaissance était renouée avec toi avant la rencontre officielle.

M. du Quéroy entra volontiers dans cette combinaison, et il fut décidé que sans prévenir la famille Méré, le père et le fils iraient le dimanche suivant ensemble faire une visite : M. du Quéroy aurait le prétexte, très naturel, de souhaiter sans plus de retard, remercier Mme Méré de toutes les bontés qu'elle avait témoignées à Maxime, et, par la même occasion, il réclamerait son titre d'ancien ami. Au moment de se mettre en route, — Maxime était venu chercher son père — le jeune homme fut étonné de l'espèce d'émoi que M. du Quéroy paraissait éprouver ; aussi, une fois seul en voiture avec son père, il lui demanda en plaisantant :

— Père, aurais-tu, par hasard, jadis, été amou-

reux de Mme Méré? J'ai, d'ailleurs, observé qu'elle ne te nomme qu'avec une exaltation contenue!...

— Non, Maxime, non, dit M. du Quéroy sur le même ton de raillerie, je crois même me rappeler que je la trouvais un peu ennuyeuse. Sa mère, par exemple, était une femme charmante; Raoul lui ressemble beaucoup. Elle me voulait du bien, la pauvre femme, et je crois en effet qu'elle m'eût accepté volontiers pour gendre.

— Connaissais-tu ma mère, en ce temps-là?

— Oh! non.

— Tu l'as connue longtemps avant de l'épouser?... L'as-tu aimée tout de suite?

— C'est bien vieux, mon ami, ces souvenirs : mieux j'ai connu ta mère, mieux je l'ai aimée!

— Ah! que cela me fait plaisir de t'entendre parler ainsi. Il me semble, à moi, qu'une affection qui grandit peu à peu, qui se développe est plus solide, plus durable que celle qui croît en un jour.

— Tu peux en être certain.

— Vois-tu, père, j'ai hâte que Berthe connaisse maman, qu'elle apprenne en la voyant ce qu'est l'épouse parfaite. Mme Méré, assurément, est une femme irréprochable et excellente; mais elle a, vis-à-vis de son mari, un ton d'autorité que je n'admire pas; non, aucune femme que je vois ne ressemble à maman; j'adore sa douceur!

Maxime fut étonné de l'impétuosité avec laquelle son père lui saisit la main, la broyant d'une étreinte passionnée tout en disant :

— Oui, tu as bien dit son adorable douceur... Maxime, toute ta vie, quoi qu'il arrive... quel que soit ton bonheur, sois bien fidèle à ta mère... je te la confie...



Il y eut un silence, le jeune homme ne voulant pas paraître s'apercevoir de l'émotion de son père, de crainte d'être lui-même dominé par la sienne, mais un trouble secret se mêla dès cet instant à sa joie; la conviction que ses parents cachaient une préoccupation douloureuse s'imposa avec force; il lui était impossible d'en imaginer la nature, car dans le champ des suppositions qui se présentaient à son esprit, l'une paraissait plus inadmissible que l'autre... Il en vint à se dire que les troubles nerveux se communiquent, et se demanda si ceux de sa mère n'avaient pas un retentissement chez son père?... Ce n'était, en tout cas, pas le moment d'y penser, et il fit dévier l'entretien sur des sujets moins poignants; du reste M. du Quéroy s'y prêta de bonne volonté et rapidement il reprit sa belle sérénité, regardant son fils avec un tendre orgueil; enfin, comme ils arrivaient à la porte des Méré, M. du Quéroy dit :

— C'est une heureuse fille que celle que tu as choisie; ah! la bonne Adrienne et moi n'avions pas lu cette combinaison dans l'avenir...

Le petit salon de Mme Méré était plein d'amis quand les MM. du Quéroy firent leur apparition qui causa un remue-ménage immédiat; la maîtresse de maison se porta vivement à leur rencontre, et, d'un élan cordial, embrassa sur les deux joues son ancien ami; celui-ci, surpris, mais tout content d'une pareille réception, rendit fraternellement l'accolade, et au milieu des rires et des manifestations d'une affectueuse gaieté, les présentations familiales s'effectuèrent.

Appelées par leur mère, les demoiselles Méré accoururent de la salle à manger où la jeunesse

goûtait; elles furent nommées au père de Maxime qui, s'autorisant du privilège que lui conférait la réception de Mme Méré, les embrassa paternellement; il immobilisa devant lui une seconde la cadette et arrêta sur elle, d'un air de complicité, la caresse de ses yeux rieurs... Tout émue, la jeune fille se retourna vers Maxime et, dans un choc joyeux, leurs regards se rencontrèrent. Puis ce fut le tour du professeur de philosophie que la voix autoritaire de sa femme arracha au calme repos de son cabinet de travail :

— Julien, mon ami, viens de suite; voici enfin mon cher ancien camarade de jeunesse, Charles du Quéroy!...

L'excellent M. Méré arrivait à l'instant, empressé, timide et compassé; mais il serra d'enthousiasme la main de M. du Quéroy, dont le beau visage ouvert et gai, et encore si jeune, lui fut aussitôt sympathique. Mû par le désir d'être agréable, et obéissant à une sorte de pli professionnel, il s'empressa de louer Maxime et termina son éloge en disant :

— C'est un jeune homme exceptionnel.

— Je n'y contredirai pas, reprit gaiement du Quéroy; en tout cas, mon fils a le bon goût d'apprécier les amis qui en valent la peine : il ne se lasse pas de me dire combien il a été heureux, pendant ses vacances. Ah! il n'imitera pas son père, il ne vivra pas en sauvage; je suis ravi de le voir partir sur un si bon pied.

— Et vous avez raison, cher ami, approuva Mme Méré, les bonnes fréquentations sont pour les jeunes gens de la plus haute importance.

En même temps, elle conduisait son visiteur

vers le petit canapé ancien, qui figurait, dans son mobilier, le siège d'honneur, et avec de nouvelles paroles de bienvenue, l'engageait à y prendre place à son côté; ils y étaient à peine installés que la porte s'ouvrait pour laisser passer Senneterre... A la vue du groupe formé par sa sœur et du Quéroy, il resta un instant immobile de surprise, puis, l'air ravi, s'avança vers eux.

— Toi! s'écria-t-il, en serrant la main de son ami, eh bien, tu es toujours cachottier!

Et s'adressant à Mme Méré, qui rayonnait de satisfaction, il ajouta :

— Croiras-tu qu'il ne m'avait rien dit de ses intentions? Voyons, Adrienne, comment le trouves-tu, l'aurais-tu reconnu?

— Certes, je l'ai reconnu, et cela ne m'a pas été difficile.

Du Quéroy, de son côté, affirma qu'il trouvait Mme Méré très peu changée par le cours des années, un peu moins jeune, voilà tout.

— Voilà tout, répéta Senneterre, ce voilà tout, hélas! en dit long!

Bientôt, d'une pente naturelle, l'entretien tourna au tête-à-tête entre du Quéroy et Mme Méré; celle-ci estimait la circonstance d'une importance justifiant la négligence de ses autres amis; elle se tourna une seule fois du côté où trois ou quatre dames formaient un petit cercle et lança aimablement :

— Vous m'excuserez, n'est-ce pas, de vous abandonner, nous ne nous sommes pas vus, M. du Quéroy et moi, depuis vingt-cinq ans!

Les réponses vinrent simultanées et rassurantes :

— A votre aise, à votre aise, chère amie.

— Je cause avec Mme Batilly.

— M. Perier me raconte des histoires surprenantes.

La jeunesse, discrètement, s'était éclipsée dans la salle à manger. Hyacinthe Baucouse, précédant ses parents attendus à dîner, venait d'arriver et la présence de M. du Quéroy lui fut annoncée; curieusement, elle s'approcha de la petite porte entre le salon et la salle à manger afin d'examiner à son aise le père de M. Maxime.

— Votre papa me plaît beaucoup, dit-elle en se tournant vers le jeune homme.

— Et à vous, mademoiselle Berthe? demanda Maxime en riant.

Les deux jeunes gens se tenaient debout en face l'un de l'autre. Hyacinthe, en bonne personne, s'était détournée, mais s'apercevant que sa cousine ne répondait pas, elle souffla vivement :

— Parle donc, bête!

Cette boutade les fit tous les trois éclater de rire. Berthe, qui était la plus nerveuse, eut quelque peine à reprendre son sang-froid; quand elle parut à peu près calmée, Maxime répéta une seconde fois l'interrogation, mais à voix plus basse :

— Comment trouvez-vous mon père?

— Il vous ressemble, dit-elle en souriant, levant, pour mieux vérifier son assertion, les yeux sur le visage de Maxime : l'expression qu'elle y lut les lui fit baisser avec un peu d'embarras.

Maxime, qui s'enhardissait, continua :

— Je suis désireux que vous connaissiez mes parents; je sais que vous aimerez ma mère.

— Oh! j'en suis sûre...

— Elle a bien envie de vous voir,



— Vrai?

— Je vous en donne l'assurance.

— Ce sera un grand bonheur pour moi; sait-elle que je partage ses goûts de tranquillité?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que je suis opposé à la solitude, même pour les gens les plus heureux; je souhaite que vous ayez tous les goûts de ma mère, sauf celui-là.

— C'est sérieux?

— En doutez-vous?

— Non... lui avez-vous dit combien le petit chapelet m'a rendue heureuse.

— Je le lui ai dit, mais vous le lui répéterez.

— Je n'oserai peut-être pas.

— Je suis convaincu du contraire.

Et afin de mieux approfondir la question, ils allèrent d'un commun accord s'asseoir loin des autres, sur deux chaises rangées contre le mur.

La présence et le visible encouragement de son père donnaient à Maxime une assurance affectueuse qu'il n'avait jamais eue; ses yeux cherchaient obstinément ceux de Berthe, qui, dans une heureuse et honnête franchise, ne les détournait pas. Leur intimité d'âme était profonde, et tous deux en avaient délicieusement conscience; ils parlaient par phrases courtes, s'arrêtant, faisant des pauses, encore plus éloquentes que les paroles, absolument indifférents à ce qui n'était pas eux-mêmes, percevant, comme une rumeur vague et très lointaine, les rires et les voix, ne se souciant aucunement d'être observés, enveloppés de bonheur comme d'une armure. Pendant cette brève

de mi-heure leur mutuelle affection, semblable à une belle fleur qui n'attendait que la lumière pour s'épanouir, fit d'incroyables progrès; les deux jeunes cœurs se sentirent mystérieusement rivés l'un à l'autre... Il fallut la voix de Mme Méré pour les réveiller de leur enchantement; elle parut dans la salle à manger suivie de M. du Quéroy, jeta autour d'elle un regard circulaire et marchant droit vers Maxime, lui dit gaiement :

— Nous vous gardons à dîner, monsieur Maxime; du moins si vous le voulez bien. Votre cher père est consentant. Je ne lui demande pas de rester, car je sais d'avance qu'il me refuserait; en quoi, d'ailleurs, il aurait raison. Il nous quitte, mais pour revenir bientôt, et nous avons pris date afin de nous rendre tous à Auteuil et avoir le si grand plaisir de connaître votre chère maman.

Mme Méré, tout en parlant, tenait d'un geste protecteur sa fille par la main et, tout doucement, la poussait du côté du père de Maxime, qui, aussitôt, lui demanda, avec une malice significative :

— La pensée de cette visite vous est-elle pénible, mademoiselle?

— Oui, monsieur, répondit Berthe avec un sourire malicieux.

— J'en suis bien fâché; et moi qui espérais avoir conquis votre sympathie.

— Il ne faut jamais être sûr de rien, répondit-elle d'un petit ton de défi. Une sorte de griserie joyeuse la tenait, elle aurait voulu dire des folies, sauter au cou de ce père dont les regards déclaraient si clairement la tendre approbation.

Mme Méré, le rouge aux pommettes, vraiment agitée et heureuse, tremblait presque de voir les

choses aller si rapidement; elle trouvait que son ancien ami manquait un peu de diplomatie, car, sans se soucier de personne, il avait fait asseoir Berthe à son côté, et forcé Maxime de se joindre en tiers à leur entretien; rien ne pouvait être plus significatif que cette manière d'agir, et Mme Méré, esclave des procédés corrects, en était vraiment embarrassée; elle restait là pour couvrir de sa présence tant d'imprudences. Hyacinthe Baucouse s'était gentiment rapprochée de sa tante et, lui passant un bras sous le sien, se pencha et l'embrassa légèrement sur la joue, tout en la pinçant sournoisement, d'une façon qui voulait exprimer contentement et sympathie!

Cependant le son du timbre fit rentrer hâtivement Mme Méré au salon, d'où, quelques minutes après, elle revint, escortant son beau-frère, le docteur Baucouse, qu'elle conduisit, l'air enchanté, à du Quéroy; celui-ci, les voyant venir, s'était levé, non sans avoir préalablement glissé un dernier mot (qui la fit rougir) dans la petite oreille de Berthe!

Mme Méré, avec un flot de belles paroles, présenta les deux hommes l'un à l'autre; ils se donnèrent la main; le docteur exprima sa vive sympathie pour son jeune futur confrère; le père, de son côté, remercia le maître illustre, l'un et l'autre se regardèrent deux ou trois fois avec une sorte d'attention curieuse, marquée surtout chez du Quéroy. Mme Méré, qui ne paraissait pas mettre en doute leur mutuelle satisfaction, dit gracieusement à son ami :

— Maintenant que le docteur Baucouse est là, avec qui vous aurez j'en suis sûre grand plaisir à

causer, j'espère, cher monsieur et ami, que vous allez nous faire la faveur de rester encore un moment.

Mais à son sincère étonnement, et au désappointement de Maxime, M. du Quéroy, tout en exprimant l'espoir d'une nouvelle rencontre prochaine, affirma l'obligation où il était de rentrer à Auteuil sans plus de délai, ajoutant, avec un peu d'émotion dans la voix :

— Ma femme serait inquiète, si je tardais trop !

— Ah ! Mme du Quéroy n'est pas ici ? dit le docteur Baucouse.

— Mme du Quéroy a été souffrante et fait peu de visites, expliqua Mme Méré, nous aurons le plaisir d'aller la trouver chez elle, dimanche prochain.

Le docteur Baucouse ajustait son pince-nez, ce qui était toujours pour lui une question d'équilibre instable ; il en parut assez occupé pour se tenir un peu à l'écart, pendant que le père de Maxime prenait congé. On échangea, de part et d'autre, de courtois regrets et, défendant à son fils de bouger, du Quéroy, accompagné de la seule Mme Méré, effectua une sortie à l'anglaise ; en mettant son paletot dans l'antichambre, il s'arrêta une seconde pour prêter encore l'oreille au joyeux brouhaha qui venait de la salle à manger.

— Merci, et à bientôt, dit-il à Mme Méré.

Puis il ajouta :

— Je suis bien heureux de vous le laisser !



## XVI

L'escalier des Méré était éclairé assez faiblement au gaz, il y faisait froid, et le contraste avec la chaude atmosphère qu'il quittait tomba avec une impression de tristesse sur M. du Quéroy; lentement, il descendit les étages successifs, le regard fixe, le visage tendu, l'expression de ses yeux étrangement changée... à chaque pas, de minute en minute, l'impression troublante se précisait! En voyant apparaître le docteur Baucouse, l'ingénieur avait éprouvé une sorte de choc dont il ne comprit pas sur l'instant la nature; possédant une facilité naturelle à retenir les noms, et de plus en ayant cultivé l'habitude, celui de Baucouse, il en était certain, ne s'associait à aucun souvenir du douloureux passé! Cependant, la conviction que le visage et la voix du beau-frère de Mme Méré ne lui étaient pas inconnus, le frappa comme le heurt d'un marteau. La pensée fulgurante passa dans son esprit :

« Je l'ai déjà vu, je l'ai déjà entendu. Où? Où? » L'interrogation se dressait terrifiante; du Quéroy n'osait, ne voulait pas préciser l'idée cruelle qui s'offrait à lui. Quoi, maintenant que le chemin était déblayé, que tous les obstacles avaient disparu, un témoin de cette affreuse période se dresserait

devant lui ! Il se refusait à admettre une coïncidence aussi atroce... sans doute la visite qu'il venait de faire, la vue d'une personne associée aux événements de sa prime jeunesse, les pensées qui s'étaient forcément imposées à son esprit, avaient secoué ses nerfs et surexcité son imagination ; la réalité était probablement très simple ; dans sa vie d'étudiant, il pouvait avoir fortuitement rencontré le docteur Baucouse ; ce grand homme au visage si caractéristique avait dû, d'une façon inconsciente, le frapper ; parfois un être entrevu dans la rue, en voyage, laisse, par un inexplicable hasard, un souvenir permanent dans la mémoire... nos sensations sont parfois si décevantes, si inexplicables... mais illusion ou réalité, une crainte obscure germait dans le cœur de du Quéroy, si heureux tout à l'heure ; la possibilité d'éléments hostiles surgissant pour mettre obstacle au bonheur de son fils lui causa une angoisse jamais éprouvée... il se refusait à formuler, même mentalement, les contingences qu'il entrevoyait comme à travers un voile... L'image de la malheureuse démente se dressa soudain distinctement devant ses yeux... puis, à côté, celle de Maxime, et il frissonna d'horreur... il avait donné pour mère à son enfant bien-aimé une créature marquée d'un pareil sceau !... Il pensa à celle dont son fils avait reçu la vie, belle et pure comme la première compagne de l'homme, ayant vécu comme Eve uniquement pour l'époux et l'enfant... Alors, dans l'égarément dont il était saisi, une espèce d'instinct, cette voix secrète qui, presque toujours, avertit à temps, mais que nous écoutons si rarement, inspira au père l'idée de retourner sur ses

pas, de remonter, de parler immédiatement et sans détour au docteur Baucouse, lui demandant, comme à un confesseur habituel d'humaines misères, si jamais ils s'étaient rencontrés et où... Puis le respect humain, la fausse honte arrêterent cette impulsion; les Méré seraient étonnés, ne comprendraient pas... Sous quel prétexte avoir un entretien confidentiel avec le docteur Baucouse?... non, la prudence commandait d'agir avec réserve; du Quéroy se promit de faire causer Senneterre, qui devait être au courant de tout ce qui concernait le beau-frère de sa sœur, et d'après ce qu'il apprendrait, il agirait... au besoin et pour en avoir le cœur net, il ferait le voyage de Bordeaux et s'assurerait à n'en pouvoir douter que le docteur Baucouse n'était aucunement associé aux tristesses du passé...

Maintenant le seul parti sage était de ne songer qu'aux raisons d'être heureux, il importait avant tout de rapporter un visage serein à celle qui l'attendait dans une impatience dont il savait l'intensité aiguë; il fallait apprendre à cette tendre mère avec quelle lumineuse sincérité les yeux charmants de Berthe Méré s'étaient arrêtés sur leur fils, de quelle chaude atmosphère d'amitié tous ces honnêtes gens l'entouraient; le contentement qu'il y aurait pour eux, les parents, à former ainsi à leur enfant une nouvelle famille qui lui serait un appui et une source d'affection...

Ce n'était pas sans un plaisir personnel que du Quéroy s'était vu accueilli avec une si franche cordialité, et l'idée que cette cordialité s'étendait à la bien-aimée compagne de sa vie lui causait une joie profonde... il souffrit soudain en réflé-

chissant combien cette créature de choix avait été ignorée, nul ne l'avait louée et admirée comme elle le méritait ! Il s'imagina avec quelle maternelle tendresse elle recevrait cette jeune Berthe, mutine et gaie, dont la vivacité débordante serait si salulaire à une âme que la vie de recluse volontaire avait rendue trop grave et trop renfermée... Cette belle fleur serait enfin mise en lumière ! Pourquoi s'inquiéter inutilement, personne n'irait réveiller les fantômes dont l'existence était absolument ignorée... le docteur Baucause, pourtant?... mais n'existe-t-il pas d'extraordinaires ressemblances?...



## XVII

Le docteur Baucouse, si loquace d'habitude, avait gardé pendant le dîner chez sa belle-sœur un silence qui aurait, dans d'autres circonstances, frappé celle-ci; mais les pensées absorbantes qui remplissaient son esprit, la perspective de bien marier ses deux filles, but principal de son existence et qui semblait si proche d'être atteint, car le mariage de l'une entraînerait indubitablement celui de l'autre, chavirait un peu la cervelle cependant si bien équilibrée de Mme Méré. Elle parla beaucoup, dans l'intention d'enlever à la présence du jeune du Quéroy une apparence trop significative, laissant ainsi très peu de loisir à Maxime pour entretenir ses deux jeunes voisines, Berthe d'un côté et Hyacinthe Baucouse de l'autre, et sans en avoir aucunement conscience, elle assassina le pauvre garçon de ses questions, ne faisant de pause que pour se raconter elle-même et l'existence laborieuse qu'elle menait avec ses filles. Le point d'honneur, chez Mme Méré, consistait à bien démontrer que ses filles n'avaient pas un moment pour respirer. Et le fait est que, depuis l'heure matinale où les demoiselles Méré sortaient du lit, leur mère les entraînait à sa suite dans un engrenage vertigineux, et les trois femmes arpentaient

infatigablement les rues de Paris, indifférentes aux distances à parcourir, et en dépit de toutes les conditions atmosphériques; pendant que Mme Méré expliquait les principes de sa conduite à Maxime, Berthe, à voix très basse, soulignait les paroles maternelles par des interjections d'un comique désespéré... « Hélas... c'est trop vrai... oui, c'est le martyr que j'endure... » Maxime entendait et souriait d'un sourire de complice heureux; il eût vivement souhaité attirer moins l'attention de Mme Méré, tout en se rendant compte qu'il était inutile d'essayer de se dérober, il lui répondait donc de bonne grâce; à chaque particularité familiale dont il parlait, le docteur Baucause le regardait au-dessus de son pince-nez; deux ou trois fois il s'accota contre le dossier de sa chaise et se prit la barbe d'un mouvement qui lui était coutumier lorsqu'il se sentait un peu perplexe.

— Papa a sa figure de consultation, ce soir, observa Hyacinthe à sa cousine lorsqu'on se leva de table.

La nièce du docteur lui jeta un petit coup d'œil à la dérobée, et comme elle vit qu'il se préparait évidemment à causer avec Maxime, elle l'y encouragea par un joli sourire, mais le docteur Baucause ne parut pas y prêter attention et conserva son aspect de gravité; il ne retint pas longtemps son jeune confrère auprès de lui, et ayant allumé un gros cigare, alla s'échouer sur le canapé du cabinet de travail de M. Méré. On l'y laissa quelque temps solitaire et tranquille; ce fut Senne-terre qui vint l'y relancer. Les deux hommes ne parlèrent pas d'abord, tous deux tacitement avertis qu'ils désiraient échanger des réflexions... Au

bout d'un assez long moment de silence le docteur Baucouse dit enfin :

— Quel âge, au juste, a votre jeune ami?

— Vingt-quatre ans dans quelques jours.

— Autant que ça, il ne les paraît pas, je l'ai regardé avec attention pendant le dîner, vu qu'il me fait l'effet d'un neveu élu, et je ne lui aurais pas donné plus de vingt et un ou vingt-deux ans; il y a encore quelque chose à l'état d'ébauche dans ce jeune visage.

— C'est une particularité de famille; sa mère paraît beaucoup moins âgée que ses années...

— Ah!...

Le docteur Baucouse secoua la cendre de son cigare et, tout en détournant la tête, demanda :

— Vous êtes *sûr* que votre ami du Quéroy n'a été marié qu'une fois?

L'interrogation précise prit Senneterre au dépourvu; il eut, en dépit de lui-même, une hésitation intérieure et cependant formula l'unique réponse possible.

— Autant qu'on peut l'être de quelque chose.

— Vous le savez pertinemment?

— Dans un certain sens, non, du moins pas par mon propre témoignage.

— Senneterre, reprit le docteur Baucouse d'une voix grave, vous me connaissez assez pour être persuadé que je ne parle pas à la légère... dans l'intérêt de votre jeune ami... qui m'en inspire beaucoup... tâchez d'approfondir cette question, d'obtenir, dans un sens ou dans un autre, une certitude irréfutable.

Senneterre s'étonnait d'écouter avec un calme relatif ces singulières questions, mais, à la vérité,

elles répondaient mystérieusement aux préoccupations qui, plus d'une fois ces derniers mois, s'étaient présentées inquiétantes à son esprit. Il regarda un moment le docteur Baucouse, dont le visage absorbé l'alarma sérieusement... Cette vie si extraordinairement retirée de Mme du Quéroy devait indubitablement avoir eu une cause initiale. Maxime n'avait-il pas naïvement confessé que sa mère eût été de nature sociable et gaie... Une idée qui était bien proche de la vérité apparut à l'esprit de Senneterre... le souvenir des lettres si découragées de du Quéroy pendant sa première année de mariage lui revint avec une force et une précision qui rendaient presque inexplicables les relations si passionnément tendres du ménage... du Quéroy aurait abandonné sa femme; la mère de Maxime ne serait pas l'épouse légitime!... et Baucouse, par quelque hasard inexpliqué, connaîtrait... du moins soupçonnerait la situation. Le cœur de Senneterre s'emplit d'une immense pitié pour la femme qui avait souffert, car, certes, elle avait souffert; cette lettre écrite de Lourdes à son fils, qu'était-ce, sinon un cri d'angoisse... Alors, l'ami dévoué prit la ferme résolution d'aller au fond des choses, de s'assurer de la vérité, — la vérité, il fallait la savoir entière, sous peine de souffrance pour tous... Baucouse balançait une de ses grandes jambes et paraissait entendre les pensées de Senneterre, car il lui dit de son ton brusque et autoritaire :

— Eclaircissez les choses et venez en causer avec moi... vous savez si l'on peut se fier à ma discrétion... mais, en attendant, pour le bien de tous, il faut ici modérer l'allure... J'ai envie que



ma femme aille faire une visite à ses parents pour Noël, et elle pourrait emmener Berthe.

— Emmener Berthe?

Le docteur Baucouse enleva son lorgnon, ferma les yeux un moment et dit :

— Croyez que je n'agis pas sans bonnes raisons.

— D'accord, mais on doit aller dimanche prochain chez Mme du Quéroy...

— Eh bien ! on ira, votre sœur, son mari, Mathilde... et Berthe au retour... Gardez ce que je vous dis pour vous ; je persuaderai Adrienne de laisser partir sa fille sans l'alarmer aucunement ; si on vous consulte, appuyez la chose tout en évitant d'y donner de l'importance.

Tristement, le pauvre Senneterre soupira. Il lui parut que tous les beaux édifices de bonheur qu'il édifiait depuis quelque temps venaient d'être subitement jetés à terre. Il se prit le front et dit :

— Décidément, la vie est mauvaise.

— Souvent, hélas, et précisément pour les meilleurs.

## XVIII

Le même soir, la neige tomba avec abondance, une sorte de tempête s'abattit et dura trois jours, rendant les communications extrêmement difficiles. Maxime ne put, en conséquence, aller à Auteuil ainsi qu'il se l'était proposé, et par une sorte de lâcheté morale, à quoi les plus braves gens sont sujets, M. du Quéroy fut presque content de ne voir ni son fils ni Senneterre; il aurait voulu ne plus jamais entendre parler du docteur Baucouse, et en même temps croissait dans son esprit la certitude intime que celui-ci allait jouer un rôle dans leur destinée... Cette conviction se basait chez le père de Maxime, non sur des données matérielles, qui lui faisaient totalement défaut, mais sur la violence de ses sentiments intérieurs et le trouble qu'il ne parvenait pas à surmonter. Il avait eu peine à le dissimuler à sa femme, et s'était vu contraint de mettre sur le compte d'ennuis à l'usine le nuage de découragement que tout l'effort de l'homme énergique n'arrivait pas à secouer; Mme du Quéroy, profondément émue par la perspective d'événements si nouveaux, se contraignait à ne penser qu'à son fils, et voilait ses yeux de tout l'amour qu'il lui inspirait, afin de se dérober à elle-même la vision de la révélation que le ma-

riage de Maxime entraînerait fatalement. A une légère allusion dans ce sens, son mari avait répondu que tout s'arrangerait, tout s'expliquerait sans encombre, il en faisait son affaire... Il ajouta qu'il y aurait cruauté de leur part à mettre maintenant des obstacles au bonheur de leur Taïb : « Le petit roman se déroulerait lentement : d'ici un an on ne parlera certainement pas de mariage ; Adrienne Méré, qui est pleine de sens pratique, m'a fait entendre qu'elle trouvait sa fille trop jeune pour entrer en ménage ; c'est aussi mon avis, et, avant l'époque où il sera officiellement question de la noce, nous ne formerons qu'une famille, et j'aviserai avec Raoul. »

Mme du Quéroy se tut, résolue, du reste, à ne pas devenir une entrave, et prête aux plus dures humiliations ; cependant elle aussi avait ressenti une sorte de délivrance de n'être pas mise immédiatement en présence de Maxime et des confidences qu'il lui ferait sûrement, d'avoir le temps de se reprendre un peu, de dominer sa secrète angoisse.

Le fils bien-aimé avait téléphoné à sa mère, et la voix qui lui avait répondu était une voix à résonnance heureuse.

— Es-tu content, mon fils ?

— Oui, mère, et toi ?

— Heureuse, mon enfant chéri.

Ce fut assez ; ils s'étaient compris.

Mme du Quéroy ne trouvait jamais la maison triste et goûtait presque l'internement forcé. Elle contemplait avec une mélancolique douceur le jardin tout blanc ; pas une parcelle de terre n'était demeurée découverte ; les allées ne se révélaient

que par une teinte plus grisâtre de la neige ; au-dessus des massifs de lauriers, elle s'étendait comme une mousse légère, et sur les toits de la maison voisine, visible à travers la ramure dépouillée des arbres, elle reposait lourde et molle ; un mince paratonnerre, pareil à une longue épine noire, se détachait contre le ciel bas d'un gris à fond violacé. C'était une de ces journées où la tristesse des choses revêt une forme auguste, où la faiblesse de l'être humain apparaît si extrême et les éléments si puissants que l'idée de la lutte semble presque dérisoire... Mme du Quéroy, seule dans sa chambre, se laissait obscurément aller à ces sensations dissolvantes, les yeux comme fascinés par la blancheur du dehors et la pesanteur de ce ciel menaçant...

Tout à coup, comme la nuit se faisait, la clochette avertisseuse de la grille tinta ; l'appel se répéta, révélant la présence de Senneterre, qui s'annonçait de cette façon...

Mme du Quéroy, surprise, mais contente, fut immédiatement derrière le carreau et suivit des yeux Madeleine qui, en sabots, escortée de Wotan, s'en allait ouvrir ; dans la pénombre du jardin apparut la large silhouette de Senneterre, emmitouflé jusqu'aux yeux, se secouant comme l'aurait fait Wotan... On entendait le tapement des pieds sur les marches déblayées du perron, et Mme du Quéroy arriva dans le vestibule juste à temps pour voir l'écrivain enlever d'énormes snow-boots et une pelisse adaptée à la Sibérie.

— Hein, chère madame, suis-je un ami ? dit-il joyeusement.



— Un ami royal. Entrons dans le cabinet de Charles, où il fait très bon.

— Est-ce qu'il ne va pas bientôt rentrer? demanda Senneterre en la suivant.

— Il revient tard, ces jours-ci, il a des ennuis, paraît-il, à l'usine, au sujet d'un contre-maître.

— Ah! des ouvriers dont on ne peut venir à bout, c'est encore pis qu'un sonnet qui ne sort pas; du reste, en ce moment, je ne pense guère aux sonnets; je ne pense qu'à mon livre, notre livre, plutôt; je vous lirai bientôt le premier chapitre des *Epoux*, qui va peut-être devenir d'une actualité nouvelle, ajouta-t-il en souriant.

Mme du Quéroy répondit par un sourire, qui faisait entendre qu'elle comprenait l'allusion, et affectueusement ajouta :

— Cependant, ce n'est pas pour nous faire cette lecture, que vous vous êtes aventuré dehors par un temps aussi abominable.

— Sachez, madame et amie, que, pour moi, la température n'existe pas... la lumière est en nous et la chaleur aussi... ce qui n'empêche pas la guenille humaine qui m'accompagne de jouir de ce beau feu... Ma sœur Adrienne se pique de bien faire le feu, mais, à vrai dire, elle excelle surtout à en donner l'illusion, et ordonne ensuite à sa famille d'avoir chaud pour de bon.

Gauche et heureux, Senneterre étendit ses longues jambes vers le foyer.

Mme du Quéroy avait allumé le gaz, et Madeleine, après avoir apporté une lampe, ferma du dehors les volets; la maîtresse de la maison baissa les rideaux en disant :

— Et maintenant, nous n'avons plus besoin de savoir que la neige existe.

— Si, dit Senneterre, nous devons nous en souvenir, sans quoi, en sortant, je m'expose à des périls sérieux : les choses cachées sont toujours un danger!...

Mme du Quéroy s'était assise à la place accoutumée, et se trouvait un peu en retrait de Senneterre, qui avait avancé un large tabouret pour être plus près de la flamme. Elle tressaillit... aucune réponse ne se présenta à son esprit!

Ce silence fit se retourner Senneterre; il changea de siège et s'installa en face de son interlocutrice; elle avait la lumière à sa gauche et il distinguait parfaitement les moindres expressions du beau visage tourné vers lui. Il eut l'intuition certaine que les dernières paroles qu'il avait prononcées avaient frappé son amie d'une façon douloureuse... Il la regarda un instant, comme Wotan la contemplait avec une adoration soumise, puis il reprit d'un ton qu'il essaya de rendre léger :

— Est-ce que ce n'est pas votre avis?

— Quoi?

— Que les choses cachées sont un danger?

Alors, à la stupeur du pauvre homme, presque terrifié de ce qu'il venait de dire, Mme du Quéroy éclata en sanglots, pleurant éperdument, et, de moment en moment, le hoquet désespéré la reprenait, suivi d'un nouveau spasme d'angoisse; Senneterre s'était levé et, tout tremblant, balbutiait :

— Comment, vous... vous... vous pleurez!...

Elle étendit vers lui une main glacée et lui saisissant le poignet, articula d'une voix entrecoupée :

— Laissez-moi pleurer...

Ajoutant avec une sorte d'impétuosité :

— Et ayez pitié de moi...

— Pitié de vous ?

Elle découvrit son visage qu'elle avait protégé de ses mains ; ses yeux d'onyx baignés de larmes paraissaient transparents comme le cristal : l'expression qui s'y lisait était celle d'une véritable désespérance.

Senneterre, bouleversé jusqu'au fond de l'âme par ce spectacle, saisit dans les siennes les deux mains froides de la créature désolée et ne retenant pas les grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux, courbé, presque à genoux, dit :

— Si vous avez besoin d'un ami, d'un confident qui sera muet comme votre chien, si vous avez un secret qui vous étouffe... et je le sais, je le devine depuis longtemps... dites-le à un pauvre homme qui vous aime comme le paysan calabrais aime la Madone... vous êtes ma madone, je vous ai érigé un autel dans mon cœur, et pour vous enlever une épine du doigt, je me couperais volontiers le poignet...

Subitement, elle se redressa, se recula comme offensée, le regardant de ses prunelles étincelantes, puis par une révulsion soudaine, dans un élan d'une admirable compassion, elle posa la main sur le front qui s'inclinait devant elle et murmura :

— Oui, j'ai besoin d'un frère.

— Je vous suis frère, et le plus loyal.

Elle s'essuyait les yeux avec une sorte de confusion, et jeta un coup d'œil inquiet vers la pendule ; mais l'heure qui s'y marquait parut la rassurer ; elle regarda Senneterre, qui continuait à avoir les

yeux fixés sur elle avec une expression de dévouement si pur et entier, que cette femme, jalousement exclusive jusqu'alors dans ses tendresses, sentit qu'une affection nouvelle entraînait dans sa vie : un besoin immense de parler, de délivrer son âme la soulevait toute; sûrement, ils seraient plus heureux, allégés de ce lourd secret, que la mère jugeait, chaque jour, plus insupportable; ce confident si sûr qui s'offrait pourrait peut-être les aider à aplanir des difficultés... oui, oui, il fallait se confier à cet être dévoué, et cependant elle demeurait figée dans le mutisme de tant d'années, trouvant une impossibilité physique à le rompre; ses regards seuls, chargés de muettes confidences, révélaient le combat qui se livrait en elle.

Senneterre, avec un courage qu'il considérait héroïque, crut venir à son secours, en disant :

— Charles vous a-t-il parlé de sa rencontre avec Baucouse?

Et, le cœur battant, il épiait l'effet de ses paroles.

Il fut nul. Elle se figura qu'il cherchait une banalité afin de dissiper un peu leur malaise, et répondit sur un ton d'indifférence absolument sincère :

— Oui, il m'en a parlé.

— Baucouse s'intéresse beaucoup à Maxime, continua Senneterre.

— J'en suis heureuse, Charles m'a raconté que chez votre sœur ils n'ont pas eu, le docteur et lui, le temps de causer ensemble.

— Non, et je le regrette; en dehors du mérite éminent de Baucouse et qui rend sa connaissance agréable, sa femme est une excellente personne,



que vous préférerez peut-être à Adrienne, elle est plus calme...

Mme du Quéroy écoutait distraitement, le cœur trop plein pour s'intéresser à des considérations aussi secondaires : le docteur Baucouse comptait si peu pour elle !

Mais Senneterre poursuivit sa pensée ; rapprochant un peu son fauteuil afin de n'avoir pas à élever la voix, il demanda :

— Charles vous a naturellement dit ce qui en est de ma nièce et de Maxime ?

Elle sourit :

— Oui.

— Soyez franche avec moi, confessez votre pensée : désirez-vous ce mariage ?

Elle saisit encore une fois la main de Senneterre et répondit avec une sorte de résolution tragique :

— Oui... je le désire, oui... je le désire.

Puis elle ajouta si bas que celui qui l'écoutait avec une attention passionnée eut peine à percevoir ses paroles :

— Mais j'ai peur !

Il se répéta à lui-même du seul mouvement des lèvres : « Peur... » puis il reprit :

— Ecoutez, amie bien chère, pendant qu'il n'est pas trop tard... que les jeunes ne souffriront que peu ; dites-moi, au nom de Dieu, pourquoi vous avez peur ? Qu'est-ce que vous redoutez ?

Et se voilant ses yeux de sa main gauche, sans se tourner vers celle à qui il parlait, il murmura :

— Pardonnez-moi si j'ose vous faire une pareille question : Maxime est-il le fils légitime de Charles ?

Ce fut plus fort qu'elle ; pour la première fois

que l'interrogation se posait, elle ne put que répondre :

— Oui.

— Oui?... alors qu'est-ce qu'il y a?... Parlez, parlez...

Mais elle le regardait avec une telle expression d'angoisse, elle était d'une pâleur si marmoréenne, que la pensée déjà venue à Senneterre qu'elle souffrait du cœur le frappa d'épouvante; il crut qu'elle allait perdre connaissance, mourir, peut-être, et avec une maladresse touchante, chercha en tâtonnant autour de lui quelque chose qui pût la ranimer.

Avec un pâle sourire, elle lui fit signe, indiquant la table où se trouvait un gros flacon de sels... Il s'en saisit en hâte, les lui remit... suivant confus et désespéré chacun de ses mouvements; enfin, elle parut retrouver le souffle, soupira, une larme unique coula lentement sur sa joue, et sans lever les yeux elle murmura :

— Ne parlons plus aujourd'hui... dans un moment Charles sera là... je lui dirai... j'espère qu'il me permettra de vous confier ma peine... sans sa permission, je n'ai pas le droit de parler.

Senneterre comprit que toute insistance serait inutile et cruelle, un découragement immense l'accabla... Que faire, comment les sauver d'un danger qu'il voyait clairement venir, mais dont il ignorait la nature.

— Je crois, dit-il, que je ferai mieux de m'en aller sans voir Charles?

Elle approuva de la tête et, dans son funeste aveuglement, le laissa partir!

## XIX

Mme du Quéroy, malgré sa confiance illimitée dans l'aimé compagnon de sa vie, n'avait jamais eu l'habitude de tout lui dire; maintes et maintes fois au contraire, dans leur existence commune, elle lui avait caché une tristesse, une inquiétude; aussi quand, dans le cours de leur tranquille tête-à-tête du soir, elle reparla de la venue de Senneterre avec l'intention de confier à son mari l'entretien qu'elle avait eu avec leur ami, elle fut arrêtée, comme toujours en pareille occurrence, par la crainte de causer une peine à celui qu'elle voulait à tout prix heureux; une fugitive expression d'inquiétude qu'elle crut surprendre dans ses yeux arrêta la confidence qui allait venir, et à l'interrogation affectueuse : « Il n'avait rien de spécial à te dire pour braver ce temps de chien? » elle répondit presque automatiquement :

— Rien de spécial.

— D'ailleurs nous le verrons dimanche, ajouta du Quéroy, c'est dimanche qu'on nous amène notre bru.

— Mon Dieu, dit Mme du Quéroy avec une humilité parfaitement sincère, pourvu que je ne leur paraisse pas ridicule!

— Ridicule, toi, Marie, que veux-tu dire?

— Il y a si, si longtemps que je n'ai reçu de visites, il me semble que je ne sais plus... que je vais être gauche et empruntée.

Mme du Quéroy parlait avec une naïveté presque enfantine, son mari la regarda le cœur plein d'une tendresse émue : l'idée nouvelle pour lui qu'il avait fait tort à cette créature dévouée commençait à poindre dans son esprit; un sentiment infiniment pénible qui ressemblait au remords lui monta au cœur, il contempla avec un attendrissement infini celle qui lui avait tout immolé, même sa maternité, et baisant les belles mains toujours tendues avec confiance vers lui, dit d'une voix de caresse :

— Marie, ne parle pas de cette façon, c'est me faire un reproche; tu n'as qu'à être toi-même, tu peux hardiment recevoir une reine... Les Méré ne seront pas ici depuis une demi-heure que tu auras fait leur conquête; Senneterre, tu le sais, l'a prédit : il est un peu visionnaire, je le veux bien; mais ses visions, il faut l'avouer, sont le résultat d'une lucidité spéciale.

— Oui, il est perspicace... quelquefois, je crois...

— Voyons, quels fantômes vas-tu te créer?... Enfin, plus tard, quand ce sera nécessaire, nous pourrons compter sur le dévouement de notre ami.

Mme du Quéroy se contenta de soupirer et ajouta :

— Il m'a parlé du docteur Baucouse.

— A quel propos? demanda un peu brusquement du Quéroy.

— A propos de l'intérêt que le docteur porte à Maxime. Est-ce qu'il ne t'est pas sympathique?



— Mais si, mais si, cependant, rien de particulier.

— Et sa femme?

— Assez insignifiante, il me paraît; j'aime mieux les braves Méré. Ah! notre Taïb a montré beaucoup de discernement.

Et, faisant taire ses inquiétudes secrètes, le père s'étendit complaisamment sur les espérances de vie heureuse pour leur fils et pour eux-mêmes.

Mme du Quéroy renonça donc, pour le moment, à parler, avec son mari, de leur douloureux secret, et elle s'absorba dans les préparations matérielles, afin que tout fût d'aspect avenant, aux yeux des amis nouveaux qui allaient passer leur seuil.

La température soudainement changée était devenue d'une lourdeur anormale, le jardin avait repris par ses pelouses et ses futaies sa teinte verte, et quand Maxime arriva le samedi soir à Auteuil, la maison était tout éclairée par les fleurs que Mme du Quéroy avait disposées partout : elles ajoutaient à l'aspect si vivant du gai vestibule et mettaient des teintes éclatantes dans le cabinet de travail de l'ingénieur, accommodé par d'ingénieuses modifications en salon de réception; Mme du Quéroy avait suggéré l'opportunité d'ouvrir la pièce banale, meublée de quelques canapés et de quelques fauteuils, et qui, officiellement, figurait le salon, mais du Quéroy avait opposé son *veto* à cet arrangement cérémonieux, et Maxime, mis au courant, approuva entièrement son père; le jeune homme s'ingénia à rassurer sa mère sur la perfection de ses arrangements, car il constatait avec souffrance à quel point elle était bouleversée par la simple perspective d'accueillir quel-

ques amis, et dans son for intérieur le fils blâmait son père d'avoir soumis une femme comme sa mère à un genre de vie qui donnait à une visite les proportions d'un événement.

Mme du Quéroy, avec un peu de nervosité, mais non sans un plaisir évident, mit son fils dans le secret de ses petits préparatifs; elle avait préparé un goûter raffiné; Maxime fut presque tenté de la quereller sur le trop d'abondance, mais il devina qu'il la peinerait, et se contenta de la remercier tendrement. Dans l'atmosphère heureuse de la maison paternelle, en présence de la sympathie affectueuse de ses parents, il se laissait aller, sans une ombre d'inquiétude, aux beaux espoirs; il parla de l'avenir dans des termes d'une confiance absolue, décidant joyeusement de projets pour Pâques, pour le printemps... M. du Quéroy répondait à l'unisson, forçant presque la note de gaieté, mais Maxime fut entièrement dupe; d'un geste caressant d'enfant heureux, au moment où, après le déjeuner de midi, ils se levèrent de table, il jeta un bras autour du cou de son père, un autre autour de celui de sa mère et, les rapprochant l'un de l'autre, penchant sa tête entre eux, il dit :

— Ah! que je suis content d'être né de vous.

Un sanglot étouffé de sa mère, la voix un peu brisée de son père, disant : « Ménage ta mère, Maxime, tu sais sa sensibilité », le fit se redresser avec une sorte d'angoisse; il la domina immédiatement et, du reste, déjà sa mère souriait, lui demandant pardon, le caressant doucement.

— Allons, allons, intervint M. du Quéroy, que tout le monde reprenne son calme. Viens, Maxime, viens nous détirer les jambes, nous reviendrons

dans une heure; je connais ta mère, nous la gênons, je sais qu'elle veut s'occuper de son chocolat.

Le chocolat, à vrai dire, était la préoccupation, non de Mme du Quéroy, mais de Madeleine, que l'idée d'avoir du monde mettait en ébullition; son chocolat mitonné amoureusement dans une casserole d'argent devait être d'une qualité qui surprendrait les visiteurs : « Que ce n'était pas souvent, assurait-elle à Clémentine, qu'on offrait du chocolat comme ça, presque partout c'est du bon marché, ici c'est ce qu'il y a de plus cher, et pas de lésinage, les demoiselles qu'on attend vont se lécher les doigts !

— Ce serait-y malheureux, répliqua Clémentine, qu'une dame qui sait si bien traiter son monde ne reçoive pas; et ce qu'elle est bien, madame, avec sa robe de velours noir... je crois bien que nous allons en avoir des réceptions, madame Madeleine.

Madeleine déclara que c'était également son avis.

Enfin, à trois heures et demie, la cloche de la grille fit entendre son appel. Madeleine avait reçu ses instructions bien précises; le jardinier était là pour ouvrir la porte du jardin. M. du Quéroy sortit de son cabinet de travail où ils étaient réunis tous les trois afin de se porter au-devant de ses visiteurs... On entendit quelques exclamations... Puis du Quéroy reparut à la tête de la petite procession, mais un seul regard découvrit à Mme du Quéroy qu'une personne manquait : Berthe n'était pas là !

Mme Méré entra, parlant avec volubilité; sans

laisser à Mme du Quéroy le temps de dire un mot, elle courut presque à sa rencontre, l'entoura cordialement de ses bras, l'embrassa en disant :

— Il me semble que nous sommes de vieilles amies; voici mon mari et ma fille aînée Mathilde, notre petite Berthe est désolée, mais une dépêche des grands-parents a fait partir ma belle-sœur et sa fille hier soir pour Maubeuge, et la bonne-maman demandait Berthe... une femme de quatre-vingts ans... impossible de lui refuser, n'est-ce pas?... et d'ailleurs ce n'est que partie remise pour mon enfant qui m'a chargée, chère madame, de tous ses tendres respects; elle s'est mise en route, je vous assure, de très mauvais gré.

Quelle que fût la chaleur du débit de Mme Méré et malgré les engageants sourires de Mathilde, un froid glacial tomba sur tous; Mme du Quéroy avait visiblement pâli, et il lui fallut un effort désespéré pour refouler les larmes qui lui montaient involontairement aux yeux. Maxime avait été entrepris par Senneterre, qui parlait, parlait, racontant par le menu les circonstances du départ de sa nièce. On s'était assis. Mme Méré, plutôt embarrassée du désappointement apparent de tous, avait pris le parti de la gaieté un peu folâtre.

— Il ne faut pas me rendre jalouse, dit-elle, en regrettant trop l'absence de ma fille cadette; c'est d'ailleurs presque discrétion de ne pas vous accabler d'une famille aussi nombreuse, car Marcel doit venir de son côté... Vous permettez que je m'éloigne un peu du feu, le temps a tellement changé; ces variations atmosphériques sont détestables pour la santé... Quelle charmante installation, et ce joli jardin!... Viens donc regarder,



Mathilde... l'été ce doit être exquis; Raoul, du reste, nous avait raconté les merveilles de votre maison; M. Maxime sait qu'il y a longtemps que je désirais en franchir le seuil; enfin, j'espère vivement que votre santé va se maintenir bonne, chère madame; vous avez, en tout cas, une mine bien décevante... votre méchant mari a abominablement oublié pendant tant d'années ses anciens amis, vous en êtes la cause charmante, j'imagine; mais je reconnais qu'on ne peut pas vous en vouloir...

Il était heureux que Mme Méré eût à sa disposition un stock intarissable de paroles, et que, se contentant des brèves et un peu timides réponses de Mme du Quéroy, elle s'arrangeât nonobstant à soutenir la conversation; tout lui était bon comme sujet : tour à tour, elle interpellait le maître de la maison, puis son frère; elle obligeait son mari à parler, à donner son opinion. Mme du Quéroy, surmontant sa gêne, s'adressa à Mathilde et, avec son beau sourire, la remercia d'être venue dans un ermitage qui ne pouvait guère être attrayant pour une jeune fille.

— Ah! vous vous trompez, chère madame, interrompit vivement Mme Méré, vous vous trompez, Mathilde a été charmée; ma fille a de la valeur, les futilités lui déplaisent; je sais que vous êtes excellente musicienne; Mathilde est d'une certaine force, elle étudie; je n'en dirai pas autant de sa sœur...

Mme du Quéroy, aussitôt, sollicita le plaisir d'entendre Mlle Méré, et celle-ci, enchantée de s'exhiber, et sans se faire aucunement prier, se dirigea vers le piano.

— Je vois que vous avez votre piano dans le cabinet de votre mari, observa Mme Méré, c'est une idée parfaite.

Malgré tant d'approbations, la visite se traînait difficilement à grands renforts de banalités; enfin Madeleine ouvrit les portes de la salle à manger, et Mme du Quéroy, contente de bouger, invita ses visiteurs à venir goûter.

L'arrangement de la table, les jolies broderies orientales qui la couvraient, les muguets qui la fleurissaient furent loués et approuvés; puis le velouté du chocolat servit de thème à de nouvelles effusions de Mme Méré; du Quéroy, poliment, s'empressait auprès de Mathilde, qui lui faisait une énumération vertigineuse de tout ce que la semaine lui réservait d'occupations. L'excellent M. Méré s'était timidement rapproché de Mme du Quéroy et parlait confidentiellement de ses vieux parents, et du plaisir que ceux-ci auraient à voir Berthe.

— Mon fils me dit qu'elle est si charmante, hasarda Mme du Quéroy. Ah! je suis aux regrets de son absence.

Maxime qui entendit sa mère l'aurait volontiers embrassée!

Néanmoins la conversation languissait, un sentiment de malaise planait. Maxime, bouleversé par l'extraordinaire abstention de Berthe, persuadé qu'il y avait là une intention marquée, trouvait à peine la force de parler; le pauvre Senneterre se battait les flancs pour donner à l'entretien un ton de cordialité familière; enfin la venue du jeune Méré le ranima un peu, mais servit également de prétexte au départ; le jeune homme annonça que

la pluie commençait à tomber très fort et que les communications pour le retour seraient peut-être difficiles. En présence de ces révélations, Mme Méré demanda à être excusée si elle abrégait sa visite; la connaissance était faite maintenant, établie, on se reverrait souvent... Mathilde répéta les mêmes choses, en termes prétentieux, grossissement de ceux de sa mère. Mme du Quéroy, un peu froide et triste, les écouta presque en silence; les MM. du Quéroy accompagnèrent ces dames à travers le jardin... A la grille, elles prirent congé... Le père et le fils demeurèrent un moment sur place sans prononcer une parole, puis, enfin, Maxime, d'une voix tremblante, dit :

— Je sens, père, que j'ai besoin d'être seul, je vais marcher un peu au bois.

M. du Quéroy ne fit aucune objection et se contenta de répondre :

— Tu reviendras pour dîner, n'est-ce pas, mon fils... à cause de ta mère...

— Oui, père... je serai là.

Et avec une sorte de hâte, le jeune homme bondit au dehors

## XX

Le dîner, ce soir-là, chez les du Quéroy, fut assez gai : par un tacite accord, chacun des trois êtres blessés au cœur s'employa à cacher sa peine aux autres. L'excuse présentée par Mme Méré à l'absence de sa fille parut n'avoir donné lieu chez personne au moindre soupçon inquiétant. Maxime était revenu de sa promenade rasséréné selon toute apparence ; il avoua presque en plaisantant avoir été très désappointé, mais se rangea de suite à l'avis émis par son père : ce petit ajournement n'avait aucune importance ; Mme du Quéroy fut forcée par son mari et son fils à en dire autant, et ceux-ci unis dans le même désir de ménager la créature chérie, dont l'un connaissait avec certitude l'angoisse, et dont l'autre la devinait, causèrent avec un entrain presque inaccoutumé ; l'extrême cordialité de Mme Méré fut mise en valeur et M. du Quéroy insista tout particulièrement sur ce point ; Madeleine, qui servait, l'oreille très attentive, rentra dans sa cuisine, très persuadée que ses patrons étaient enchantés de leur après-midi, et convaincue que la demoiselle devait être une « épouse » en réserve pour M. Maxime.

La soirée, heureusement pour tous, mortellement las, fut courte ; Maxime prit congé de ses pa-



rents vers neuf heures, afin de rentrer coucher chez lui en vue de sa sortie matinale du lendemain.

M. et Mme du Quéroy demeurés seuls continuèrent vis-à-vis l'un de l'autre leur héroïque dissimulation et pas une parole ne fut échangée qui pût révéler l'angoisse qui les étreignait ; la malheureuse mère pressentait quelque révélation qui avait inquiété les Méré, et ne doutait aucunement que cette révélation la concernât... et ne fût fatale aux espérances de Maxime... Les craintes du père avaient une forme plus précise ; il devinait que d'une manière ou d'une autre le docteur Baucause était intervenu... les appréhensions qu'il avait conçues se confirmaient de la façon la plus douloureuse ; cependant avant d'agir, comme malgré tout il pouvait se tromper, il décida d'aller à Bordeaux pour voir ceux aux soins desquels il avait jadis commis l'infortunée créature qui demeurerait aujourd'hui la mère officielle de Maxime ! Ensuite, s'il le fallait, il agirait hardiment sans fausse honte, sans hésitation ; mais pour se résigner à de tels et si humiliants aveux, il importait d'être absolument sûr de leur nécessité.

Mme du Quéroy, de son côté, passa une nuit sans sommeil pendant laquelle son effort tendit à s'affirmer dans sa résolution de parler franchement à son fils. Il était d'une absolue urgence que Maxime connût la vérité ; de cette façon seulement, si quelque danger menaçait son bonheur, il pourrait se défendre ; si pénible que lui en fût la tâche, elle demanderait à son mari bien-aimé de l'autoriser à avertir leur fils ; elle lui raconterait aussi les soupçons de Senneterre qui, elle n'en doutait guère maintenant, devaient être ceux de la famille

Méré. Pour échapper à ses cruelles pensées, Mme du Quéroy se leva de bonne heure et elle était déjà sur pied quand son mari, apportant le courrier, entra dans sa chambre; il souriait d'un sourire heureux et l'embrassa en disant :

— Je t'apporte un billet doux qui va te faire plaisir, je crois.

— Quoi donc?

— Regarde.

En même temps il lui montrait une carte postale illustrée qu'elle prit d'une main un peu tremblante.

— De Maubeuge? dit-elle.

— Lis à haute voix.

Elle lut : « Berthe M..., désolée de n'avoir pu hier faire la connaissance de Mme du Quéroy, lui envoie ici l'expression de ses vifs regrets, la priant en même temps d'accepter celle de son affectueux respect. »

Mme du Quéroy lisait ces quelques lignes d'une intonation brisée par l'émotion. Quand elle eut terminé, elle dit :

— Quel malheur que notre Taïb ne soit pas là!

— Bah! tu iras tantôt lui porter ce petit mot. M'est avis que nous n'avons pas à douter des sentiments de notre jeune personne.

— Non, sans doute, c'est une pensée bien délicate qu'a eue là cette chère enfant... mais... Charles, ses parents?

— Ses parents? Je pense que Mme Méré t'a témoigné une sympathie assez apparente.

— C'est vrai.

— Tu t'étais, j'en suis sûr, déjà forgé tout un roman!

. . . . .

— Enfin, je ne veux pas te gronder, te voilà rassurée; les amours de notre Maxime ne rencontreront pas d'obstacles, et avec cette gentille carte à relire, tu prendras patience pendant les deux ou trois jours d'absence que je vais être forcé de faire : il me faut, pour quarante-huit heures, — pas davantage, j'espère, — retourner à Bordeaux.

— Comment, tes affaires là-bas ne sont pas finies encore?

— Non, et c'est parce que je veux m'en débarrasser, qu'à la suite d'une lettre qui me parvient ce matin, je prends la résolution de ce petit déplacement, qui sera, je l'entends bien, le dernier.

Mme du Quéroy se rapprocha de son mari, lui posa les deux mains sur les épaules et demanda avec un peu d'hésitation :

— Si tu m'emmenais avec toi? Il m'est si pénible de te quitter.

— Ma chérie, c'est de l'enfantillage; je serai franc : tu me gênerais; de toute façon, il vaut mieux que j'aille seul... Et dis-moi, aurais-tu la vaillance de ne pas parler de mon absence à Maxime? Il ne doit venir ici que jeudi; il n'aura donc aucune occasion d'en être informé; je serai de retour jeudi matin, au plus tard.

Mme du Quéroy, toute pâle, écoutait son mari; un désir fou de le retenir, de l'empêcher de partir remplissait son cœur. Elle aurait voulu le conjurer de lui parler sans réticence, de ne laisser subsister entre eux aucune barrière, et la timidité douloureuse qui, si souvent, l'avait paralysée, arrêtait ses paroles; cependant elle parvint à dire :

— Charles, crois-moi, avouons la vérité à notre fils... cette idée me poursuit... il me semble qu'un

danger nous menace... notre silence est une erreur...

Elle avait joint les mains dans un geste de supplication passionnée.

Son mari, tendrement, lui caressa la tête... un instant il subit lui-même la tentation de soulager immédiatement son cœur du poids du mensonge... finalement il transigea avec sa conscience en prenant un engagement à bref délai.

— Marie, ma bien-aimée, je ne dis pas que tu aies tort, mais quelques jours de plus ou de moins ne sont aujourd'hui d'aucune importance; laisse-moi accomplir ce petit voyage, et, au retour, je te le promets, nous apprendrons la vérité à Maxime... es-tu satisfaite ainsi?

Il avait l'air si triste, qu'elle n'osa insister. Elle dévora des yeux ce visage adoré, et crut revoir devant ses yeux l'homme malheureux dont les regards désespérés avaient à l'heure de la jeunesse si profondément remué son cœur, l'avaient conquis par leur douleur muette : elle avait toujours été la consolatrice, elle voulait l'être encore.

— Oui, dit-elle.

— Et tu sauras être discrète vis-à-vis de ton fils?

— Puisque tu le désires.

— Alors, c'est convenu ainsi; tu iras dans la journée lui porter la carte de notre petite bru.

— Tu vas trop vite, Charles.

— Pas du tout; fie-toi à moi pour être perspicace; maintenant, je me dépêche, car je suis en retard, et j'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui.

M. du Quéroy se passa la main sur le front.



— Tu es fatigué, tu te surmènes ?

— J'ai été tracassé à l'usine ; ce petit congé que je vais prendre me sera salulaire... Allons, au revoir, ma chérie, jusqu'au déjeuner. J'arriverai peut-être un quart d'heure en retard, ne te tourmente pas.

Il embrassa sa femme, fit quelques pas vers la porte, puis se retourna pour dire :

— Et si, par hasard l'ami Senneterre venait, inutile, bien entendu, de l'informer de mon projet d'aller à Bordeaux.

Sans attendre de réponse, il sortit.

Mme du Quéroy demeura un moment immobile, puis, rapidement, se porta à la fenêtre dans un avide désir d'apercevoir encore l'être bien-aimé ; maintenant il traversait le jardin ; arrivé à la grille, elle le vit qui, d'un mouvement vif, étendait le bras gauche et tirait le poignet de sa chemise ; elle aperçut un instant la ligne blanche du linge dépassant le paletot... Au moment de franchir le seuil, M. du Quéroy tourna à demi la tête et ces deux gestes à jamais devaient rester dans la mémoire de celle qui le regardait disparaître !

## XXI

Le pressentiment de du Quéroy ne l'avait pas trompé, car vers onze heure et demie, Senneterre fit son apparition. Madeleine lui apprit que : « Madame était allée faire quelques courses, mais serait rentrée dans un moment. Monsieur trouverait les journaux chez monsieur... » Et d'un beau geste, large et hospitalier, Madeleine ouvrit la porte du cabinet de travail.

L'écrivain n'y était pas depuis cinq minutes, qu'il avait occupées à regarder dans le jardin, que Madeleine, l'air effaré, reparaissait :

— Monsieur, monsieur, on demande madame au téléphone.

— Eh bien, Madeleine, répondez que madame est sortie.

— Je l'ai fait, monsieur... C'est de l'usine, monsieur, on dit que c'est urgent... Que monsieur vienne.

— Tout de suite. Où est le téléphone ?

— Là, dans un petit cabinet, sous l'escalier.

Senneterre, en une seconde, se trouva à l'appareil ; avant qu'un seul mot fût parvenu à ses oreilles, il savait qu'une mauvaise nouvelle courait sur le fil.

— Allô... M. Senneterre, ami de M. du Quéroy, est à l'appareil. Qu'y a-t-il ?

— M. l'ingénieur est ici à l'usine, très malade; on a été chercher le médecin.

— Un accident?

— Non. On croit à une congestion. M. du Quéroy est sans connaissance depuis un quart d'heure.

— J'arrive à l'instant...

Et, affolé, Senneterre, laissant retomber le récepteur, quitta le téléphone... Dans le vestibule, il se croisa avec Mme du Quéroy qui rentrait... A la vue du visage épouvanté surgi devant elle, celle-ci poussa un cri.

— Il est mort?

— Non, non, mais venez... venez...

Et saisissant son chapeau, sans donner le temps à la pauvre femme terrifiée de faire une question, il l'entraîna à travers le jardin en disant :

— Charles est malade à l'usine, dépêchons-nous... Une voiture nous y mettra en un quart d'heure... tout le monde est sujet aux accidents...

Elle ne parlait pas, ses facultés comme figées dans une horreur sans nom... rien ne se précipitait dans ce cerveau désemparé... il lui semblait courir à la mort, à l'abîme... elle ne savait plus si le jour ou la nuit l'entourait, si elle marchait, ni où elle allait; Senneterre l'avait obligée de s'appuyer sur son bras et elle avançait avec la résignation farouche de ceux qui s'acheminent vers une mort inévitable!... sa pâleur, ses yeux fixes, cette immobilité de tout l'être se mouvant par une impulsion automatique révélaient un désespoir si complet que Senneterre se demanda si, par son imprudente franchise, il n'avait pas tué cette malheureuse. Il avait maintenant hélé une voiture : l'adresse fut rapidement donnée, le pourboire pro-

mis, et ils partirent à une allure accélérée; alors, comme secouée moralement par le mouvement, Mme du Quéroy parut reprendre un peu possession d'elle-même et demanda, d'une voix si altérée que le timbre en frappa d'étonnement l'ami dévoué :

— Dites-moi... expliquez-moi...

Senneterre répéta ce qu'il savait, ajoutant sur un ton d'affectueuse sympathie :

— Charles est robuste, il est jeune encore, des soins intelligents le tireront bien vite de là... gardez votre sang-froid, gardez votre courage! vous en aurez besoin.

De la même intonation lointaine et étouffée, elle répondit :

— N'ayez pas peur...

Et comme Senneterre arrêta sur elle des regards de commisération, elle se détourna en disant :

— Ne me regardez pas ainsi, cela me ferait pleurer... et je ne veux pas pleurer.

— Non, non, ne pleurez pas.

Ils firent en silence le reste du chemin; quand ils arrivèrent à l'usine, Mme du Quéroy parut absolument insensible à tout ce qui l'entourait; presque impérieusement elle repoussa ceux qui s'empressaient auprès d'elle et ne s'arrêta qu'une fois arrivée dans le cabinet de l'ingénieur... là, du Quéroy, tout défait, les yeux clos, gisait sur le canapé où on l'avait étendu, le visage si changé, soudain vieilli, et lui toujours gai, l'air si triste! Sa femme le contempla avec une intensité presque effrayante...

— Charles! murmura-t-elle d'une voix rauque.



Et du mouvement d'un thaumaturge, comme s'attendant à un miracle immédiat, elle lui prit la main, ajoutant :

— C'est moi !

Mais cette main, qui si souvent avait tressailli à ce contact, demeura inerte ! Alors, dans un paroxysme de douleur, elle tomba à genoux à côté de son mari. Le docteur et Senneterre, qui se tenaient un peu à l'écart en conciliabule, décidèrent le transport immédiat du malade chez lui ; déjà une voiture d'ambulance avait été commandée et l'arrivée en était attendue de minute en minute... les premiers remèdes énergiques avaient agi et semblaient avoir écarté toute crainte immédiate... On le fit comprendre à Mme du Quéroy, l'avertissant en même temps que la voiture d'ambulance était là. Le docteur les accompagnerait. D'un geste muet elle acquiesça à partir, arrêtant sur Senneterre des yeux désespérés.

— On le sauvera, dit-il affirmativement, on le sauvera.

Et, la repoussant doucement, afin de faire place à ceux qui entraient :

— Laissez-les le soulever, dit-il... on y met tous les soins ; ne regardez pas : on va le transporter sur la civière dans la voiture d'ambulance... venez, nous pouvons suivre maintenant.

.....  
Maxime, averti immédiatement, est accouru à la maison d'Auteuil ; il a cru rêver, en voyant ce père, si brillant, si vivant la veille, avec un visage de moribond ! Dans une passion d'angoisse, il a serré sa mère sur son cœur, lui répétant d'une voix entrecoupée :

— On le sauvera, on le sauvera !

Puis la remettant à Senneterre, il dit :

— Va, maman, descends, laisse-moi avec le docteur Lacour... Ta présence m'enlève mon sang-froid ; j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé.

Mme du Quéroy a obéi ; suivie du fidèle ami, elle est retournée dans ce cabinet de travail où, ce matin même, son mari lui parlait si tendrement ; elle éprouve la sensation que la mort monte graduellement jusqu'à elle ; sa vie semble dépendre uniquement de cette autre vie qui, en ce moment, vacille... le fils adoré ne lui est, pour l'heure présente, presque rien... celui-ci possède une vie détachée de la sienne, tandis que le souffle qui anime son être ne lui appartient pas en propre, l'abandon de tout soi a été si grand, si total depuis plus de vingt ans qu'elle s'est, en quelque sorte, déposée de sa personnalité physique ! Elle s'abandonne sur un fauteuil dans une attitude tellement désespérée, regardant vaguement autour d'elle, comme déjà envahie par l'inconsciente stupeur d'une douleur dépassant ses forces, que l'écrivain sent qu'il faut l'obliger à pleurer... Il commence à lui parler à voix basse tout en attisant le feu.

— Il faudra prendre quelque chose, car vous aurez besoin de forces pour le veiller... Le docteur Lacour est persuadé que ce n'est qu'une crise dont Charles se remettra parfaitement ; il l'attribue à un excès de surmenage... Charles s'était plaint de fatigue l'été dernier, vous en souvenez-vous ?

— Oui... oui !

— Ce sera un avertissement, et dorénavant, il aura à se ménager... J'étais venu ce matin pour vous montrer à tous deux une lettre que j'ai reçue

de ma nièce Berthe... une bien bonne petite lettre, voulez-vous la voir?

— Plus tard : je ne pourrais pas la lire... Comme Félix est long à descendre.

— Félix?...

Senneterre regarda Mme du Quéroy avec inquiétude; est-ce que le cerveau de la pauvre femme aurait reçu un choc trop violent?... Il répondit sans relever l'erreur du nom :

— Un peu de patience : Maxime examine son père; ah! en pareille occurrence, c'est une bonne chose d'avoir un fils médecin; pas de danger que celui-là vous laisse jamais mourir!... Tenez, il arrive.

On entendait en effet les pas de Maxime traversant précipitamment le vestibule; il ouvrit la porte d'un geste brusque, et, très pâle, parut sur le seuil, puis, changeant d'allure, s'approcha doucement de sa mère.

— Ma chère maman, dit-il, la chose est grave, mais, courage... Je désire avoir une consultation. Nous sommes d'accord?

Mme du Quéroy avait saisi le bras de son fils et lui enfonçait ses ongles dans la chair; elle répétait, haletante :

— Sauve ton père, sauve ton père!

— Oui, maman, tout ce qui sera possible de faire, on le fera.

— Maxime, dit Senneterre, dont l'inquiétude s'était augmentée en écoutant Maxime, pourquoi ne pas demander à Baucouse? Il viendrait de suite, j'en suis sûr.

— Je pensais à lui, précisément.

— Eh bien, j'y vais; je saurai bien le trouver où

qu'il soit, et je le ramène ; si quelqu'un peut sortir ton père d'affaire, c'est celui-là. Reste ici : ils ont tous les deux besoin de toi, et pour le reste, fie-toi à moi.

— Merci, parrain !

Et soudain, redevenu enfant, le jeune homme éclata en sanglots.

Ce ne fut qu'un instant de faiblesse, mais une faiblesse salutaire pour Mme du Quéroy, que le coup inattendu semblait avoir pétrifiée : elle fondit en larmes, criant d'une voix douloureuse :

— Charles!... mon Charles !

— Chut ! maman, chut ! nous ne savons pas s'il entend ; aie courage, ma mère chérie, remontons auprès de lui.

La mère et le fils s'embrassèrent passionnément : la mère, comme morte tout à l'heure, parut renaître, car elle se tourna vers Senneterre qui, après avoir écrit une lettre, se préparait à partir et dit :

— Dites-lui, pour la lettre.

Senneterre, tirant aussitôt une enveloppe de son portefeuille, la tendit à Maxime :

— Quand tu auras une minute, lis cela, mon fieu. A tout à l'heure, courage et espoir ; je ramène Baucouse.

. . . . .  
Senneterre allait, horriblement inquiet, torturé pour ces deux êtres auxquels il était si profondément attaché ; la douleur concentrée de Mme du Quéroy l'effrayait... Pourquoi ce nom de Félix, qu'elle avait prononcé sous l'impression d'une émotion toute-puissante ? De quelle façon se rattachait-il aux complications mystérieuses dont le docteur Baucouse possédait évidemment la con-



naissance sinon précise, du moins approximative... et cependant dans le récent entretien confidentiel qu'il avait eu avec Mme du Quéroy, celle-ci l'avait assuré que Maxime était bien fils légitime... Cette affirmation déroutait Senneterre, et si étrange que ce fût, le tourmentait, car alors il ne comprenait pas du tout... Sans aucunement se rendre compte pourquoi, il éprouvait un vif désir de mettre le docteur Baucouse en présence de Mme du Quéroy. Senneterre s'était parfaitement rendu compte la veille du bouleversement profond que l'absence de Berthe avait causé au père et à la mère de Maxime : l'un et l'autre évidemment en avaient soupçonné la raison. Maxime seul avait été tout à fait surpris, et cependant sa surprise n'avait pas revêtu un caractère entier de franchise... Senneterre, toute la matinée et dès huit heures, avait attendu la visite de son jeune ami qu'il supposait désireux d'avoir des explications à ce sujet. Maxime n'avait pas paru, et cette abstention avait semblé singulière à l'écrivain... non, tout cela n'était pas clair, et certes Baucouse, qui était l'intégrité et la bonté incarnées, n'avait pas apporté d'entraves au développement d'un jeune bonheur sans de puissantes raisons... Toutes ces réflexions passaient dans l'esprit de Senneterre pendant qu'il courait en voiture à travers Paris : le docteur Baucouse n'était pas chez lui, mais Mme Baucouse par bonheur s'y trouvait et put renseigner Senneterre; elle fut pleine de cordiale sympathie : « Elle ne connaissait pas encore Mme du Quéroy, mais si Senneterre croyait qu'elle pouvait être le moins du monde utile, elle se rendrait volontiers à Auteuil. » L'écrivain remercia

affectueusement et assura que la seule personne dont la présence fût nécessaire était le docteur Baucouse. Prenant hâtivement congé, il continua ses recherches, et une heure plus tard il avait enfin rejoint Baucouse : Senneterre saisit celui-ci comme il sortait d'une consultation, et le mit rapidement au courant. Quoiqu'il fût, même en temps ordinaire, compatissant, le docteur Baucouse manifesta un émoi anormal chez un professionnel, endurci malgré tout à la souffrance humaine. Il devint très rouge en écoutant parler Senneterre et répondit aussitôt :

— Je vous accompagne à l'instant. D'après ce que vous m'expliquez, je crains que le cas ne soit bien sérieux; enfin, avec un homme qui n'est pas usé, il y a toujours des ressources. Montez dans ma voiture.

Tout en roulant vers Auteuil, le docteur demanda :

— Et Mme du Quéroy, comment a-t-elle supporté cette secousse?

— Mal; elle m'inquiète aussi : vraiment, j'ai cru un instant que sa raison s'égarait, elle a paru changée en pierre... et puis parlant de Maxime, elle l'a appelé Félix!

— Vous dites? demanda presque brutalement Baucouse.

— Elle a fait une confusion de nom, elle pensait évidemment, dans son trouble, à l'enfant qu'elle a perdu.

— Elle a perdu un fils, quand?

— Oh! il y a très longtemps, l'enfant avait cinq ou six ans d'après ce que j'ai cru comprendre, car jamais ses parents n'en parlent.

— Etait-ce le fils aîné?...

— Non, c'est Maxime, l'aîné.

Le docteur Baucouse, le sourcil froncé, les lèvres avancées, regardait droit devant lui dans le vide, comme cherchant la solution d'un problème... Enfin, il dit avec un peu d'hésitation :

— Et hier, l'absence de Berthe, quel effet a-t-elle produit?

— Mon Dieu, Baucouse, je ne vous cacherai pas que le désappointement a été cruel; mais je m'imagine, il m'a semblé que les du Quéroy en devinaient la raison...

— Ah! mon pauvre ami, mon pauvre ami! repartit Baucouse avec émotion; enfin, on va voir... Avant tout, il faut sauver ce malheureux homme... Je suis apparemment destiné à ne le rencontrer qu'aux mauvais tournants de sa vie...

— Alors... vous le connaissiez... vous connaissiez Charles?

— Oui... mais il l'a oublié... Si mon honneur m'a obligé involontairement à lui faire du mal, toute ma science aujourd'hui est à son service; je le soignerai comme mon propre frère.

— Merci, Baucouse.

— Ne me remerciez pas... Le devoir est bien dur quelquefois... mais il n'y a de paix que là!...

## XXII

Mme du Quéroy eut un spasme d'épouvante, ses jambes fléchirent sous elle quand on lui apprit que le docteur Baucouse était dans la maison et qu'il se préparait à monter près du malade. Ils allaient donc savoir s'il fallait espérer ou désespérer... Maxime demanda à sa mère de se retirer dans sa chambre pendant la consultation, lui promettant que tout aussitôt après il la conduirait au docteur Baucouse.

Tremblante et angoissée, Mme du Quéroy entendit quelqu'un gravir d'un pas à la fois lourd et alerte les marches de l'escalier, puis on ouvrit la porte de la chambre de son mari et un grand silence remplit la maison !

Elle, la femme aimante et désolée, retenait son souffle... Oh ! Dieu, que se passait-il de l'autre côté de la cloison ; quel verdict allait-elle entendre?... Elle s'étonnait de voir marcher le balancier de la pendule ; la nuit venait, et elle ne songeait pas à allumer, les minutes tombaient sur son cœur lourdes et accablantes... A deux ou trois reprises elle perçut dans la pièce voisine le léger bruit d'un meuble qu'on déplaçait... enfin elle crut distinguer un mouvement plus général... En effet la porte se rouvrit... on parla un instant sur



le palier... on descendait... et Maxime ne venait pas? Elle se trompait, son fils entraît et, surpris d'abord par l'obscurité, resta un moment immobile, puis s'avança rapidement vers sa mère.

— Quoi? murmura-t-elle.

Et toute son angoisse passa dans ce seul mot.

— Maman, dit-il en l'embrassant, le docteur Baucouse croit pouvoir répondre de la vie de mon père, mais viens, descends, tu l'entendras toi-même.

— Je viens!

Toute sa timidité habituelle, tout son manque de confiance en elle-même avaient disparu... Elle se redressa, leva la tête, passa d'un mouvement machinal ses belles mains sur la soie douce de ses cheveux ondes et, d'un pas rapide, suivit Maxime; ce fut lui qui poussa, pour la laisser passer, la porte du cabinet de travail; Baucouse, qui se tenait avec Senneterre devant les fenêtres, se retourna vivement au bruit. La pièce était brillamment éclairée au gaz, et Mme du Quéroy se présenta en pleine lumière et leva ses yeux étincelants et implorants vers le docteur Baucouse.

— Asseyez-vous, madame, dit Baucouse de son ton de commandement, scrutant aussitôt avec une attention singulière le visage ému tourné vers lui.

Elle obéit, joignit ses mains et continua à regarder le docteur de la même expression d'ardente anxiété.

— Parlez, madame, parlez, dit celui-ci en lui prenant la main, ce silence vous fait mal; votre mari est très malade... mais il est fort et j'espère le sortir de là.

— Il vivra?

— J'en ai la confiance; il est bien entouré,

bien soigné, tout est en sa faveur; vous le connaissez mieux que personne, sa santé a toujours été bonne, n'est-ce pas?

— Toujours... il n'a jamais été malade.

— Vous en êtes sûre, pas d'accident d'aucun genre?

— Non, aucun, nous ne nous sommes jamais quittés!

— Ah!

Maxime était demeuré près de sa mère et intervint :

— Je vous l'avais assuré, mon maître.

— Je suis bien aise d'en recevoir l'affirmation de la bouche de Mme du Quéroy, car il y a une période dont vous, jeune homme, ne pouvez vous souvenir...

Le docteur Baucouse appliqua le pouce et le médium de sa main gauche sur ses yeux et parut réfléchir profondément; enfin il releva les paupières et examinant à nouveau Mme du Quéroy, dit de son ton décisif :

— Vous me paraissez trop sensible et nerveuse pour être une bonne garde-malade; votre fils va aller chercher une personne compétente, que je lui indiquerai et qui donnera à votre mari les soins nécessaires; mon jeune confrère veillera à la stricte exécution de mes ordonnances, et si vous me le permettez, je reviendrai demain : un vieil ami de ma belle-sœur Adrienne et de mon excellent Senneterre n'est pas un malade ordinaire, c'est presque de la famille, et je tiens à ne remettre à personne la direction d'un cas aussi délicat... un calme parfait surtout autour du malade et, dans l'éventualité d'un retour à la con-

naissance, aucune démonstration d'aucun genre surtout... Vous en sentez-vous la force, madame?

— Oh! oui, docteur, oh! oui... Je puis remonter auprès de lui?

— Oui, madame, si vous voulez, cependant ne vous approchez pas trop près de son lit... Mais savez-vous ce qui serait encore mieux? Venir avec moi chercher la garde, et laisser ici votre fils qui sera beaucoup plus utile à son père, et M. Senne-terre pour aviser en cas d'imprévu.

Mme du Quéroy regarda Maxime comme pour être soutenue par lui et répondit :

— Oh! je ne veux pas quitter mon mari.

— Si, si, maman, je suis là, mon maître a raison. Il est avantageux que tu voies la garde avant qu'elle entre en fonction afin d'être assurée qu'elle te convient, tu la ramèneras sans délai. Laisse-moi aller chercher tes affaires.

— Tout est sur mon lit.

— C'est bien, reste assise une minute.

Elle demeura immobile et passive sous le lourd regard dominateur du docteur Baucouse, puis quand deux minutes après Maxime revint et qu'elle commença à se vêtir pour sortir, le docteur se détourna, s'assit à la table de l'ingénieur et couvrit encore une feuille de papier des petites hiéroglyphes qui représentaient son écriture. Il relut, son lorgnon un peu soulevé, se releva de toute sa grande taille, mit son chapeau sans façon et se laissa passer son paletot par Maxime, enroula autour de son cou un énorme cache-nez blanc, puis, d'une voix de bonté grave, dit à Mme du Quéroy :

— Venez, madame... ayez confiance en moi.

Et s'adressant à Maxime :

— Retournez en haut sans tarder.

Senneterre les accompagna et fit prendre place à Mme du Quéroy dans la voiture du docteur. Celui-ci donna lui-même ses indications au cocher et sauta lestement dans le coupé, en referma rapidement la porte, pendant que déjà le cheval partait à une vive allure... Les lanternes de la voiture étaient allumées, et les deux êtres réunis dans cet étrange tête-à-tête se voyaient parfaitement l'un l'autre. Baucouse garda quelques minutes le silence, puis, se retournant à demi, dit :

— Ecoutez-moi, chère madame : je désirais vous parler seule, — et lui prenant avec autorité le pouls, — voulez-vous me permettre de vous traiter en malade qui m'intéresse beaucoup et de vous faire quelques questions indiscrètes... mais utiles.

Elle ne se déroba pas, ne bougea pas son bras... incapable de se défendre, elle attendait.

— Vous avez un pouls bien agité, cependant vous vous portez bien, n'est-ce pas, habituellement ?

— Oui... très bien.

— Je n'ai pas besoin de vous le demander, je le vois, vous n'avez jamais eu d'accidents nerveux... votre santé délicate dont m'a parlé votre fils a été un prétexte, n'est-ce pas ? Ne dites rien, j'ai compris... votre mari vous est bien cher ?

— Bien plus que ma vie.

— Votre fils aussi, vous aimez votre fils de toute votre âme ?

— Si je l'aime !

— C'est pour lui que je vous fais souffrir un peu en ce moment... Je suis un confesseur par profession ; tout ce qu'on me dit est sacré à ja-



mais, vous semble-t-il possible de vous confesser à moi ?

— Oui !

Alors Baucouse posā sa grande main sur celle de la créature tremblante et, d'une voix pleine de compassion, continua :

— J'ai soigné jadis dans une maison de santé où j'étais aide-docteur la femme de M. du Quéroy... ce n'était pas vous... Elle avait un fils... le savez-vous ?

— Oui !

Et, avec un cri de détresse, comprenant soudain la misère de la filiation imposée, elle jeta l'aveu :

— Maxime est à moi, c'est mon fils, à moi...

— Je le crois, j'en crois... l'autre...

— Il est mort... et... et...

— Allons, courage ; la vérité, la vérité pour votre enfant...

— Nous lui avons fait prendre la place de son frère... de l'enfant légitime.

Le docteur Baucouse eut un sursaut de surprise... Mortellement pâle, Mme du Quéroy s'était affaissée dans le fond de la voiture.

— Allons, pas de faiblesse, pas de faiblesse.

Elle répéta dans un souffle :

— C'est mon fils, mon enfant...

— Je vous crois, je vous crois absolument...

Quel âge a-t-il réellement ?

— Vingt-deux ans...

— C'est ce que j'avais jugé... Et pour ce que vous avez fait, avez-vous eu un confident ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Qui ?

— La nourrice de... de l'autre... du fils aîné.

— Elle vit?

— Non, elle est morte.

— Alors, il n'y a que vous et son père qui sachiez?

— Nous deux seulement!

— Senneterre ignore?

— Oh! oui, tout le monde ignore.

— Et votre fils?

— Il croit ce que nous lui avons dit... il possède son extrait de naissance...

— C'est-à-dire celui de son frère.

Encore une fois, silencieusement, elle acquiesça de la tête.

— Et alors si son père était mort ce matin, vous restiez seule à pouvoir témoigner de la vérité... Ah! pauvre femme...

— Je voulais parler à mon fils... depuis longtemps... son père s'y opposait...

— Il fallait désobéir, il fallait au moins avertir votre fils... lui donner pour mère une pareille malheureuse, victime elle-même de terribles hérédités... si vous l'aviez connue...

— Je l'ai connue!

Et brisant en une seconde les digues qui, depuis si longtemps emprisonnaient les souvenirs du passé, avec une volubilité fiévreuse, elle fit au docteur Baucouse le récit du drame de son existence, finissant par les mots qui, à ses yeux, justifiaient tout :

— Son père était si heureux, si heureux de pouvoir le proclamer son vrai fils.

— Je comprends, je comprends; pauvres gens... Maintenant, calmez-vous, votre secret est bien gardé; je vais réfléchir, mais il est certain qu'il est

indispensable que votre fils connaisse la vérité avant qu'un événement fortuit ne la lui apprenne... En ce moment on ne peut penser qu'à celui qui est en danger, mais dans quelques jours, quand vous serez tranquille, comme je l'espère, nous reprendrons cet entretien...

— Mon mari, mon mari d'abord.

Baucouse la regarda de ses bons yeux clairs qui avaient contemplé tant de visages angoissés et lui dit doucement :

— Elle est morte, je pense... et vous êtes?...

— Sa femme!

## XXIII

Les interminables et lugubres journées auprès du lit de l'être aimé qui souffre s'écoulent dans leur plus oppressante langueur. Du Quéroy est sorti de son état de coma, mais la fièvre y a succédé et, plusieurs fois, il a déliré; sa femme et son fils ne le quittent pas... Maxime essaye, pendant ces moments pénibles, d'éloigner sa mère, mais elle se refuse à bouger, et cependant les paroles incohérentes de son mari semblent la terrifier. Il a parlé avec agitation d'un secret, répétant avec insistance :

— Je te dis, Marie, qu'on ne le saura jamais... jamais... et c'est mieux, mieux ainsi.

Puis les noms de ses deux fils reviennent sur ses lèvres, et, regardant Maxime, penché anxieusement sur lui, il a murmuré :

— Félix! mon cher petit Félix...

— Il croit que je suis mon frère, a dit Maxime à sa mère.

Et celle-ci ne lui a répondu que par ses larmes!

Le docteur Baucause vient chaque jour, apportant la confiance et l'espoir, enjoignant, avant toute chose, le calme le plus absolu; la correspondance de l'ingénieur s'accumule sur son bureau, Maxime ne s'étant pas cru en droit de décacheter



le courrier de son père, et Senneterre, consulté sur ce point, a été du même avis. Deux lettres sont arrivées de Bordeaux ; pour celles-là, le fils, si discret qu'il soit, a un moment hésité, puis s'est décidé à l'abstention. Maintenant que l'angoisse aiguë est diminuée, que l'espérance de la guérison se fait plus solide, Maxime se permet de songer à Berthe Méré ; il a pris connaissance de la carte adressée par la jeune fille à Mme du Quéroy et, avec plus de satisfaction encore, lu la lettre écrite par la petite nièce, confiante, au bon oncle Raoul, missive confidentielle, où, hardiment, elle le charge de messages pour Maxime, et où chaque mot révèle une décision très arrêtée d'être fidèle à ses préférences, et de ne permettre ni à père ni à mère de l'influencer. Mme Méré, de son côté, est déjà venue deux fois à Auteuil, vraiment réconfortante, et Maxime se rend compte que sa mère a été fortifiée par la présence et les paroles d'une autre femme ; Mme Méré a trouvé précisément les mots qui convenaient ; grâce à sa propre conviction, optimiste par principe, et qu'elle oppose comme un bouclier aux coups inattendus du sort, elle a persuadé Mme du Quéroy, l'assurant que son mari ne devait pas mourir, avait toutes les raisons pour ne pas mourir, et que, de plus, Baucause en ayant pris la charge, une catastrophe était la chose du monde la moins probable ; Maxime lui-même subissait l'ascendant de cette parole encourageante, et comme il avait été incidemment question de Berthe et de son retour prochain, le jeune homme se reprochait de pouvoir, par moments, se sentir presque heureux, alors que la vie de son père bien-aimé était encore en danger ; car le docteur Bau-

couse ne cachait pas que le péril, qu'il estimait pouvoir conjurer, existait encore plutôt latent qu'imminent. Vers la fin de cette douloureuse semaine, les choses avaient revêtu un aspect assez favorable pour que Maxime crût possible d'aller lui-même chercher dans son logis d'étudiant des livres et d'autres objets dont il avait besoin. Arrivé rue Saint-Jacques, comme il passait la loge, sa concierge sortit pour lui dire :

— Ah! monsieur, le facteur est venu ce matin avec une lettre recommandée. Il a dit qu'il reviendrait vers ces heures-ci : il va sans doute passer. Monsieur veut-il bien l'attendre?

Et ayant délivré le message qu'elle jugeait important, elle s'informa de l'état du père de monsieur et comment Mme du Quéroy supportait ses inquiétudes?

Maxime donna les détails demandés, puis, un peu pesamment, monta son escalier. Il attribuait à l'extrême fatigue causée par les veilles successives l'agitation absurde que venait de lui faire éprouver l'annonce d'une lettre recommandée... D'où pouvait-elle bien être expédiée? Comme en somme il désirait rester absent le moins longtemps possible, sans s'attarder à réfléchir, il se hâta de remplir sa valise, très résolu du reste à ne pas attendre le facteur; cette lettre dont on l'avisait ne pouvait avoir rien d'intéressant ni de pressé; il avertirait qu'on la fasse suivre à Auteuil... déjà il lui tardait d'être parti : quelque chose semblait le presser de s'en aller, de fuir la chose qui le cherchait.

Tout est en ordre, la valise fermée, il va descendre... mais le timbre résonne.

Maxime hésite un instant... S'il laissait le facteur s'en aller?

Un second coup de timbre...

Cette fois, Maxime y répond, il ouvre la porte; le gros facteur, sa boîte sur le ventre, son petit livret en mains, a pénétré dans l'étroite antichambre.

— Si monsieur veut signer?

C'est fait, il a signé, la lettre lui a été remise, le facteur, nanti d'un pourboire consolateur, a redescendu l'escalier.

Maxime retourne dans sa chambre pour lire la lettre dont il ne peut imaginer la provenance. D'abord il en examine l'extérieur : elle porte le timbre de Bordeaux, et l'adresse est de la même écriture menue que celles qui attendent sur le bureau de son père... Il déchire l'enveloppe d'une main involontairement tremblante... un premier rapide coup d'œil à l'en-tête du papier... celui de M<sup>e</sup> Casquet, notaire à Bordeaux... et il lit... Il lit d'abord ce qui lui fait l'effet de mots sans aucune signification précise... mots étranges... si fous, que Maxime, une seconde, se croit sous l'influence d'une hallucination... Blême comme la mort, il relit; le sens des paroles écrites entre dans son cerveau, y pénètre comme une coulée de lave en fusion, desséchant et brûlant tout sur son passage... La lettre est d'une simplicité atroce, et porte dans sa brièveté le cachet de la vérité... M<sup>e</sup> Casquet, inquiet et surpris du silence inexplicable de M. du Quéroy père, s'adresse à M. Maxime du Quéroy, car il est urgent de prendre une décision et d'accepter, sans plus de délai, l'offre si avantageuse que M<sup>e</sup> Casquet a eu la satisfaction

de procurer pour l'achat de la maison des Tourny, appartenant à la succession de feu la mère de M. Maxime... M<sup>e</sup> Casquet a obtenu de l'acheteur de patienter encore vingt-quatre heures, mais, passé ce délai, il ne répond plus de rien... M<sup>e</sup> Casquet fait allusion aux entretiens qu'il a eus à ce sujet avec M. du Quéroy, d'abord au moment du décès, au printemps dernier, et ensuite au mois de septembre. Chaque fait est appuyé d'une date... Maxime a le sentiment d'être assommé et, instinctivement, porte sa main à sa tête; ses oreilles bourdonnent au point de l'étourdir... une vérité épouvantable s'impose à lui; il se répète : « Je ne suis pas son fils ! » pas le fils de cette mère qu'il adore... Comment, que s'est-il passé?... La lettre de M<sup>e</sup> Casquet contient une allusion à la longue et douloureuse maladie de celle qu'une petite note supplémentaire désigne comme *Marie-Emilie Lavillier, épouse du Quéroy*... c'est le nom même, le nom qui est inscrit sur son acte de naissance ! Dieu puissant ! de quelle épouvantable duplicité a-t-il été la victime ? Il n'arrive pas à reconstituer les faits... Toujours dans le passé, il voit sa mère, du moins celle qu'il croit telle, à côté de son père; l'immense amour qu'il porte à celle qui l'a toujours soigné, chéri, bouillonne en lui... Ne pas être son fils, être le fils d'une autre femme, toutes les fibres de son cœur semblent prêtes à éclater... Il comprend qu'il a fallu une raison bien forte, bien impérieuse, bien funeste, pour que sa filiation lui soit cachée... tant de choses qui lui ont paru incompréhensibles parfois s'expliquent maintenant...

Il sanglote.



Ah ! pourquoi n'est-il pas mort avant de recevoir cette lettre, quand il se croyait leur fils, et se sentait si fier de l'être !

Mais au milieu de l'effroyable perturbation de son cœur, même à cette heure d'épreuve suprême, il leur demeure fidèle ! Pas une pensée de blâme ne va ni à l'un ni à l'autre. Il éprouve la certitude qu'ils ont été dominés par les circonstances... Quelles circonstances ? Il ne sait pas... et cette ignorance absolue est une nouvelle torture ; dans le tumulte de ses pensées surnage victorieuse la conviction que les deux tendres êtres qui l'ont élevé ont voulu son bien et, en le trompant, lui épargner une souffrance. Quelle souffrance ? La parole si étrange de son père : « Sois-nous indulgent » lui revient à l'esprit, et lui paraît le glas de toutes ses joies... et si au moins dans sa détresse il pouvait courir à son père, l'implorer de lui révéler virilement l'horrible vérité, de lui expliquer l'existence de cette mère véritable qu'il a toujours ignorée, dont le nom n'a jamais été prononcé devant lui... Est-ce possible qu'une femme qui *n'est pas sa mère* ait été pour lui ce que celle qu'il a connue sous ce nom s'est montrée ?... Oh ! maintenant il se souvient des tristesses sans raison dont il l'a vue accablée, de cette retraite si profonde, des larmes versées par celle qui le nommait son fils... Ne pas l'être, devoir arracher de son âme une pareille attache, une attache qui est un mensonge... Il sent pourtant qu'il ne pourra rien lui dire, rien lui demander. La faire souffrir, en ce moment où elle souffre tant, passe son courage... Elle est sacrée, et de tout l'amour qu'elle lui a prodigué, et de cette tendresse sans

bornes dont elle a entouré celui qui est bien son père... à celui-là du moins il appartient... mais pas à elle... ce n'est pas d'elle qu'il a reçu la vie ! Ni erreur ni confusion ne sont admissibles. Ouvrant son bureau, il en retire son acte de naissance, le lit avec une espèce d'horreur. La pièce officielle parle avec une certitude qui ne peut laisser aucun doute : c'est lui, *Maxime du Quéroy*, bien lui qui est né du mariage de *Charles du Quéroy et de Marie-Emilie Lavillier* ! Il regarde ces trois noms groupés avec quelque chose qui ressemble à de l'épouvante : acte de naissance de

« Maxime

. . . . .  
fils de...

né le... »

puis le nom des témoins au-dessous de la signature de son père... Nul doute... tout est précis, tout est clair comme la lettre de M<sup>e</sup> Casquet... Il y revient, la parcourt encore ; puis, avec un sursaut de terreur, se dit soudain que son père est, en ce moment, entre la vie et la mort... que toute autre considération doit céder à celle-là, qu'il faut, sans plus tarder, retourner à Auteuil où... où celle qui n'est pas sa mère l'attend !

## XXIV

Maxime rentre dans la maison d'Auteuil sans faire aucun bruit : il y règne le calme spécial qui s'étend autour des malades et dont émane l'impression que toute vie est suspendue... Son père sans doute repose... Avec d'infinies précautions, Maxime entr'ouvre la porte de la chambre, les dernières lueurs du jour qui tombe l'éclairent faiblement ; dès qu'il paraît sur le seuil, la garde l'arrête d'un geste et lui indique en même temps le lit : son père, la tête enfoncée dans l'oreiller, dort d'un sommeil réparateur, et, assise sur un fauteuil bas, tenant serrée entre les siennes une main de son mari, la tête appuyée au chevet ; sa mère aussi s'est endormie ; le feu de bois crépite tout doucement, et une atmosphère de paix auguste plane dans la chambre silencieuse... Maxime contemple ces deux êtres chéris et sent son cœur se briser ; cette union si complète, si sainte, dont il s'était cru si longtemps le lien suprême, qu'a-t-elle caché ?

Accablé de tristesse, il redescend et se dirige vers le cabinet de son père... Là il s'assied et un peu de temps demeure passif, enveloppé d'obscurité... le désir de la mort s'impose soudain dans son âme, l'idée de vivre maintenant lui répugne

et lui semble un effort vain et inutile, et la vie jusqu'à ce jour lui a paru si belle ! Enfin ses habitudes de discipline morale reprennent le dessus, il fait appel pour réagir à son sentiment du devoir... D'abord il éclaire la pièce, puis regarde autour de lui, comme si d'un objet sous ses yeux, il s'attendait à voir jaillir la révélation de la vérité... ses regards tombent sur la table de travail de son père, et, sur les lettres qu'il a lui-même rangées dans un plateau, il s'en saisit et d'un mouvement fébrile cherche celles qui portent le timbre de Bordeaux... et sans hésitation, il les décachète... Elles sont longues ces lettres. Il prend la première en date, et avec une avidité qui le fait trembler en dévore le contenu... ce sont toujours des phrases nettes et brèves posant simplement les choses... Il est, à plusieurs reprises, question du triste état de santé mental de feu Mme du Quéroy et de sa longue incapacité d'agir d'une façon légale... le voile peu à peu se déchire devant les yeux de Maxime ; il entrevoit la douloureuse vérité concernant celle dont il se croit, depuis une heure, le fils... Il frémit dans tout son être, il tend des bras désespérés vers celle qui l'a toujours défendu, qui a toujours voulu lui éviter une douleur ; il gémit tout haut comme un enfant, n'en a même pas conscience... Cependant, une main douce est sur son front, le force à soulever sa tête ; une voix chérie lui dit :

— Mon Taïb bien-aimé, qu'as-tu, qu'as-tu, mon petit ?

C'est Mme du Quéroy ; elle est venue le chercher en bas et l'a découvert dans cette attitude terrassée... Il la regarde, hagard, le visage convulsé,



mais ne répond rien... De plus en plus terrifiée, elle reprend :

— Tu souffres? où souffres-tu?... toi, toi aussi, réponds-moi, réponds à ta mère.

Alors, l'esprit perdu, sachant à peine ce qu'il dit, il crie presque :

— Tu sais bien que tu n'es pas ma mère.

— Pas ta mère... ah!... ah!...

Deux cris aigus, et sous la violence du choc d'une pareille négation, comme une fleur fauchée, elle tombe à terre. Egaré de douleur, Maxime la ramasse, la soulève, la serre sur son cœur, répétant avec des larmes brûlantes :

— Mais je t'aime, je t'aime comme si tu l'étais...

Elle n'entend pas, son évanouissement est total : il lui a semblé soudain choir de très haut dans un abîme... puis le néant!

Quand elle rouvre les yeux quelques minutes plus tard, sous l'impression de l'air froid qui entre par la fenêtre largement ouverte, pendant une seconde, elle ne se souvient de rien, et regarde son fils avec un profond étonnement, puis la mémoire lui revient dans un éclair, et ses yeux dilatés s'arrêtent épouvantés sur le visage de Maxime.

— Qui t'a dit!

Il lui montre les lettres de M<sup>e</sup> Casquet... elle lit et pleure doucement.

— O mon Taïb! j'aime mieux que tu saches, que tu connaisses ce mensonge que nous avons cru devoir... pour toi... bien te cacher... J'ai demandé souvent à ton père de rompre le silence... il ne voulait pas encore... Il faut nous pardonner,

mon petit, pardonner surtout à ta mère, qui a bien souffert !

— Ah ! l'infortunée !...

Mme du Quéroy est sur ses pieds, pendue en un moment au cou de son fils...

— Mais tu ne crois pas que ce soit elle, cette malheureuse, qui soit ta vraie mère ?

— Il faut bien que je le croie...

— Tais-toi, mon fils, ta mère, c'est moi... c'est moi qui t'ai porté, mis au monde dans la joie et la honte... car je n'étais pas la femme de ton père, j'avais pris la place de celle qui était comme sortie de la vie... et j'avais pris aussi son fils, que j'aimais, que j'ai soigné... qui est mort dans mes bras... et alors... nous avons eu l'idée de te donner le nom qui ne pouvait jamais t'appartenir, les droits que tu n'avais pas... et ton frère a été enterré sous ton nom, sous le nom de mon fils, à moi... comprends-tu?... toi, Félix... le fils de Marie Vilмест, tu es devenu Maxime du Quéroy...

Il écoutait avec une froideur qui la terrifiait... Quoi, leur fils ne les aimerait plus... elle le regardait la bouche sèche, les paroles subitement tarries.

— Pauvre, pauvre femme, dit-il doucement, que tu es bonne... vous avez imaginé cette version par compassion !...

— Taïb, tu ne me crois pas ?...

— Certes, non, te connaissant comme je te connais, jamais tu n'aurais laissé ton vrai fils être rayé de la liste des vivants, jamais tu ne l'aurais donné à une autre... et quelle autre !... Celui qui est resté en terre d'Afrique, c'est bien ton enfant... moi, je suis ton fils adoptif...

— Mon fils adoptif... ma chair, mon sang, l'enfant de mon amour, de mon péché... C'est parce que tu es mon fils que j'ai laissé commettre cet acte de folie... pour te sauver des humiliations qui, sans doute, seraient venues à mon fils... puisque jamais, jamais... ton père et moi ne pouvions te reconnaître comme nôtre... mille fois j'ai voulu tout te dire... quand elle est morte, j'ai prévu l'échéance fatale... j'ai conjuré ton père de tout t'apprendre. Je n'ai aimé que lui et toi, je n'ai vécu que pour vous deux... Je ne redoutais rien pour moi-même... seulement pour toi... seulement pour toi!...

Maxime se passa douloureusement la main sur le front, sa mère avait saisi son autre main et la tenait tendrement; elle était assise, lui debout; il abaissa les yeux et contempla avec accablement le beau visage qui avait repris l'expression inquiète et craintive dont il avait souvent été surpris; sans parler il s'assit aussi tout proche et ils demeurèrent un long moment sans échanger une parole; il arrive souvent qu'après les plus désespérantes révélations les âmes sont apaisées : depuis vingt ans le secret pesait lourdement à la mère de Maxime, elle éprouvait une sorte de soulagement à en être délivrée, mais maintenant elle attendait le pardon de son fils; il demeurait immobile, et elle vit qu'il serrait convulsivement dans la main une des lettres qu'il venait de lire.

— Laisse ces lettres, mon petit, laisse-les, dit-elle... cela ne te concerne pas. Il est convenu avec ton père que tout ce qui vient d'elle ira à un hôpital...

— Mais cette lettre de M<sup>e</sup> Casquet est bien

explicite, on voulait vendre la maison au *mieux* des intérêts de la succession.

— Le notaire ne savait rien... lui te croit le fils...

— Lui... et tout le monde... je suis le fils.

— Tu ne l'es pas... tu ne l'es pas ! Ah ! c'est atroce, et ton père qui ne peut te dire, t'expliquer, tu croirais ton père...

— Je ne sais pas... car d'une façon ou d'une autre, il m'a trompé !

— Mais tu ne comprends donc pas ce que c'était pour nous de penser que... que... toi... Moi, je ne compte pas ; je ne regrette rien, même à toi, mon fils, je le dis ; je ne regrette rien ; j'ai rendu heureux celui qui était malheureux... mais j'aurais dû te garder à moi, puisque je t'avais mis au monde... J'ai cru expier mon bonheur en te donnant à ton père... Si tu savais ce que j'ai souffert en pensant que je t'avais renoncé... quand venait l'anniversaire de ta naissance... et que je n'osais rien te dire...

Il se mit à genoux devant elle, lui baisa passionnément les mains, puis jeta sa tête sur le giron maternel en criant :

— O maman, maman, prouve-moi, prouve-moi que je suis ton fils.

. . . . .

On frappait, Madeleine parut, l'air alarmé.

— La garde vient de sonner.

En une minute, la femme et le fils furent au premier étage, la porte de la chambre était déjà ouverte pour les laisser entrer ; la garde, le visage inquiet, se tenait près du lit et soulevait le malade,



dont on entendait la respiration pénible... Tout bas, elle dit :

— Depuis quelques minutes, il est agité...

Mme du Quéroy s'était affaissée près du lit, toute son âme dans ses yeux; le visage si pâle qu'elle contemplait était cependant plus semblable à lui-même qu'il ne l'avait été depuis quelques jours...

— Mon amour! dit-elle.

Alors le malade ouvrit ses yeux caressants et doux, une lueur d'infinie tendresse y passa; il en arrêta les regards conscients sur les deux êtres qui se penchaient sur lui, et, d'un mouvement délibéré et ferme, étendit sa main droite sur la tête de la femme bien-aimée... puis la torpeur mystérieuse reprit le dessus, la pauvre main laissée sans direction retomba... Maxime, qui connaissait la valeur de certains symptômes, comprit... la mort venait...

## XXV

Mme Méré est très persuadée de la nécessité de s'accorder une trêve dans les efforts, aussi coupe-t-elle sa laborieuse matinée par une demi-heure régulière de raccommodage de bas; quand le moment réservé à cette utile et paisible occupation arrive, elle quitte tout et s'assied avec résignation, mettant d'ailleurs ce répit à profit pour repasser mentalement ce qui l'intéresse, prévoir, autant que faire se peut, les événements et s'y préparer... les du Quéroy et sa fille Berthe sont, pour le moment, au premier plan de ses préoccupations; elle qui aime à aller au fond des choses, à voir clairement son chemin, sent qu'elle a agi un peu à l'aveuglette; sur le conseil de son beau-frère Baucouse, qui l'avait priée d'avoir confiance en lui, le départ de Berthe pour Maubeuge a eu lieu à un moment qui, à première vue, semblait plutôt inopportun; mais Mme Méré sait son beau-frère incapable de parler légèrement, et de plus, étant encline personnellement à la prudence, elle a trouvé bon que Berthe ne se précipitât pas chez les du Quéroy; maintenant, c'est le docteur Baucouse qui la presse dans un sens contraire; il a hâté le retour de sa femme et va jusqu'à engager Mme Méré à se faire accompagner par Berthe à sa

prochaine visite à Auteuil. Mme Méré, dans sa quiétude laborieuse, délibère en elle-même sur ce point particulier; elle est vraiment et sincèrement chagrinée de la maladie du père de Maxime; mais elle s'est ordonné, et a communiqué comme consigne à ses enfants de ne pas douter du rétablissement de leur ami; elle n'est pas tout à fait éloignée de voir, dans la maladie, une légère perversité de la part de ceux qui s'y laissent aller; mais, du moins, on peut se faire pardonner ce désagréable caprice, en guérissant sans trop de délai! Elle juge ridicule que son frère, de propos délibéré, se tourmente et exprime à satiété des opinions pessimistes tout à fait troublantes.

La tranquillité des méditations de Mme Méré est soudain dérangée par la venue discrète d'Aglaé, qui, après avoir frappé très légèrement, se contente de passer la tête dans l'entre-bâillement de la porte, — elle a conscience que sa place, à cette heure-là, est ailleurs, — pour dire :

— C'est M. le docteur Baucouse; il est dans l'antichambre; il demande à voir madame.

— Faites entrer M. le docteur de suite.

Et Mme Méré se lève pour l'accueillir; celui-ci paraît, le chapeau sur la tête, l'allure brusque... regarde un moment sa belle-sœur, attentive et grave, et dit d'une voix enrouée :

— C'est fini!

Alors il se découvre, jette son chapeau sur le lit, s'assied et plonge ses grandes mains dans l'épaisseur de ses cheveux qu'il ébouriffe d'un mouvement rapide autour de sa tête.

Mme Méré a compris, a pâli et s'écrie :

— Charles du Quéroy est mort, grand Dieu!...  
Sa femme?...

Le médecin s'étend comme un grand fauve fatigué et répond :

— Il y a longtemps que je n'ai pas été remué à ce point; son fils l'a prolongé avec des piqûres jusqu'à ma venue, mais le cerveau était pris... tout a été inutile. Ah! ils l'ont bien défendu...

Mme Méré dit de sa voix nette et sincère :

— Ceci me fait une peine affreuse.

— Je le pensais : je suis venu moi-même vous apprendre cette triste nouvelle; il faut que vous alliez à cette pauvre femme, puisque, par bonheur, vous la connaissez.

— J'y vais à l'instant.

— Emmenez Berthe.

— Ecoutez, Robert, cela me paraît indiscret.

— Berthe ne la verra pas, mais qu'elle sache que l'enfant est dans la maison.

— Ce pauvre Charles qui avait été si affectueux pour ma petite Berthe!

— Oui, c'est un brave cœur de moins sur la terre; heureusement qu'il laisse son fils!

— Vous parlez comme font tous les hommes, mais sa femme, qui l'aimait, croyez-vous que son fils, même bien cher, puisse lui remplacer le compagnon de toute sa vie?

— Hélas!... allez la trouver, et faites-vous accompagner par Berthe, c'est très sérieux, ce que je vous dis là.

— C'est bien, je vais parler à ma fille; et Raoul?

— Il est là-bas; on l'a prévenu hier au soir; il n'a pas quitté la maison; vous aurez à l'envoyer dormir.



Le docteur se lève.

— Merci, Robert, d'être venu.

— Ma pauvre amie, on peut bien peu de chose les uns pour les autres.

— Il faut se serrer les coudes, dit Mme Méré de sa voix grave.

— Vous avez raison, celui qui est mort a eu, du reste, une bonne part de bonheur, c'est sa femme qu'il faut plaindre.

— Oui, mais elle a beaucoup de raisons de vivre, elle se doit à son fils; ils n'ont aucun parent, n'est-ce pas?

— Non, personne, je crois.

Puis, prenant la main de Mme Méré et la serrant très fort, le docteur Baucouse ajoute :

— Adrienne, vous êtes une brave créature, je le sais, ayez beaucoup de compassion, beaucoup pour celle que vous allez voir... elle a souffert plus que vous n'imaginez... nous reparlerons de tout cela... pas aujourd'hui.

— Est-ce qu'elle n'est pas sa veuve?... J'ai pensé cela, un moment.

— Si... elle est sa veuve!

— Cela me serait indifférent, c'est une honnête femme, je le sais, j'en suis certaine, c'est tout ce qu'il me faut!

— Ma pauvre amie, vous êtes dans le vrai... vous méritez le bonheur de voir votre Berthe heureuse, comme assurément elle le sera... Allons, il faut que je parte... d'autres m'attendent; tâchez de passer à la maison ce soir et nous donner des nouvelles.

— Je viendrai sûrement.

Mme Méré accompagne son beau-frère à la

porte, puis, restée seule, essuie deux grosses larmes qui veulent couler... Charles du Quéroy mort... la mort vient de réveiller une tendresse ensevelie tout au fond de son cœur... elle a un long frisson, se secoue, force ses traits à reprendre leur expression de calme et se dirige vers la chambre de ses filles.

. . . . .  
C'est Senneterre qui, à Auteuil, reçoit sa sœur et sa nièce. Il lui paraît impossible que Mme du Quéroy voie personne, il est persuadé qu'elle en sera incapable, cependant il va prévenir Maxime et lui demander s'il trouve bon d'avertir sa mère.

La femme affligée est auprès de celui qu'elle aime; aussi longtemps qu'il sera là, elle ne le sent pas perdu pour son amour : il lui semble qu'elle pourrait éternellement le veiller, et éternellement se rassasier de la contemplation du beau visage endormi... Maxime est anéanti, terrassé; elle ne l'est pas; elle a trop peur qu'une seule minute de celles qui lui restent lui soit volée... Elle a rangé la chambre elle-même. Elle éprouve devant cet immense changement quelque chose de la surprise qui a suivi les premières heures de la venue au monde de son fils... Maxime et Senneterre ont compris que pour sauver la raison de Mme du Quéroy il ne fallait rien lui imposer, qu'il convenait de la laisser agir en toute liberté. C'est Senneterre qui a rempli les angoissantes formalités de déclaration de décès... Maxime, en tremblant, a osé demander à sa mère : « Maman, tu sais son âge? je ne le sais pas. »

Alors, avec une espèce d'exaltation, elle a tracé quelques lignes, pendant que Maxime suit des

yeux les mouvements de la plume : « Charles-Georges du Quéroy... fils de... tous deux décédés, époux de Marie Vilмест. » Et, au milieu de l'atroce angoisse qui lui étreint le cœur, elle trouve, à écrire ces mots, une consolation suprême : il est sien dans la mort. Senneterre a lu et s'est tu ; il regarde Maxime et demeure frappé de l'expression du visage du jeune homme : la désespérance d'un homme si jeune, si tendrement aimé d'une mère adorable, lui semble passer la mesure. A deux ou trois reprises, il lui a dit : « Maxime, console ta mère, ta mère... » Et Maxime, se voilant les yeux, n'a rien répondu. Senneterre a le sentiment singulier qu'à cette heure douloureuse, la pensée de son père ne hante pas seule l'esprit du fils, et qu'une souffrance mystérieuse s'ajoute au déchirement de la séparation éternelle... elles sont si longues, les heures de vigile dans la maison où règne la mort... l'abîme qui sépare de la veille est si profond !

La présence de Mme Méré semble comme une rentrée dans la vie réelle. Maxime, qui a entendu le léger mouvement dans le vestibule, sort pour s'enquérir et se porte à la rencontre de Senneterre.

— Ma sœur et Berthe sont là, dit celui-ci affectueusement, descends, petit, descends, cela te fera du bien.

Mais Maxime s'est reculé.

— Non, parrain, non, je ne peux pas.

— Tu ne peux pas ! Veux-tu prévenir ta mère ?

— Prévenez-la, vous.

Et, devant l'hésitation de Senneterre :

— Oui, il faut qu'elle sache que votre sœur est là...

Senneterre pénètre dans la chambre mortuaire : tout en blanc, pâle comme un fantôme, Mme du Quéroy est assise au pied du lit ; elle fait signe à Senneterre d'approcher ; il lui est doux qu'on le regarde, son bien-aimé, qu'on l'admire dans la paix suprême.

Senneterre, tout bas, délivre son message et ajoute :

— Il avait été si affectueux pour la petite.

A la surprise de l'écrivain, la veuve se lève aussitôt et murmure :

— J'y vais, restez près de lui.

Il incline la tête, et les bras tombants, les mains jointes, immobile, contemple religieusement ce qui reste de l'ami de sa jeunesse.

Mme du Quéroy est allée droit chez Maxime.

— Viens, lui dit-elle.

— Non, mère, non... il vaut mieux...

Et alors, impérieuse, elle répète :

— Viens, mon fils.

Mais il résiste.

— Non, je t'en conjure, je ne veux pas la voir... m'engager, je ne peux pas.

— Mon petit, dit la mère, mon pauvre petit.

Mais elle n'ajoute rien et, le laissant, descend seule. Elle entre d'un pas ferme dans le cabinet de travail de son mari. Madeleine y a allumé du feu comme tous les jours ; le soleil d'hiver pénètre par les larges fenêtres qui, donnant sur le jardin d'arrière, n'ont pas leurs volets clos.

Mme Méré s'avance, et, avec une dignité triste, prenant la main de la femme désolée, dit :

— J'aimais d'une vraie amitié votre mari, j'ai



beaucoup de chagrin, je vous plains de toute mon âme...

Mme du Quéroy se redresse, cherche à parler... puis, dans un geste d'agonie, tombe dans les bras de Mme Méré. Alors, Berthe toute pâle, comme un petit soldat qui, pour la première fois, va au feu, s'approche et dit à son tour :

— Il a été si bon pour moi... je ne l'oublierai jamais... jamais...

Mme du Quéroy l'entend, relève la tête et, serrant la jeune créature dans ses bras, lui dit, au milieu des larmes :

— Il faudra consoler mon fils !

Et les trois femmes, longuement pleurent ensemble

## XXVI

L'angoisse qui la torturait au sujet de son fils empêcha seule Mme du Quéroy de succomber volontairement à sa douleur... Maxime heureux, Maxime en présence d'un avenir plein de promesses n'eût pas suffi pour la retenir dans la vie, mais son enfant malheureux avait sur elle un pouvoir sans limites.

Lorsqu'une dernière fois elle baisa, avec le même amour qu'aux heures de leur jeunesse, le visage glacé de l'être bien-aimé qu'on allait lui enlever à jamais, elle lui promit tout bas de veiller sur leur fils, de ne pas l'abandonner aussi longtemps qu'il aurait besoin d'elle; doucement elle posa ses lèvres sur le front, sur les yeux, sur les lèvres de celui qui était la moitié d'elle-même; puis, quand elle l'eut regardé une ultime fois, de ses propres mains elle voila les traits adorés d'une écharpe de soie blanche, présent des jours heureux, afin que nul après elle ne vît le visage devenu sacré... Alors elle ferma à son tour les yeux comme pour ensevelir cette vision au fond de son être! Maxime tendrement prit sa mère et l'emmena sans résistance. Elle se laissa conduire dans sa chambre... il y avait du feu et des lumières : c'était la vie! Madeleine, le visage grave et compassé, va-

quait à ses occupations; quand elle vit sa maîtresse assise, tout inerte et comme pétrifiée, elle approcha d'un air de commisération :

— Il faudra que madame prenne quelque chose, dit-elle, on ne peut pas vivre sans manger; j'ai préparé un bon consommé, une petite tasse de consommé, ça s'avale toujours; il ne faut pas que madame fasse comme M. Maxime, qui n'a pas voulu toucher à son déjeuner. Ah! en voilà un jeune homme qui aimait son papa; vrai, ça console, de voir ça, dans ce bas monde, mais c'est un monde de misère, bien sûr, il faut se faire une raison... Mon mari, bien sûr, ce n'était pas le pareil de feu monsieur, mais enfin il gagnait bien sa vie comme mécanicien, ses dix francs par jour; j'étais chez moi, et puis il est mort en trois jours d'un coup de froid, et à quarante-neuf ans, il m'a fallu aller chez les autres... je me suis fait une raison... à quoi ça sert, de ne pas s'en faire, nous ne sommes pas les plus forts, bien sûr.

Et Madeleine, du coin de son tablier, s'essuyait les yeux. Mme du Quéroy dit :

— Merci, Madeleine.

Puis, au bout d'une seconde, elle ajouta :

— Il faut que mon fils mange.

— C'est ce que ce cher monsieur Senneterre lui a répété au moins une douzaine de fois : « Il faut manger, pour avoir la force de soutenir ta mère. »

— Et qu'est-ce qu'il répondait?

— Rien, le pauvre ami; il pleurait, il pleurait comme une fille; vrai, ça me remue, de le voir dans cet état.

Puis elle conclut tristement :

— Je descends toujours chercher le consommé de madame.

Quand elle fut seule, Mme du Quéroy poussa un gémissement si triste, si plaintif, qu'il semblait que son cœur se brisât... mais promptement, elle se raidit contre sa douleur, se répétant à voix basse : « *Prouve-moi que je suis ton fils...* devoir lui prouver qu'il est mon fils ! O Dieu ! ô Dieu !... » Et ces derniers mots étaient une prière, la plus ardente qui fût jamais sortie de son cœur.

Vers six heures de ce dernier jour où ils étaient encore tous les *trois* réunis sous le même toit, Mme Méré arriva ; elle avait demandé comme une faveur la permission de veiller cette dernière nuit avec son frère l'ami de leur jeunesse, pendant que la femme et le fils, véritablement épuisés, se coucheraient ; Mme Méré avait transmis ce conseil, de la part du docteur Baucouse, et elle insista pour qu'il fût écouté ; Senneterre ajouta ses instances, et leur prière avait prévalu. Mme Méré s'était occupée, avec une intelligente sollicitude, de tous les détails du deuil. Senneterre et elle avaient proposé, en attendant d'autres mesures, que Charles du Quéroy reposât momentanément dans leur caveau de famille au Père-Lachaise ; ces vigilantes amitiés avaient tout aplani pour les deux êtres si durement frappés, et Senneterre s'étonnait de la prostration et de l'espèce d'indifférence à tout de Maxime. En même temps, une dépêche qu'on avait reçue dans l'après-midi annonçant l'arrivée de M<sup>e</sup> Casquet, le notaire bordelais, qui venait assister aux obsèques de son ami et client, avait causé au jeune homme la plus extraordinaire émotion... émotion dont il avait



refusé toute explication aux amicales interrogations de son parrain.

L'écrivain et Mme Méré avaient dîné sobrement et rapidement en compagnie de Maxime qui, le repas achevé, avec quelques mots émus de remerciements pour toutes leurs bontés, demanda à les quitter... Dans la quiétude absolue de la maison, on l'entendit entrer un moment chez sa mère, puis en sortir presque aussitôt et se diriger vers sa propre chambre.

Mme Méré regarda la pendule, il avait été convenu qu'ils commenceraient leur veillée d'affection vers neuf heures; il en était huit à peine. Elle arrangea un moment le feu, puis se tourna vers son frère et lui dit :

— Est-ce que le jeune Maxime ne t'étonne pas un peu?

— Si, répliqua Senneterre, il a évidemment, pardessus son chagrin, une autre préoccupation qui nous échappe.

— Oui, dit Mme Méré parlant lentement, on dirait qu'il a appris tout récemment quelque chose qu'il ignorait... Raoul, tes amis, sous leur apparente sécurité, cachaient un secret — le connais-tu?

— Non.

— Mais, crois-tu qu'il y avait, en effet, quelque part, une brèche à leur bonheur.

— Puisque tu as cette impression, je te répondrai oui, je dirai même, j'en suis sûr.

— Et tu en ignores complètement la nature?

— Complètement.

— Je crois, moi, que Robert est au courant.

— Jusqu'à un certain point seulement, mais, assurément, il sait quelque chose.

— Sait-il que l'état d'esprit du jeune Maxime nous surprend ?

— Oh ! non, à quel propos lui en aurais-je parlé ?

— Robert n'avait jamais connu Mme du Quéroy ?

— Jamais, j'en ai la certitude absolue.

— Tout cela est étrange, dit Mme Méré.

Elle demeura un long moment silencieuse, réfléchissant, suivant, avec une attention soutenue, des déductions qui s'offraient à son esprit. Enfin, elle demanda :

— Te souviens-tu du nom de fille de Mme du Quéroy ?

— Je l'avais oublié, répondit Senneterre, mais je l'ai eu pour la déclaration de décès.

— Quel est-il ?

— Vilмест.

— Raoul, dit Mme Méré en se levant, ce n'est pas le nom, j'en suis certaine ; ma mémoire ne retrouve pas celui qui était sur le faire-part de mariage reçu jadis, mais assurément c'est un nom autre que celui que tu viens de prononcer.

Senneterre répliqua :

— Maintenant que tu me fais cette observation... il me semble, en effet... oui, Adrienne, tu as raison, assurément, tu as raison...

— Alors, reprit Mme Méré, baissant de plus en plus la voix, elle ne serait pas la mère de Maxime !

— Pas la mère de Maxime, mais mon amie, c'est fou, c'est fou, ça... pas sa mère ! oh ! je mettrais mes deux mains dans le feu...

— Calme-toi, Raoul, calme-toi... Je ne sais pas ce qui s'est passé... j'ai conscience que cette

pauvre femme a eu, d'une façon que j'ignore, un rôle de bonté... mais enfin Maxime ne lui ressemble pas... on le tenait éloigné de la maison... ce n'était pas naturel.

— Ah ! si tu les avais vus ensemble, seulement une heure : mais l'amour maternel coule des yeux de cette femme comme l'eau jaillit d'une source... et puis elle a écrit, de Lourdes, à son fils, une lettre que j'ai lue... Non, non, Adrienne, elle lui a donné la vie ; j'en jouerais la mienne sur cette certitude. Tout est possible, sauf ça.

— Dis plutôt que tout est possible en ce monde. Tu parles avec ton cœur, moi avec ma raison ; ma raison m'assure qu'entre cette mère et ce fils, en ce moment, il se joue un drame... Tu observeras Maxime... tu observeras Mme du Quéroy... Maxime a refusé de voir Berthe... il a certainement une raison grave pour avoir agi ainsi...

— Adrienne, je ne puis te répondre que d'après ma conviction intérieure... dernièrement, j'avais essayé de forcer les confidences de notre pauvre amie... après une conversation que j'avais eue avec Baucause, chez toi... Oh ! elle désirait soulager son cœur... elle me l'a même avoué... mais elle craignait de contrister Charles... J'ai été ce jour-là jusqu'à oser lui demander si Maxime était le fils légitime de Charles... des idées singulières m'étaient venues, à moi aussi...

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a répondu qu'il l'était...

— Alors, j'ai raison ; mon soupçon est la vérité, elle n'est pas la mère.

Une espèce de colère secoua Senneterre.

— C'est un sacrilège, de dire une chose pa-

reille... elle est sa mère, je l'affirme, je le jurerais... Ah ! pourquoi n'ai-je pas parlé à Charles ? Pourquoi ne l'ai-je pas conjuré de me donner sa confiance... j'aurais pu leur être utile, peut-être.

— Tu aurais dû le faire ; maintenant, c'est trop tard ; mais moi, j'ai le droit de savoir, puisque ma fille est en jeu, et je veux savoir dans quelle famille elle entre... il me faut l'entière vérité... quelle qu'elle soit, la vie est déjà difficile, sans y ajouter le mystère ; les situations nettes ont seules une issue ; ici, il existe quelque chose que je ne comprends pas... quand les tristes cérémonies seront terminées, je parlerai à Robert... ne disons plus rien, ce n'est pas le moment... Oh ! le pauvre Charles du Quéroy !...

Elle demeura rêveuse et triste, contemplant les tisons, puis d'une voix changée, dit à son frère :

— Raoul, ce soir, notre jeunesse me paraît si proche : il me semble que je vous vois entrer tous les deux chez maman... Charles aurait peut-être mieux fait de m'épouser...

Ce fut, en vingt-cinq ans, le seul instant de son existence où Mme Méré lâcha la bride à son imagination.

Son frère la regarda avec surprise et ne répondit rien.



## XVII

Senneterre, les MM. Méré, le docteur Baucouse et une députation de l'usine de Billancourt furent seuls à venir chercher Charles du Quéroy pour l'escorter à sa dernière demeure; Maxime était horriblement nerveux et avait reçu d'une façon glacée M<sup>e</sup> Casquet qui, profondément respectueux des convenances, ne vit dans cette attitude réservée du jeune homme qu'une marque extérieure d'affliction et présenta ses condoléances correctes et motivées sans se laisser le moins du monde impressionner par une réception absolument dépourvue de cordialité; il demanda avec déférence à saluer Mme du Quéroy, mais on l'informa qu'elle ne voyait personne et descendrait seulement au dernier moment, quand le cercueil serait sur le corbillard. M<sup>e</sup> Casquet s'inclina, se rangea discrètement aux côtés de M. Méré, et se prépara à remplir son rôle de la façon impeccable dont il était coutumier; il s'étonna, à part lui, d'une aussi maigre escorte, mais garda ses réflexions devers soi; son visage était, dans ce petit groupe, le seul dont la gravité fût banale et de convention, tous les autres témoignaient d'un sincère chagrin; il avait fallu enfermer Wotan, affolé d'inquiétude, et quand les employés des pompes funèbres franchirent le seuil avec leur triste fardeau, on entendit

les plaintifs gémissements de la pauvre bête fidèle.

Mme Méré approuvait la dignité que Mme du Quéroy montrait à l'heure de ce définitif départ : ni éclat, ni accès de désespoir ; pâle et glacée, elle allait, et quand il le fallait, disait quelques mots ; à l'église, car elle avait souhaité que le mort bien-aimé passât par l'église, et Maxime ne s'y était pas opposé, elle détourna la tête plusieurs fois pour regarder son fils ; celui-ci posté tout seul, un peu en avant, avec son teint mat, sa jeune barbe brune et ses beaux yeux noirs un peu fixes et égarés, a, dans l'immobilité rigide qu'il conserve, quelque chose de tragique ; les voisines venues en curieuses, les commères de la femme de ménage Clémentine, l'examinent avec curiosité et sympathie, et Mme Baucouse, qui est là, accompagnée de sa fille et de ses deux nièces, pleure d'attendrissement. Les paroles liturgiques glacées de désespérance alternent avec les cris d'espoir... l'office se déroule et enfin se termine.

Pendant quelques minutes, au moment du défilé de la sortie, la mère et le fils sont face à face. Alors, elle, oublieuse du lieu et de tout, s'approche de son fils, et lui jetant les deux bras autour du cou, passionnément l'embrasse... Senneterre, qui a les yeux fixés sur Maxime, voit passer sur le visage triste du jeune homme comme une détente... une lueur qui ressemble presque à de la joie... cela dure un instant, et puis tous deux, la veuve et le fils reprennent leur attitude de douleur passive et muette.

Il pleut, il fait une température pénétrante, mais fidèlement la petite bande d'amis accompagnent Maxime pour la longue course de l'église de Passy

au Père-Lachaise. Senneterre marche le front baissé comme s'il eût suivi un frère bien-aimé; le docteur Baucouse, le sourcil froncé, son immense cache-nez élevé jusqu'aux yeux, s'ébroue de temps en temps; M<sup>e</sup> Casquet, violet de froid, suit d'un air résigné, et à intervalles réguliers tâte la poche intérieure de son paletot afin de bien s'assurer que les papiers qu'elle renferme sont toujours à leur place; l'excellent M. Méré pense à sa propre mort et se sent lugubre; pour se remonter le moral, il regarde l'heure à toutes les horloges et s'efforce de songer à son cours de l'après-midi. Maxime, dans le secret de son âme, s'adresse à celui qui est couché dans le cercueil : « O père, pourquoi m'avoir trompé?... J'avais le droit de savoir de qui j'étais le fils. Oh! si tu pouvais me parler... je te croirais... Savoir, savoir avec certitude, même le pire, mais ne pas être dévoré par le doute affreux... » Et le père est mort, et ses lèvres sont scellées à jamais! De toutes les preuves de sa filiation malheureuse, la plus accablante au jugement de Maxime se trouve dans le silence gardé par son père; comment, si la vérité eût été ce qu'on veut par pitié lui faire croire, son père ne lui eût-il pas confessé depuis longtemps l'acte de folie accompli dans une heure d'égarement, comment ne lui eût-il pas dit : « Ta mère, celle dont tu as reçu la vie, la voilà, c'est celle que tu chéris, l'autre ne t'est rien. » Comment son père aurait-il pu douter de l'affection de son enfant au point de n'oser hasarder un pareil aveu, un aveu qui ne pouvait en rien altérer la profonde tendresse enracinée dans l'âme du fils...

Certes, celle qu'il a toujours crue sa mère l'a

aimé incomparablement ; mais, au-dessus de lui, elle aimait le mari bien-aimé. Maxime se souvient, avec une douleur lancinante, de ses vagues jalousies et comment il trouvait parfois que son père lui prenait trop sa mère !... Cependant, comme une lueur de consolation descend en son âme le sentiment que celle qui a tant perdu est pourtant distraite de sa douleur par son inquiétude pour lui, pour son fils ; il sent mystérieusement qu'en ce moment elle est plus à lui qu'au mort... Alors... il ne sait plus, il s'égare dans cette horrible obscurité. Il éprouve la sensation d'être perdu, solitaire, abandonné, car il marche derrière le cercueil de son père, et on lui a enlevé sa mère !... Si peu de jours ont passé depuis qu'il les enlaçait tous deux et se sentait, par leur tendresse, protégé et défendu comme un petit enfant ; jamais plus dorénavant il ne connaîtrait cette sécurité et cette paix ; un goût d'amertume se mêlera à toute chose ; cette ombre inconnue planera sans cesse sur lui pour l'écraser par son invisible présence, pour lui dérober la joie de vivre... mentalement il se répète le nom : « Marie-Emilie Lavillier... » — « Celle-là est ma mère, je suis son fils » ; en même temps tout son être tressaille et son cœur se révolte contre cette pensée sacrilège.

La course est achevée. Ils sont entrés dans le cimetière, la pluie a cessé, mais le sol est détrempé ; ils vont par les larges allées de la cité dolente et les roues des voitures de deuil grincent tristement sur le sable mouillé ; le cortège s'arrête... c'est là... Maxime s'avance, sa mère descend, et pour les quelques pas dans les allées intérieures s'agrippe défaillante au jeune bras vigoureux : ce contat



rend à Maxime la force et la volonté; il dit tout bas quelques mots réconfortants à celle qu'il soutient et, pendant les crucifiantes minutes qui suivent devant le caveau béant, laisse sa main dans celle de sa mère... elle ne bouge pas, elle ne pleure pas... elle regarde... on a soulevé le cercueil... une dernière bénédiction, lentement... lentement... on le descend... il a trouvé son lit... c'est fini... la forme mortelle qui fut tant aimée a quitté pour jamais la terre des vivants... les larmes aveuglent un moment les yeux du fils... et lorsqu'il recouvre la vue, il voit que sa mère, à genoux, tient le corps penché en avant, dans un élan désespéré!

Le docteur Baucouse touche l'épaule de Maxime.

— Relevez-la, emmenez-la, c'est assez!

Maxime promptement obéit. Mme Méré également s'est avancée et dit à Mme du Quéroy d'une voix posée pleine d'autorité :

— Venez, pauvre amie, pensez à votre fils.

Chancelante, Mme du Quéroy fait ce qu'on lui ordonne, son fils doucement l'assiste.

— Mon Taïb, dit-elle les lèvres frémissantes, mon petit!

— Courage, madame, reprend Baucouse, courage, ne vous laissez pas aller... Ma belle-sœur vous reconduira, il vaut mieux en ce moment que votre fils ne soit pas avec vous... Je me charge de lui, ne vous inquiétez pas...

Et Baucouse lui-même la prend sous le bras et, l'aidant à gravir le haut marchepied de la voiture, répète :

— Courage!

Et ayant fermé la portière après sa belle-sœur, il se découvre, reste immobile une seconde, puis d'un

geste impératif, appelant Maxime, lui demande :

— Voulez-vous revenir dans ma voiture pour un bout de chemin?

— Merci, mon maître, merci mille fois; mais — et la voix de Maxime se fait rauque — il faut que j'accompagne M<sup>e</sup> Casquet qui veut repartir pour Bordeaux ce soir et a des papiers à me montrer.

— Ah! c'est le notaire de votre famille?

— Oui.

Baucouse paraît un instant réfléchir, puis dit :

— Voyez-le, c'est inévitable...

Et consultant sa montre :

— Je n'ai pas le temps en ce moment de vous en dire plus long... mais soyez chez moi, demain matin à sept heures.

Et sans autre explication, du pas allongé de ses grandes jambes, le docteur rejoint précipitamment sa voiture, qui attend.

## XXVIII

Quand Mme du Quéroy et Mme Méré se trouvèrent seules dans le lugubre véhicule tendu de noir, dont les chevaux allaient maintenant à une allure normale, une sorte de gêne tomba entre les deux femmes. Subitement Mme du Quéroy eut conscience combien récents étaient les liens entre elles, et se sentit pénétrée de la pensée angoissante que Mme Méré ne savait rien du passé et la croyait une autre qu'elle-même. Sous le poids de ce passé douloureux, Mme du Quéroy courbait avec humilité la tête; celui qui l'avait toujours protégée n'était plus là; il ne lui restait qu'à disparaître, à cacher sa vie et sa douleur... Sous son voile, les larmes coulaient lentes, brûlantes et leur source ne semblait devoir jamais tarir... le pleurer était presque une douceur, c'était être encore unie au bien-aimé... Oh! que ne pouvait-elle souhaiter aller dormir près de lui sous la pierre où nul ne les dérangerait... l'âme de la femme, en ce moment, était toute à l'amant, à l'époux; elle aurait voulu être seule pour en crier le nom, seule pour gémir; sa souffrance, maintenant que tout l'être chéri avait disparu, cette souffrance prenait une autre forme; l'âme si tendre de la femme malheureuse éprouva comme de la haine envers tous ceux

qui vivaient, lui étant mort ; ce ne fut qu'un éclair passager, une pensée cruelle comme en fait naître l'excès de la douleur.

Cependant Mme Méré, reprise par la vie, s'étonnait que Mme du Quéroy ne parlât pas : elle aurait dû parler de son fils... et devant l'expression un peu farouche du beau visage marmoréen comme figé dans une agonie inexprimable, elle se demandait quelles pensées torturantes agitaient la créature accablée assise à ses côtés ; elle cherchait vainement les paroles salutaires, presque introuvables, lorsque l'existence de ceux dont on veut consoler la peine nous est inconnue... il n'y a de baume pour les plaies de l'âme que dans l'évocation des heures d'heur ou de malheur déjà vécues : il faut, à ceux qui souffrent, pouvoir répéter : « Rappelez-vous... » et Mme Méré, avec un malaise croissant, éprouvait l'impression que Mme du Quéroy était pour elle le mystère... tout le côté pratique et positif de la sœur de Senneterre reprenait le dessus ; des circonstances extraordinaires lui avaient fait, pour une brève période, abdiquer le calme rassis qui présidait habituellement à ses actions, mais elle sentait l'impérieux besoin de le retrouver, de se reprendre, et ne pas s'engager ni engager sa fille avant de savoir... Ce jour-là même, devant le cercueil de Charles du Quéroy, elle s'était promis d'user de l'occasion unique qui amollissait leurs cœurs à tous et rendait tout aveu plus facile, et maintenant les mots lui faisaient défaut... Elle murmura quelques vagues exhortations de ne pas se laisser dominer par l'abattement, puis Mme Méré ajouta :

— Lorsque j'ai eu la joie de retrouver mon



pauvre camarade d'autrefois, il m'avait dit combien il souhaitait voir votre fils entrer dans la vie active et ne pas s'isoler, ne pas se séparer du monde... je crois qu'il regrettait un peu de vous avoir fait mener, et à lui-même, une vie de reclus... vous allez peut-être éprouver la tentation de vous y enfoncer de nouveau, mais pardonnez-moi de vous donner un conseil... il ne le faut pas... pour Maxime, pour l'avenir de votre fils...

Mme du Quéroy repoussa brusquement son voile épais, pressa de sa main gauche violemment son front, puis dans un paroxysme d'exaltation, paraissant incapable de se maîtriser, cria à plusieurs reprises :

— Mon fils... mon fils...

Et se retournant, l'œil égaré, vers Mme Méré, elle demanda :

— N'est-ce pas que vous croyez qu'il est mon fils?

— Grand Dieu ! Pourquoi ne le croirai-je pas?...

— Parce que... parce que... et il faudra bien que vous l'appreniez... devant les hommes... il ne l'est pas... je n'ai pas d'enfant... je n'ai plus de mari, je n'ai pas d'enfant... Il croit, Maxime croit, qu'il n'est pas né de moi, mais de l'autre... de la femme de son père, de la malheureuse démente... qui a vécu vingt ans... vingt ans privée de sa raison. Moi... moi... je voulais tout apprendre à Maxime, lui dire la vérité; son père ne me l'a pas permis... et maintenant mon mari est mort... et je suis seule... seule, et mon fils refuse de me croire.

Mme Méré, violemment émue, écoutait... ne comprenant pas tout à fait, mais en comprenant assez pour mesurer l'importance de la révélation :

le fils de Charles du Quéroy possédait un faux état civil... son père, sans doute, l'avait déclaré comme né de son mariage... Devant cette idée, Mme Méré s'arrêta, non pas épouvantée, mais saisie de surprise... Assurément, il y avait là une grave irrégularité, mais d'une nature, néanmoins, qui ne pouvait nuire à personne... Alors, peut-être, dans des circonstances très exceptionnelles, pouvait-on être absous... La conscience de Mme Méré capitulait... elle n'eut pas une seconde le doute de n'avoir pas devant elle la véritable mère... A la stupéfaction de Mme du Quéroy, elle dit :

— Il me semble que vous vous exagérez la portée de l'action de ce pauvre Charles... Je ne saisis pas exactement, mais je crois comprendre, et puisqu'il n'avait pas d'enfant légitime, en donnant une situation régulière à un fils né d'une affection sérieuse et profonde, il n'a lésé personne : personne n'a besoin jamais d'en rien savoir... on doit à ce pauvre Charles le silence... un autre peut-être à sa place en eût fait autant...

Tout bas, Mme du Quéroy répondit :

— Mais Maxime, qui ne veut pas croire... qui est désespéré...

— Il est impossible que son père n'ait pas laissé quelque témoignage écrit... avez-vous cherché dans les papiers de Charles?

— Non.

— Cherchez... mon frère vous aidera, si vous voulez.

— Oui... oui... nous trouverons, vous avez raison... et quant à moi, il n'y faut pas penser, je puis toujours m'en aller, disparaître... jamais je n'entraverai la route de mon fils...

— Pauvre femme... ne dites pas des choses pareilles, ce qui est ignoré doit le rester... votre malheureux enfant a sans doute appris les circonstances d'une façon inattendue... Venant de son père ou de vous, cette révélation n'eût été rien... ou bien peu de chose. Comment a-t-il su?

— Une lettre du notaire de Bordeaux au sujet de la vente d'une maison appartenant à... à celle qui avait été la femme de son père... Charles possédait la procuration de Maxime, qui ignorait tout... ne recevant pas de réponse à une lettre urgente, le notaire s'est adressé à Maxime...

Mme Méré, attentive, écoutait; elle se sentait graduellement délivrée de l'obsession de la mort; déjà la lugubre cérémonie à laquelle elle venait d'assister s'enfonçait dans le recul indécis des événements accomplis, la vie agissante la sollicitait, ses facultés s'éveillaient à la perspective de difficultés à vaincre; elle se redressa et demanda :

— Quand est-elle morte?

— Au printemps dernier.

— Seulement? Ah! quelle miséricorde pour vous qu'elle soit partie avant ce pauvre Charles... au moins il a pu...

— Ah! qu'importe, qu'importe...

Et Mme du Quéroy eut un geste désespéré.

— Il importe beaucoup pour votre fils, et à cause de lui vous avez le devoir de vivre sans trop de tristesse... nous devons vivre.

— Que vous êtes bonne, mon Dieu! Que vous êtes bonne, murmura Mme du Quéroy.

— Je comprends la vie... je regrette de ne pas vous avoir connue plus tôt.

Elle ajouta d'une intonation où vibrerait quelque chose d'indéfinissable :

— Vous l'avez aimé... vous avez été heureuse... trop de bonheur est une chose dangereuse...

Et, après une pause :

— Trop de bonté l'est également : la vie nous veut un peu durs.

Mme du Quéroy tressaillit, frissonna et un moment ferma les yeux comme pour se dérober à la vision de l'existence, mais sa compagne ne lui permit pas de se laisser dominer par l'engourdissement de la douleur ; d'une voix grave, elle reprit :

— En ce moment, votre unique devoir est de penser à votre fils : tout, pour son avenir, dépend de ce qui adviendra pendant ces vingt-quatre heures... il faut qu'il puisse secouer immédiatement ses doutes... ou bien ils le domineront, et il sera malheureux toute sa vie... En ce moment il traverse une dure épreuve, car le notaire bordelais est avec lui.

— Le notaire bordelais ?

— Ne le saviez-vous pas ?

— Je l'ignorais, personne ne m'a avertie. Ah ! grand Dieu ! que va-t-il dire à Maxime ?

— Des choses qui, assurément, seront pénibles pour ce pauvre garçon... C'est pour vous l'instant d'intervenir. Entrez hardiment... parlez... un notaire est un confesseur ; il n'y a plus à revenir sur le passé pour le regretter, mais il ne faut pas que le passé ruine l'avenir .

— Oh ! dit Mme du Quéroy, et sa voix était déchirante dans sa faiblesse, nous avons tant souffert pour garder notre secret !

— Heureusement qu'enfin vous avez parlé...



— Mais que dirait Charles?

— Il vous dirait de tout sacrifier, votre orgueil et le sien, tout, pour le salut de son fils.

— Oui, dit Mme du Quéroy avec passion; oui, tout pour notre fils.

— Ma présence vous donnera-t-elle du courage?

— Oui...

— Alors, je vous accompagne chez vous et je vous attendrai dans votre chambre. N'hésitez pas, ne montez pas, entrez droit les trouver.

Comme la voiture de deuil se rangeait devant le perron, Madeleine, empressée, se précipita pour aider sa maîtresse à descendre. Elle croyait la trouver pâmée, à demi morte, et resta tout étonnée de la façon résolue dont Mme du Quéroy pénétra dans le vestibule et demanda :

— Mon fils, où est-il?

— Dans le cabinet de pauvre monsieur, avec le notaire...

Elle y entra droit. Maxime, qui avait entendu la voiture, s'attendait cependant si peu à la présence de sa mère, qu'il sauta sur ses pieds, soudain alarmé... M<sup>e</sup> Casquet s'était levé, et respectueusement s'inclinait, disant :

— J'ai l'honneur, n'est-ce pas, de saluer Mme du Quéroy?

— Oui, monsieur.

Et, tremblante, mais d'un geste décidé, elle fit signe au notaire de se rasseoir, et elle-même prit un fauteuil; puis elle leva les yeux sur Maxime, mortellement pâle.

— Mon enfant, dit-elle, as-tu informé M<sup>e</sup> Casquet?

— De quoi, maman?

Les mains du jeune homme tremblaient.

— De la vérité... que tu n'es pas le fils légitime de ton père.

Le notaire, ahuri de cette extraordinaire déclaration, se frottait, d'un air gêné, les mains l'une contre l'autre; il se demanda une seconde si la deuxième épouse de feu son client avait également l'esprit dérangé; d'une voix de conciliation, il corrigea l'assertion qu'il venait d'entendre, disant avec aménité :

— Les actes, madame, les actes sont là; la position de M. Maxime est absolument régulière; j'ai jadis dressé le contrat de mariage de feu madame sa mère... tout est prévu...

— Sa mère, monsieur, c'est moi, dit Mme du Quéroy, regardant le notaire en face.

— Cependant, madame... les actes...

— ... Ne signifient rien : mon mari... — il ne l'était pas, alors, a fait une fausse déclaration... lorsque son fils légitime est mort à l'âge de sept ans, il lui a attribué l'état civil de notre fils, à nous, qui en avait cinq.

— Mon Dieu, madame, ceci est tellement grave; en tout cas, les choses étant parfaitement régulières... et la fortune de feu Mme du Quéroy considérable... dans l'intérêt de toutes les parties, je juge que le silence, le silence le plus absolu s'impose...

Et d'un geste nerveux M<sup>e</sup> Casquet manipulait une liasse de papiers.

— Mon fils, monsieur, ne peut rien accepter de cette fortune à laquelle il n'a aucun droit... ceci était la volonté de M. du Quéroy... Vous n'ignorez pas qu'il possédait la procuration de son fils...

nous lui avions laissé ignorer... et alors... alors...

Mme du Quéroy s'arrêta, à bout d'émotion, et éclata en larmes; elle n'avait pas osé une seule fois lever les yeux sur son fils, mais tout d'un coup elle sentit qu'il l'enlaçait d'un geste protecteur, puis la voix de Maxime dit :

— Par respect pour mon cher père, j'accepterai cet héritage dont je disposerai selon ses désirs et ceux de ma mère ici présente.

— Mon cher monsieur, mon jeune ami, madame, si vous voulez bien, nous tiendrons nul et non avenu l'entretien que nous venons d'avoir; ma discrétion, mon entière discrétion vous est assurée. Permettez-moi de continuer les explications que j'avais commencées...

Et sortant une lettre de son portefeuille :

— Ce pli m'a été remis par mon excellent client et ami au moment de son dernier voyage à Bordeaux... Il est à l'adresse de M. Maxime : je devais le remettre après l'enterrement... Certes, je ne croyais pas si tôt accomplir cette pénible mission...

Maxime, d'une main frémissante saisit l'enveloppe que M<sup>e</sup> Casquet lui tendait; l'agitation qui le secouait lui enlevait presque la force de l'ouvrir... A la fin il en vint à bout et lut :

« Mon fils, si je meurs avant de t'avoir appris moi-même la vérité, la voici : Tu es *Félix*, l'enfant de la femme bien-aimée qui a consolé ma vie, l'a faite plus heureuse que je ne puis dire... Ta mère t'apprendra tout, et comment te voulant à moi, je t'ai donné la place de ton frère... Tu es né le 13 novembre 1878, de Marie Vilmet et de Charles du Quéroy.

« Pardonne à ton père ce qui a peut-être été une erreur. Je te confie ta mère... garde-la bien... »

— Maman!

La mère a compris : son fils lui est rendu!



## XXIX

Peut-être Maxime n'eût-il pas ajouté une foi sans réserve aux affirmations de son père vivant : il l'aurait senti influencé par tant de contingences extérieures... mais la voix de son père mort pénétra jusqu'au fond de son âme et y apporta l'entière certitude. Les blessures d'orgueil qu'il aurait sans doute éprouvées, les froissements de sentiments sacrés disparurent, submergés par la satisfaction intense de se sentir redevenu lui-même : forcé par l'apparence des faits de se croire le fils d'une autre femme que celle qu'il avait toujours considérée sa mère, il avait eu le sentiment d'être investi d'une personnalité étrangère ; il ne songea ni à juger ni à blâmer son père. Le premier mot de Mme Méré à Mme du Quéroy, quand celle-ci, brisée de l'effort accompli, revint vers elle et lui apprit que l'horrible cauchemar était dissipé, avait été : « Et maintenant, n'en parlons jamais. » La consigne fut obéie : la mère et le fils, tout frémis-sants encore de leur agonie morale, s'abstinrent, d'un commun accord, d'y faire la moindre allusion.

Maxime se retrouva précisément dans l'état qui avait précédé la cruelle révélation, et avec une force nouvelle se sentit lié aux deux êtres dont il tenait

la vie. La disparition de son père ne lui apparaissait pas encore définitive : il ne pouvait s'habituer à l'idée de se voir substituer à lui, d'être appelé à prendre la place remplie jusqu'alors par ce père ; la loi qui dépossède immédiatement les morts lui faisait l'effet, dans son caractère implacable et positif, d'avoir quelque chose de sacrilège ; il lui était odieux de s'y soumettre, et il ne s'y résignait qu'avec une révolte intérieure ; plus tard, quand il en vint à revivre cette époque douloureuse par le souvenir, celui de ses entretiens forcés avec M<sup>e</sup> Casquet demeurait parmi les plus pénibles ; le notaire, cependant, avait été admirable d'impassibilité et ne témoigna jamais, par un mot ou un geste, qu'il conservât le moindre souvenir des révélations qui lui avaient été faites ; discrètement il accomplit la tâche qui lui incombait, ses lenteurs voulues laissant aux parties intéressées le temps de retrouver leur sang-froid.

L'existence avait repris comme il advient par la force des choses, quel que soit le déchirement de la séparation. Maxime, stimulé par le docteur Baucouse, était retourné à ses études et y apportait un acharnement nouveau ; il demeurait à Auteuil près de sa mère qui implorait qu'on la laissât vivre encore un peu de temps là où elle avait vécu avec le bien-aimé compagnon de sa vie... Elle passait ses jours dans une mélancolie silencieuse, l'âme comme libérée, remontant sans cesse le cours des années, se souvenant, appuyant volontairement la main sur la plaie de son cœur, afin d'en faire couler le sang chaud ; elle semblait loin de tous, même du fils bien-aimé sur lequel elle veillait cependant avec une passion de sollicitude, aimant en

lui le père dont il avait reçu la vie, épiait les ressemblances et l'étrange similitude de regard qui la faisait parfois défaillante comme si le mort était ressuscité. Elle voyait Maxime peu à peu se ranimer, sourire et essayer de la faire sourire en lui parlant de leurs amis. Senneterre était là constamment, occupé à la mission que Maxime lui avait confiée : celle de trier tous les papiers de l'ingénieur; il s'y employait, les portes fermées, mais de temps en temps entendait un pas léger, le frôlement d'une robe : il était seul à se rendre compte de l'absolue désespérance qui envahissait celle qui était veuve; le fils, sachant sa mère matériellement occupée de lui, admettait en même temps comme tout naturel de pouvoir suffire à remplir tous les vides du cœur lacéré. Mme Méré pensait énormément à Mme du Quéroy, mais espaçait ses visites; elle trouvait mauvais d'encourager une femme trop sensible à donner une expression à sa douleur; elle était d'avis qu'en pareil cas il faut laisser le cœur en friche et que toute nourriture lui est malsaine; l'accomplissement des tâches quotidiennes doit finir par user l'excès de sensibilité et, au bout d'un temps plus ou moins long, l'existence reprendre nécessairement son activité normale; elle jugeait que l'être pensant n'a pas le droit de permettre à une souffrance de s'implanter en son cœur au point de le rendre indifférent à tout ce qui ne touche pas à cette souffrance.

Un soir, — deux mois s'étaient écoulés depuis que Charles du Quéroy avait été mené à son dernier repos, — le pauvre Senneterre fit à sa sœur un si triste tableau de l'état de leur amie,

que Mme Méré, sur l'instant, se décida à intervenir.

— Maxime est excellent, dit Senneterre, c'est le meilleur des enfants, mais il ne paraît pas la consoler !

— Il ne s'agit pas de se consoler, dit Mme Méré, il s'agit de se faire une raison ; il est très certain qu'elle a perdu ce qu'elle ne retrouvera jamais : il lui faut accepter le fait ; on ne peut vivre en ce monde ni d'illusions, ni de regrets.

Et le lendemain, par une claire matinée, Mme Méré, s'arrachant à ses multiples occupations, sonnait à la grille de la maison d'Auteuil ; la jolie habitation conservait l'air amène et gai que le maître aimait tant ; le chien Wotan, triste et inquiet, tourna ses yeux intelligents d'un air investigateur vers la nouvelle venue, puis se rapprocha de la grille, baissa sa grosse tête au niveau du sol et parut attendre... Les arbres étaient encore entièrement dépouillés, mais l'ombre de leurs fines ramures et de leur tronc lisse s'étendait douce sur le gazon vert et sur la terre humide ; le ciel était d'un beau bleu pur et léger, et déjà le soleil jetait des rayons chauds et brillants ; ce n'était pas le renouveau, mais ce n'était plus la désolation de l'hiver ; Mme Méré prit plaisir à traverser le jardin paisible et en apprécia la quiétude ; elle pensa à celui qui, un dimanche de décembre (déjà si lointain), l'avait escortée à travers cette même allée, et elle soupira ! Madeleine la précédait et la guida vers le cabinet de travail, puis, l'ayant fait entrer, monta prévenir sa maîtresse.

— Mme Méré est là ; elle demande si madame veut l'accepter à déjeuner ? J'ai cru bien faire en



disant que, pour sûr, madame serait enchantée.

Mme du Quéroy se leva.

— Certainement, Madeleine, certainement.

Mais, en même temps, elle avait rougi, en proie à une véritable émotion.

— Où est Mme Méré?

— Dans le cabinet de travail.

— Demandez-lui si elle veut bien prendre la peine de monter.

— Ici?

— Oui, ici.

Mme Méré acquiesça très volontiers à la proposition que lui en fit Madeleine, et le visage cordial pénétra dans la chambre de Mme du Quéroy; elle ne se crut pas tenue d'assumer un aspect lugubre, jugeant que ce n'était peut-être pas le meilleur moyen de distraire les affligés; sans aucune fausse gaieté, elle devenait réconfortante par son seul aspect de vie et de sécurité; Mme du Quéroy en eut l'impression : son âme, à elle, qui toujours s'était appuyée sur une autre, semblait chanceler maintenant... une douleur sourde la terrassait. Maxime matériellement présent, elle revivait un peu, mais dès qu'il s'éloignait, le vide et le néant la sollicitaient dans un vertige douloureux... Elle éprouva un bien-être au contact de la main ferme de Mme Méré; celle-ci lui demanda avec amitié si son indiscretion ne la gênait pas et sur la réponse d'une négative empressée, elle continua :

— J'ai beaucoup causé de vous hier soir avec mon beau-frère Baucouse, vous occupez sa pensée, il vous estime malade et m'a chargée de vous soigner.

— Je ne suis pas malade, je vous remercie.

— Non, seulement vous êtes bien pire; je vous trouve plus accablée encore qu'il y a quinze jours.

Mme du Quéroy dit avec quelque difficulté :

— Comment peut-il en être autrement?

— Il faut, mon amie, qu'il en soit autrement; faites de votre mieux pour lutter; il est indispensable de s'arranger avec la douleur comme avec les autres inconvénients de la vie.

— Mais si on ne peut pas...

— Il y a toujours moyen; ce n'est pas une très brillante consolation que je vais vous offrir en vous disant que la vie est trop brève pour le désespoir; c'est un état qui conviendrait à des gens destinés à vivre éternellement... mais au mieux ce n'est jamais que pour un temps plus ou moins court... il faut en prendre son parti puisque nous n'y pouvons absolument rien... travaillons pendant qu'il fait jour... c'est la seule règle possible... A mon jugement, vous seriez coupable en n'essayant pas de réagir... Votre fils a déjà subi des influences un peu déprimantes... c'est à son tour de vivre, d'aimer, d'être aussi heureux que l'on peut parvenir à l'être... il n'a que vous, sa mère, pour toute famille... votre responsabilité est grande.

Mme du Quéroy releva ses paupières rougies, une sorte de flamme s'alluma dans son beau regard triste et elle dit :

— Mais... mais, n'est-ce pas, il aura une autre famille... celle de sa femme?

— Oui... je vous comprends... oui... le pauvre Charles et moi nous étions entendus avec tant de joie à ce sujet, et j'étais très heureuse de lui

donner ma fille... et maintenant, je serai heureuse de vous la donner... ne pleurez pas...

Au milieu de sa souffrance, Mme du Quéroy goûta une minute de joie exquise : la parole de Mme Méré la relevait de l'écrasement moral de toute sa vie; quelque chose qui ressemblait à de l'espoir frémit dans le pauvre cœur meurtri.

Mme Méré eut l'intuition d'avoir frappé juste et continua de sa voix ferme :

— Votre façon de vivre vous a portée à la fatale habitude de vous dévorer le cœur en silence... il y a eu évidemment, dans votre vie de femme, des choses bien douloureuses; mais vous y avez beaucoup trop pensé... aujourd'hui vous devez les oublier, les oublier totalement; n'enlevez pas à votre fils le goût de vivre... il est tout indiqué que, marié ou non, il ne vous quitte jamais, et nous ne devons pas assombrir ceux qui sont jeunes; les vivants appartiennent aux vivants et non aux morts; tenez, levez-vous, venez à la fenêtre avec moi; voyez comme l'aspect du jardin est déjà changé : rien ne fleurit encore, mais c'est l'attente, la lumière revient... Non, croyez-moi, personne n'a le droit de pleurer toujours : la vie nous a été donnée pour accomplir notre œuvre, sans faiblesse, jusqu'au bout !

FIN

---

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>

Rue Garancière, 8

---







# BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS

de la Librairie PLON

## DERNIÈRES PUBLICATIONS

- LA BRÈTE** (Jean de). — \**Aimer quand même.*  
**ALANIC** (Mathilde). — *La Fille de la Sirène.*  
**BRADA.** — *La Brèche.*  
**BORDEAUX** (Henry). — *La Croisée des chemins.*  
**RENAUDIN** (Paul). — *Un Pardon.*  
**HARDY** (Thomas). — *La Bien-Aimée.* Traduit de l'anglais par Eve PAUL-MARGUERITTE.  
**CASAL** (Raymond). — *L'Amie lointaine.*  
**DOSTOÏEVSKI.** — *Le Crime et le Châtiment.* Traduit du russe par Victor DERÉLY.  
**NOËL** (Alexis). — \**Mon Prince charmant.*  
**VACARESCO** (Hélène). — *Amor vincit.*  
**LECHARTIER** (G.). — *Le Vaisseau de plomb.*  
**VOGÜÉ** (E.-M. de). — *Jean d'Agrève.*  
— — *Les Morts qui parlent.*  
**LESUEUR** (Daniel). — *Le Droit à la force.*  
— — *Nietzschéenne.*  
**MESTRAL-COMBREMONT** (J.). — *Le Miroir aux alouettes.*  
**GALLOTTI** (Jean). — *Le Jardin délaissé.*  
**WHARTON** (Édith). — *Les Metteurs en scène.*  
— — *Chez les heureux du monde.*  
**THÉLEN** (Myriam). — \**La Mésangère.*  
**MORANE** (Henry). — *La Voix de l'oiseau.*  
**BRICON** (Étienne). — *Les Anxiétés de Thérèse Lesieure.*  
**BONHOMME** (Paul). — \**Les Demoiselles de la Poste.*  
**MARGUERITTE** (Paul). — *La Lanterne magique.*  
— — *Les Jours s'allongent.*  
**MORGAN** (Jean). — *La Dupe.*  
**BUTEAU** (Henry). — *L'Otage.*  
**MILAN** (René). — *Les Nostalgiques.*  
**NISSON** (C.). — \**Le Cadet.*  
**ROSNY aîné** (J.-H.). — *Marthe Baraquin.*

Prix de chaque volume..... 3 fr. 50

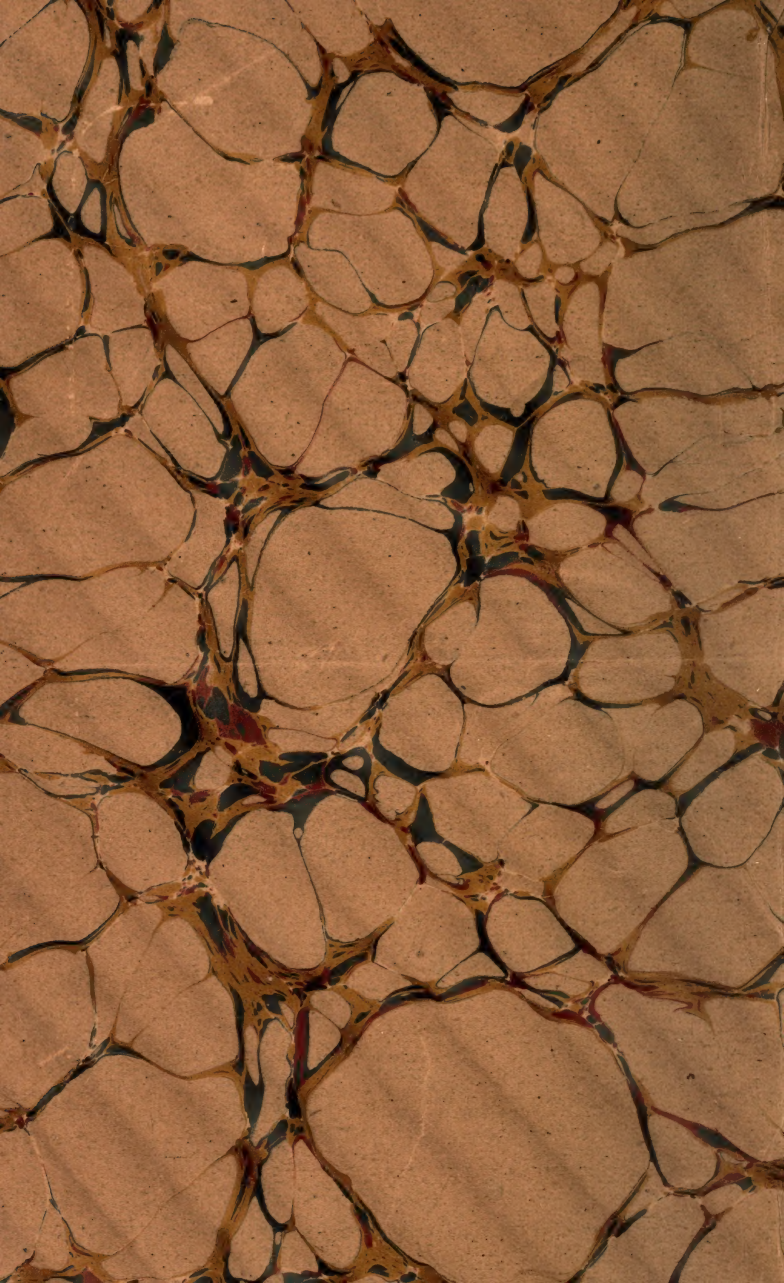
Les volumes dont le titre est précédé d'un \* peuvent être mis entre toutes les mains.











PQ  
2383  
P9B7

Puliga, Henriette Consuelo  
(Sansom)  
La breche

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



